René Domergue

Le parler méridional

en pays de Nîmes... et bien au-delà

Tome 2

Ouvrage édité par René Domergue
1, Chemin de Court-Toujours
30 730 Montpezat
Tél. 04 66 63 25 32
Courriel : rene-domergue@wanadoo.fr
Site : www.renedomergue.com

© Tous droits réservés, mai 2018

René Domergue

Le parler méridional

en pays de Nîmes... et bien au-delà

Tome 2

Le lexique est réalisé avec l'aide de

Bernard C.
professeur d'occitan

et de Louis Poulain d'Andecy,
enseignant à l'Escolo Felibrenco du canton d'Aigues-Mortes, dont il est aussi l'un des fondateurs

Dessin de la couverture : Eddie Pons (Eddie)

Avertissement

À bien des égards le pays de Nîmes se situe à la frontière de l'influence culturelle provençale et languedocienne, avec une dominante provençale d'autant plus marquée que l'on se rapproche du Rhône, bien entendu.
Cette situation alimente un conflit d'ordre sémantique.
Pour les uns, le parler de nos anciens doit être nommé occitan.
Pour d'autres le terme provençal s'impose.
L'important pour moi étant la mise en avant de notre langue j'emploierai le terme **'patois'**, celui-là même qu'utilisaient nos anciens, sans qu'il y ait de ma part le moindre jugement de valeur à ce sujet.

Introduction

L'obligation de parler français à l'école et dans les échanges avec l'administration, la nécessité de s'exprimer dans cette langue ont poussé nos anciens à franciser de nombreux termes de leur 'patois'. Beaucoup de mots français leur étaient mal connus, parfois même en genre ou en nombre, ce qui a donné *La platane* pour Le platane, *La lèbre* pour Le lièvre, ou *Les escaliers* pour L'escalier.

Ainsi s'est forgé un parler méridional, d'autant mieux que le mot français disponible était souvent loin d'exprimer la pensée des gens d'ici et qu'il en faisait perdre le contenu affectif. *Mon péquélet* ou *Mon pitchounet* est bien différent de Mon petit, voire de Mon petit chéri. Et comment traduire *Cet enfant c'est une closque* ? Certainement pas par C'est un crâne, une coquille ! Ou *Un curé pastaïre* ? Par un curé pétrisseur ?

Cela est vrai encore aujourd'hui pour ceux qui ont baigné dans le jus linguistique méridional du fait de leur naissance, mais aussi pour ceux qui, installés ici, se sont attachés à notre culture.

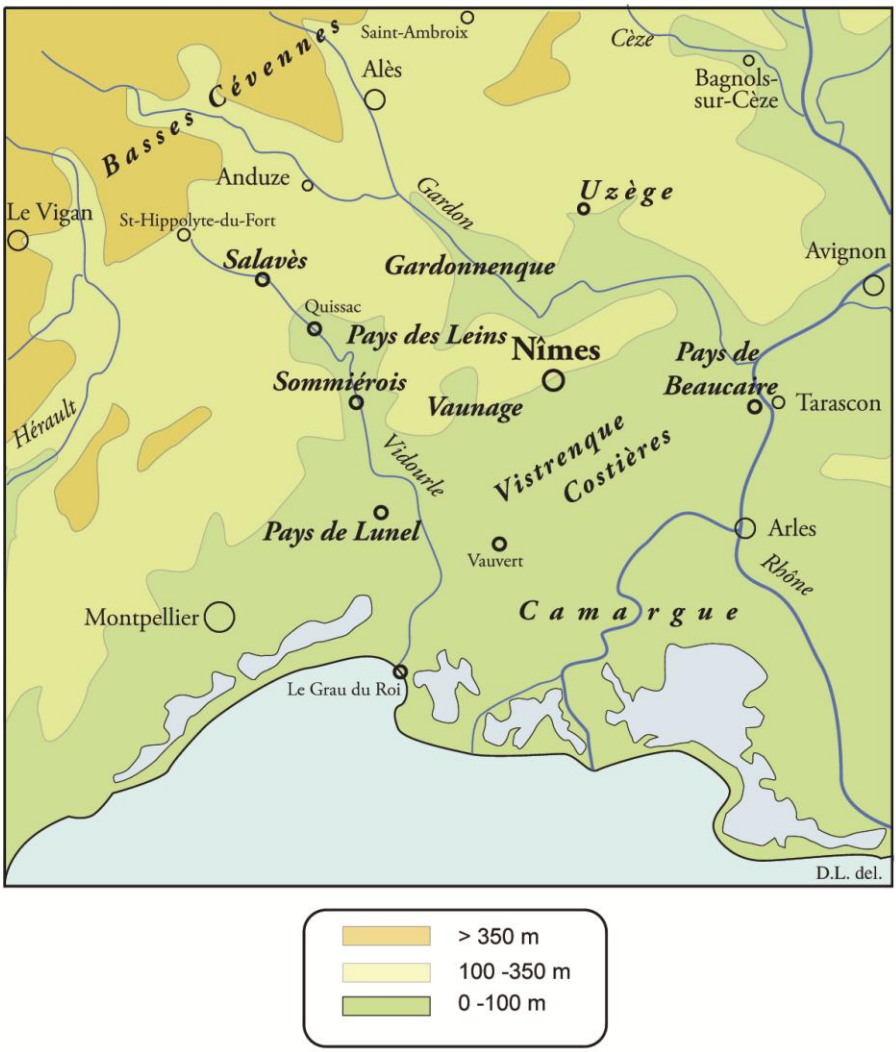
Du tome 1 au tome 2

Mon premier ouvrage sur le thème du parler méridional reprenait 80 chroniques diffusées en 1999-2000 sur les antennes de France Bleu Gard Lozère, suite à la sortie de mon livre *Des Platanes, on les entendait cascailler.* Ce tome 2 contient 80 autres chroniques, diffusées en 2016-2017. Le travail se poursuit et j'espère proposer un tome 3 l'année prochaine.

Dans l'introduction de ce que je nomme désormais le tome 1 je signalais que de nombreux mots parfois considérés comme du mauvais français, voire de l'argot, constituaient l'une des traces infiniment visibles de notre héritage culturel. Je donnais l'exemple de *bravas, bravet, bader.* Avec ce tome 2 ce pourrait être *moulon, ribe, miole, nèci, pàti, pébron ou paston...*

L'aire d'investigation

Le principe de ma recherche est de ne retenir que des mots ou des expressions que j'ai entendus dans ma jeunesse, dans les années 50 et au début des années 60. (Les rares exceptions sont signalées.)


Saint-Ambroix
Cèze
Alès
Bagnols-
sur-Cèze
Basses Cévennes
Anduze
Gardon
Uzège
Le Vigan
St-Hippolyte-du-Fort
Salavès
Gardonnenque
Avignon
Quissac
Pays des Leins
Nîmes
Pays de
Beaucaire
Sommiérois
Vaunage
Tarascon
Hérault
Vidourle
Vistrenque
Costières
Pays de Lunel
Arles
Vauvert
Rhône
Montpellier
Camargue
Le Grau du Roi
D.L. del.
> 350 m
100 -350 m
0 -100 m

Je les ai entendus dans mon village, de la bouche de membres de ma famille, de mes voisins, des anciens et des plus jeunes aussi. Le village est celui de Montpezat, situé à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Nîmes.* Pour autant, la portée de l'étude est plus générale car **pratiquement tous ces mots pouvaient être entendus à la même époque dans tout le pays de Nîmes. Et la plupart bien au-delà.** La carte montre la zone dans laquelle ce parler était très familier.

Par ailleurs, l'étude de certains mots ou expressions a nécessité une comparaison avec des zones relativement éloignées. Par exemple afin de comprendre si *padèle* et *sartan* c'est bien la même chose, ou *pote* et *farigoule*. Ou si ce qu'on nomme *faïsse* c'est bien ce qu'ailleurs on nomme *bancel*, *acol* ou *traversier*. Ou encore si la *chichoumeille* c'est tout autre chose que la *boumiane*.

Le recours aux dictionnaires

Des études comparatives se sont révélées nécessaires également afin de savoir si des termes que l'on ne trouve pas dans les principaux dictionnaires sont strictement locaux, ou s'ils sont plus répandus qu'on pourrait le croire sans être recensés. Aucune trace de *frescadet* ni *d'escarlintche* dans le Trésor du Félibrige, mais figurent *afrescadet* et *escarinche*.

On voit là une utilité des dictionnaires de la langue. Une autre est qu'ils permettent de mettre en lumière des glissements de sens du XIXe siècle à aujourd'hui. Jusque dans les années 30 le *pastis* n'était pas une boisson alcoolisée mais seulement un pâté.

Une dernière est de préciser l'orthographe dans les deux systèmes reconnus : occitan classique (cl) et provençal mistralien (mis). Ce qui est fait, épisodiquement dans les chroniques et systématiquement dans le lexique, grâce à l'utilisation de ce que je nomme mes **dictionnaires de référence**.**

Puisse cet ouvrage aider à la prise en considération de la richesse de notre culture méridionale, à l'intérêt de sa transmission, et *bélèou* inciter quelques lecteurs à tirer le fil de ce parler jusqu'à remonter à la langue d'origine, qu'elle soit nommée occitan ou provençal.

René Domergue, le 12 juin 2018

* Ce qui confère à l'ouvrage une dimension ethnographique.
** Voir en fin d'ouvrage.

Conventions graphiques

Les expressions méridionales sont écrites au plus près de la prononciation française de manière que tout le monde puisse comprendre.

Pour faciliter la prononciation de certains mots j'utilise deux voyelles accentuées :
- í accent aigu, ce qui permet de distinguer le son in qui sonne comme pour le prénom anglais Tim, du son in de moulin. Exemple *garbín* qui se prononce gar-bín et non gar-bain.
- ò accent grave afin d'insister sur le son ouvert. Exemple òli, qui ne se prononce pas oli (o fermé) mais ò-li (o ouvert).

Les finales soulignées doivent être prononcées, exemple pour *fangas*. Si elles ne sont pas soulignées c'est que la lecture doit être effectuée comme en français afin de retrouver l'accent du pays de Nîmes. Par exemple *grandet*, se lit grandé, comme en Provence (rhodanienne). Plus haut dans les Cévennes ou en Languedoc à partir du pays de Montpellier ce serait prononcé grandèt en insistant sur la finale.

La rigueur orthographique se retrouve dans le Lexique où chaque mot est proposé avec les deux orthographes de référence, la graphie occitane classique (cl), et la graphie mistralienne (mis).

Amaïri, apaïri

« Ce petit il *quitte* pas les jupes de sa mère, c'est un ***amaïri***. » Le mot vient de *maïre* (maï-ré), qui s'écrit *maire* aussi bien en graphie occitane classique qu'en graphie mistralienne pour le provençal. Un enfant *amaïri* est un enfant toujours collé à sa mère. Il *pègue* à sa mère ! On pourrait traduire par enfant excessivement attaché à sa mère, ce qui le rend sauvage à l'égard des autres. « Celui-là c'est un *brave* (un sacré) *amaïri*, il risque pas d'aller avec des gens qu'il connaît pas. »

De son côté, l'enfant excessivement attaché à son père est qualifié d'***apaïri***. Expression dont, sans surprise, la racine est *païre* (paï-ré), le père. En vérité, jusque dans les années 60 les pères s'occupaient très peu des jeunes enfants, donc dans cette catégorie d'âge la société produisait plutôt des *amaïris*.

Certaines mères faisaient téter leurs enfants très tard, ce qui les attachait encore plus à elles. L'enfant était alors appelé *tétaïre* (téteur). En toute rigueur il faudrait dire *tétarel* (côté Languedoc) ou *tétarèou* (côté Provence), ce que Mistral traduit par « grand enfant qui tête encore ».

À cela s'ajoutait une façon d'envelopper l'enfant dans des langes de telle manière qu'il ne pouvait plus bouger. Certains étaient emmaillotés très tard, les amies se moquaient de la mère : *Lou mudaras djusqu'à temps qué martcha !** Tu l'emmailloteras jusqu'à ce qu'il soit en âge de marcher !

Du fait de ces pratiques, et aussi parce qu'on ne se préoccupait pas trop de l'éveiller, l'enfant ne se dégourdissait pas vite, il courait le risque de rester un bon moment *abesti*. Ou plutôt, comme il est tout petit, d'avoir le statut d'*abestidet*, d'*abestidou* ou d'*abestidounet*. Au risque de grandir sans trop évoluer et de devenir un *abestidas*, un grand *abesti*.

Au féminin : *amaïrie* ou *apaïrie*, voire *amaïride* ou *apaïride* ce qui est plus proche du 'patois' des anciens ; *tétarelle ; abestidette, abestidoune, abestidounette ; abestidasse.*

* écrit à l'oreille, comme toutes les expressions en italiques si rien n'est précisé.

Crésoïlle

Le ***crésoïlle*** (cré-zo-yeu) c'est le prétentieux, le vaniteux, celui qui *se croit* ou qui *s'encroit.*

Le *crésoille* se croit au-dessus des autres. À chaque occasion, il fait son important. *Il se coufle.* Il se gonfle, il se rengorge, il prend une attitude avantageuse.

Dans les années 1960-70, étaient qualifiés de *crésoïlles* certains jeunes ouvriers maçons espagnols ou italiens. Il faut dire qu'ils s'habillaient avec une certaine élégance le dimanche, et se mettaient propres (changeaient de vêtements) en semaine, au retour du travail, alors que les paysans ne faisaient aucun effort à cet égard. « *Ils mettent tout sur leur cul.* » En fait ils se comportaient comme dans leur pays d'origine. Tout le monde connaît la coutume du paseo chez les Espagnols. De plus, étant issus de familles ouvrières ils n'étaient pas éduqués avec le souci d'économiser pour acheter des terres.

De multiples expressions imagées existent pour stigmatiser le prétentieux :

Il se prend pour l'embounigue (ou *l'embouligue*) *du monde.* Pour le nombril du monde. *Les œufs de ses galines ont deux roussets.* Façon de dire qu'en toute circonstance, la personne considère que ce qu'elle possède ou ce qu'elle fait est ce qu'il y a de mieux. Une *galine* est une poule et le *rousset* c'est le jaune, plus ou moins roux, de l'œuf.

Ès un pésoul révengu (ré-vain-gu). Traduction mot à mot : C'est un poux revenu. D'entre les morts ? Le Trésor du Félibrige traduit par « Gueux revêtu, terme de mépris que l'on adresse aux parvenus. » Autrement dit, c'est un nouveau riche qui *se croit* au point de renier son origine.

Yvette me rapporte une formule utilisée par sa grand-mère lorsqu'elle voulait remettre quelqu'un à sa juste place : *Fa coumé lis aoutré, quand a caga, sé révira.* Il fait comme les autres, après avoir chié il se retourne.

Grasille

Sur la route qui mène au Grau-du-Roi, au niveau de Saint-Laurent d'Aigouze, il existe un rond-point au milieu duquel trône une énorme sculpture métallique qui a l'allure d'un gril. C'est effectivement un gril, mais les gens du coin utilisent le nom ancien, la ***grasille.*** Cette sculpture fait référence à l'instrument qui a servi au supplice de Saint Laurent, protecteur du village, *passé sur la grasille* à l'instigation d'un empereur romain du IIIe siècle.

Je pense que le regard porté sur la *grasille* a une deuxième signification. Dans ce pays, les gens ont la *fé di biou* (la passion des taureaux) et *la grasille* c'est le nom donné à la *marque* d'une *manade* de taureaux de Camargue. Cette marque est imprimée sur la cuisse des *anoubles* (veaux de l'année) à l'aide d'un fer rougi au feu, à l'occasion d'une *ferrade*. Opération qui n'a donc rien à voir avec la fixation de fers aux sabots des animaux.

La *ferrade* est souvent l'occasion d'un rassemblement festif pour les clubs taurins et autres associations. *L'anouble* est poussé par les gardians à cheval vers l'assistance. Au moment crucial il est renversé par un cavalier au moyen d'un coup de trident sur la hanche. Les gens à pied, tout au moins les plus aguerris, doivent alors l'immobiliser en vue de l'opération de marquage.

La forme du fer de la manade Baroncelli, devenue Aubanel, est un écusson strié par quelques barres en diagonale, ce qui lui donne un peu l'allure d'un gril, d'où l'appellation *La marque à la grasille*. La *grasille* de la manade Laurent est du même genre, mais la forme est en losange. La similitude n'est pas le fait du hasard, en effet la manade Laurent a été constituée à partir de taureaux et de vaches de Baroncelli. On compte donc deux *marques à la grasille.*

Se grasiller, c'est se griller, comme certains touristes en plein été sur les plages. Une *grasillade* est une grillade. *Être sur la grasille* c'est être sur le gril, au sens propre comme au sens figuré. Et, du temps de ma jeunesse, on appelait *grasille* un vélomoteur en fin de vie, sans doute du fait que l'allumage pouvait produire des *bélugues,* des étincelles.

Armas

L'une des vignes de mon grand-père était nommée *L'armas dòu castel*, francisé en *L'armas du Château.* Selon toute probabilité la parcelle avait appartenu au châtelain et, au moment de l'achat, elle était en friche.

Les anciens utilisaient aussi l'expression *terre erme*.* La différence avec ***armas*** n'a jamais été très claire. Il faut dire que ces mots sont très proches. Le Trésor du Félibrige traduit *erme* par inculte, et *ermas* ou *armas* comme « grande lande, terre inculte, friche. »

Dans son dictionnaire l'Abbé de Sauvages (1756, Alès) désigne *Armas* comme synonyme de *Garîgo*. Dans mes souvenirs, confirmés par ceux du cousin Georges (né en 1926), une différence existait entre un *armas* et la garrigue. Ce qu'on appelait *armas* était une terre cultivée puis laissée à l'abandon. On voit la végétation sauvage s'emparer d'elle, on dit qu'elle *s'armassi*. Ou encore qu'elle *s'abartassi* (se couvre de *bartas*, de buissons), ou qu'elle *s'abouscassi* (se couvre de *bouscas*, d'arbres non greffés).

J'entends encore l'expression *Il cherche la nuit par les armas*, pour évoquer le comportement de quelqu'un qui pinaille, qui cherche midi à quatorze heures. Quel rapport entre la nuit et les *armas* ? Louis Poulain d'Andecy, auteur de Lengo d'O, lengo d'Or, me fait remarquer que le Trésor du Félibrige considère cette formulation (Mistral écrit *Cerca la nioch pèr lous armàssis*) comme languedocienne, et en propose une autre, *« Cerca la nue dins lis armàri. »* Chercher la nuit dans les armoires.

L'interprétation semble plus aisée. En effet, à une époque où on s'éclairait à la bougie, il fallait être assez spécial pour, en pleine nuit, se mettre en quête d'un objet dans une armoire. L'ami Luc Simula n'est pas d'accord : « Je pense que dans l'expression relevée par Mistral on ne cherche pas quelque chose, pas plus qu'on ne cherche l'heure dans chercher midi à quatorze heures. L'idée est que l'on cherche là où on ne peut trouver. Ni la nuit, ni le jour, ne sont jamais rangés dans une armoire. »

* Soit dit en passant, la présence du mot *erme* dans nos villages ne correspond pas aux données de l'Atlas linguistique de Boisgontier qui limite son utilisation à une petite zone entre Hérault et Aveyron.

Estirade

« *Oh fan,* ça fait une *brave estirade !* » C'est ce que l'on entend lors d'une partie de pétanque quand le *bouchon* est lancé relativement loin.

Estirade vient de *estirada/estirado* qui est ce qu'on *estire* (étire) en une fois ou, plus prosaïquement, la distance qui s'étire entre un point de départ et un point d'arrivée.

Il me revient une anecdote, une plaisanterie entre mon père et Roger, un ami alésien. Ils évoquaient je ne sais quel tissu qui s'était déformé, et disaient : *Es couma lou cuer d'Alès, s'estira tant que voulès.* C'est comme le cuir d'Alès, ça ***s'estire*** (s'étire) autant qu'on le désire. Si l'on en croit l'Abbé de Sauvages (1756, Alès), pour que le cuir soit bien tanné les peaux doivent être plongées durant 18 mois, et à différents intervalles, dans le tan, faute de quoi la pièce manque de tenue. Le dicton laisse penser qu'à une certaine époque les tanneurs d'Alès ne respectaient pas la règle et que leurs cuirs *s'estiraient*. À moins que seul commande le plaisir de la rime.

À la pétanque, ce qui *s'estire* c'est la longueur. Concernant les adultes, lors du lancer, la règle impose une distance maximale de dix mètres entre le *bouchon* (cochonnet) et le cercle dans lequel le joueur doit se tenir *à pieds tanqués.* Si le bouchon est lancé non loin de la limite cela fait une *brave estirade*. Alors certains tireurs fatiguent, on dit qu'ils *craignent le loin.*

Nos mamets *estiraient* le linge avant de le mettre à sécher. *Linçaou bèn estira, pas bésoun d'alisa,* un drap bien étiré n'a pas besoin d'être repassé. Ce qui ne les empêchait pas de repasser soigneusement la partie du drap destinée à être visible car repliée sur la couverture, celle comportant les broderies aux initiales de la famille. Elles repassaient aussi les vêtements, les mouchoirs et tout le reste. Le fer à repasser se disait *lou fèrré d'estira.* Ou encore *lou ferré d'alisa. Alisa* signifiant mettre bien plat.

J'oubliais un terme très employé aujourd'hui encore, ***s'estirer***. *S'estirer* c'est s'étirer en étendant les bras dans le prolongement du corps, afin de se détendre, ce qui s'accompagne souvent de bâillements. Cela vaut presque une sieste.

Òli

L'***òli***, en français, c'est l'huile. Mais pour nous méridionaux *l'òli* c'est avant tout l'huile d'olive. Celle qui est pressée au *moulin d'òli*, francisé en *moulin d'huile*. En bon français au 'moulin à huile'.

En matière de goût, l'évolution est la même pour l'huile que pour le vin. Auparavant, la plupart des gens accordaient leur préférence à l'huile qui *raspait*, qui râpait. Et elle *raspait* d'autant mieux que les paysans laissaient les olives *coufir*. Une fois *ramassées* (cueillies) bien noires, elles étaient *amoulonées dans un récantoun* (entassées dans un recoin), et le paysan attendait avant de les apporter au moulin. Elles se *coufissaient*, fermentaient. On disait qu'ainsi ça faisait plus d'huile. En tout cas ça faisait une huile verdâtre, très forte, qui arrachait.

Maintenant, du fait des règles sanitaires, il est interdit d'apporter au moulin des olives *coufies*. De ce fait, et à cause des techniques modernes de fabrication, très aseptisées, les huiles ont perdu ce fort caractère, et lors des foires elles sont dégustées comme les grands vins. Toutefois, celui qui veut obtenir une huile qui *raspe* a encore la possibilité de laisser *coufir* (un peu) ses olives et de s'arranger avec le patron d'un petit moulin. Un *moulin d'huile* qui travaille à l'ancienne !

Toutes les *mamets* cuisinaient avec *l'òli* issue des *olivettes* de la famille ou achetée à l'épicerie. L'huile de colza, de tournesol ou celle de pépins de raisin étaient inconnues. *L'òli de cade* (genévrier) était renommée pour ses vertus cicatrisantes et antiseptiques. Elle est toujours appréciée des bergers afin de soigner toutes sortes de maux affectant les troupeaux. Il convient d'évoquer également *l'òli de gavel*, qui est le jus de sarment de vignes. Autrement dit, le vin. Expression qui a complètement dégénéré dans les lotos de chez nous puisque, lorsque sort le 51 certains nommeurs annoncent « La tisane de *gavels* ».

Olivage, olivette

Une olive, en ‘patois’, c’est une *oulivo*, mais le mot n’a pas été francisé en oulive, probablement parce que le français olive est très proche donc qu’il a été intégré facilement. En revanche, pour la récolte des olives, qui ici se prononce *oulivatgé*, le mot français de référence, olivaison, s’avère très éloigné, il paraît même saugrenu. C’est sans doute pourquoi ***olivage*** a été préféré en parler méridional. Dans les dictionnaires français l’olivage est seulement un procédé de métallurgie.

Olivette désigne une plantation d’oliviers. En français standard, oliveraie, mais olivette est accepté depuis longtemps. Le Trésor du Félibrige traduit *Óuliveto* à la fois par petite olive et par olivaie, « champ planté d’oliviers ». Synonymes, selon les lieux, *Óulivedo, Oulibedo,* etc.

Dans son Dictionnaire historique de la langue française, Alain Rey explique qu’*Olivette,* au « sens particulier de terrain planté d’oliviers (1600), est un emprunt au latin *olivetum* qui a ce sens ». Sachant que le latin des occupants romains est pour une grande part à l’origine de l’occitan (sous la forme languedocienne, provençale ou autre), n’est-il pas plus simple d’imaginer que le mot *oulivèto* s’est d’abord forgé dans la moitié sud du pays, celle précisément où poussaient les oliviers, et que le mot, francisé en *olivette*, a ensuite pénétré le nord ? C’est d’ailleurs la piste suivie par le CNRTL.*

Traditionnellement les oliviers de chez nous sont taillés très bas, ce qui facilite la récolte. Une échelle à trois pieds, la *cabre* (la chèvre), permet d’atteindre les plus hautes branches. La bonne technique consiste à ‘traire’ les branchettes, c’est-à-dire à les envelopper de la main puis à tirer *doucemanette* en jouant des doigts pour détacher les olives sans prendre trop de feuilles. Mais, désormais, la main-d’œuvre est ce qui revient le plus cher aux producteurs, d’où un souci de mécanisation. Il existe des râteaux électriques, des fourches vibrantes, et même des vibreurs installés sur un tracteur afin de secouer les branches. Cela ne plaît pas aux anciens : *À force de brandusser les arbres, ils te les escagassent.* Brandusser, secouer. Escagasser, détériorer.

* Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales. www.cnrtl.fr, entrée Olivette.

Chimer, s'embuguer...

J'ai toujours entendu ***chimer*** pour signifier picoler, boire (de l'alcool) sans modération. Or mes dictionnaires de référence s'accordent sur un sens différent : *chimar/chima* c'est boire avec plaisir, siroter, boire avec sensualité.*

Les expressions méridionales sur le thème de la beuverie abondent.

Tout le monde connaît ***s'embuguer***. Le paysan *embugue* avec de l'eau le tonneau destiné à contenir du vin ou *la sulfate*, afin d'en faire gonfler les planches pour qu'il ne fuie pas. Si un individu est *embugué* il est bien imprégné, non pas d'eau mais d'alcool.

Dans la catégorie des verbes nous avons encore ***pinter***, considéré comme archaïque en français, mais très commun ici. La racine du mot est pinte, unité de mesure d'un liquide, variable selon les lieux. Le *pintaïre* est celui qui boit des pintes de vin, ou de tout autre alcool.

Il y a encore ***chourler***, ***se niater***, ***s'empétouler***, ***s'empéguer***, ***se prendre une ganarre***. Plus curieux, ***charger sa mounine***. Une mounine, c'est un singe, mais quel rapport ? La face du singe qui évoque celle de l'ivrogne ? En vieux français on nommait 'vin de singe' l'ivresse qui fait chanter et rire.

Le buveur est un *ibrougne* avec pour augmentatif *ibrougnas* pour un homme ou *ibrougnasse* pour une femme. *Ibrougnasse* peut aussi se dire pour un homme, c'est très dévalorisant, le féminin fonctionnant comme super augmentatif.

Autre catégorie de buveur, le *suce-raque*. La *raque*, c'est le marc de raisin, donc ce qui a été retiré de la cuve après fermentation. Ou encore le *pébron*, le poivron, par référence à la couleur du nez de l'ivrogne qui rappelle celle du poivron bien mûr. Et s'*empébrouner* c'est entrer dans le cercle des *pébrons*, des gros buveurs. Celui qui s'empébroune peut le faire occasionnellement lors d'une soirée de féria ou de fête votive. Mais, *mèfi* si cela devient une habitude.

* Toutefois, dans le Vocabulaire thématique français-occitan de Florian Vernet, le *Chimaïre* est défini comme un « franc buveur ».

Esquinom

L'*escainom/escais-noum* (es-caï-noun) c'est le surnom, le sobriquet. Terme qui en parler méridional a donné ***esquinom***.

Lorsque j'ai enquêté sur mon village du début du XXe siècle, j'étais sidéré par le nombre de surnoms utilisés. Parfois, c'était surprenant, des noms à particule : Julie de Marignan, Joséphine de Léopold, Marie des Aires. En fait Julie de Marignan n'était pas une noble déchue mais Julie, épouse de Marignan, tout comme Joséphine était l'épouse de Léopold. Marie des Aires, n'habitait pas le quartier des Aires, mais elle y possédait une remise. De même pour les hommes. Lisse de Bistonche s'appelait Ulysse, son grand-père venait du hameau de Bistonche.

Tout cela n'est pas typiquement méridional. Il en est autrement avec les *esquinoms* utilisant des suffixes en et/ette, ou/oune, as/asse. *Richardoune* était une fille Richard, *Panoune*, la femme de Compan, *Marseillette* la femme d'un Marseille. Pour les hommes il y avait *Pelatanet* et *Pelatanas*, le premier gringalet, le second costaud, à moins que ce ne soit le père, ou le grand-père. Même chose pour les prénoms avec *Jéromette, Jéromasse, Sandret et Sandrasse, Milou et Milasse.*

Le métier exercé importait aussi. *Le pégot* était *l'esquinom* traditionnel du cordonnier, par référence à la *pègue* (la poix) qu'il utilisait pour confectionner les souliers. *Gastaplantcha* ou *Gastabos* était le surnom des menuisiers, réputés gâter (gâcher) les planches et autres pièces de bois.

Tout cela donne l'impression d'une vie sociale intense et semble témoigner de la chaleur humaine qui régnait alors. Concernant ce dernier point, il convient de nuancer. En effet, il existait différents *esquinoms* peu amènes. *Lou falet*, le boiteux. *Lou bossudet*, le petit bossu. *La métchouse*, la morveuse, celle qui oubliait de se moucher et dont la morve pendait au nez. Ou encore *la fargate*, la malpropre, pour une femme qui ne prenait pas trop soin d'elle, de sa famille ou de son intérieur.

Cabre, cabri, cabra-bou

Jusque dans les années 1920, beaucoup de familles de mon village élevaient quelques ***cabres*** *(cabra/cabro).* Quelques chèvres. La plupart les donnaient à garder à *Marius le cabrier*, un vieux garçon. Il était bègue. *« Li cccabra, li cccabra »*, criait-il le matin, en faisant le tour du village pour les rassembler. Il les gardait durant la journée et le soir les laissait partir. « Elles se *ramassaient* toutes seules », se souvenait ma tante Lucie. Elles regagnaient seules leurs étables.

Entre les deux guerres, la spécialisation viticole s'accentue et l'autoconsommation régresse. La plupart des familles abandonnent l'élevage des chèvres. Les gens prennent l'habitude de boire du lait de vache vendu par un paysan qui les élève, le laitier. Avec la guerre de 40 plus de troupeau de vaches au village, les chèvres réapparaissent. « Pendant la guerre toutes les maisons avaient leur chèvre, pour le lait, mais aussi pour les ***cabris***. » Un *cabri* c'est un chevreau. Le mot a été intégré au français depuis des siècles, mais pas *cabre* ni ***cabrider*** qui signifie mettre bas pour la chèvre, chevroter, chevreter.

Après la guerre la plupart des *cabres* du village sont atteintes de la fièvre de Malte et contaminent trente-cinq personnes, d'où leur disparition au profit d'un troupeau de cinq vaches*. Mais il faut compter désormais avec la concurrence de l'épicerie où, chaque matin, un camion livre du lait frais. Le laitier abandonne.

La petite chèvre, mignonne, c'est la ***cabrette***. En français standard la chevrette, à l'opposé de la ***cabrasse***, grosse chèvre, méchante chèvre.

En 'patois', le mâle de la chèvre, le bouc, se dit *bou* mais je me souviens surtout de ***boucas,*** vilain bouc, et de ***cabra-bou,*** littéralement chèvre-bouc, pour une chèvre jamais en chaleur, donc stérile. À vrai dire je n'ai entendu ces expressions qu'au sens figuré, la première pour désigner une personne bourrue, renfrognée, la deuxième pour évoquer une femme aux allures d'homme.

* Il faut dire aussi que certains n'apprécient pas le goût très particulier du lait de chèvre.

La cabre de l'olivaïre

La ***cabre*** c'est la chèvre, l'animal, c'est aussi une échelle à trois pieds. Deux longues barres formant armature sont montées en triangle, avec des ***barrillons*** (barreaux) très larges en bas. Une troisième barre, le ***cabri***, est prise en haut entre les deux autres, fichée dans un axe qui la laisse jouer. Avec trois pieds l'instrument est très stable dans tous les terrains et sa forme effilée lui permet de se glisser dans les branchages.

La *cabre* est très utile à ***l'olivaïre*** (le ramasseur d'olives), c'est surtout dans ce contexte que je l'ai vue utilisée.

Un appareil qui sert à ***resser*** (scier) le bois porte aussi le nom de *cabre* ou de *cabri*, usuellement traduit par chèvre (dans les catalogues, c'est chevalet). Celui utilisé chez moi, très rustique, était formé par deux X faits en petits chevrons, reliés par des planches clouées. Le morceau à scier, du bois pour le fourneau essentiellement, était posé à l'horizontale entre les branches supérieures du X, ce qui le stabilisait. Alors on pouvait *resser* tranquillement. Le modèle décrit comporte quatre pieds, j'en ai vu avec trois seulement. C'est sans doute pour cela que l'appareil fait partie de la famille des ***cabres***. En effet, si j'en crois le Trésor du Félibrige, le nom était donné à toute une série d'instruments à trois pieds : machine pour soulever des fardeaux, système pour suspendre le crible (tamis) pour vanner le blé, etc.

À côté des *cabres* existent les ***cabrettes***, qui sont des chevrettes mais aussi des instruments. Plus précisément des instruments de musique de la famille des cornemuses. Alain Rey* précise que le mot est usité en pays occitan ; rare est le son de la cabrette en pays de Nîmes, pour cela mieux vaut se diriger du côté de l'Auvergne.

Le nom de *cabrette* viendrait du sac qui stocke l'air et qui à l'origine était en peau de (petite ?) chèvre.

* Le mot cabrette figure dans le dictionnaire d'A. Rey « emprunt (1926) à l'occitan (...) pour désigner comme chevrette (...) une petite chèvre, et aussi un instrument de musique (...) Le mot est usité en pays occitan ».

Nàni et Noun

La première fois que j'ai entendu ***Nàni*** c'était à l'occasion d'une pastorale montée par le curé du village, aux environs de 1958. *Nàni mousseu, lis astro cantou pas, garda ti bestigé din ta testa...* (écrit à l'oreille) Non monsieur, les astres ne chantent pas, garde tes bêtises dans ta tête. Jusque-là je n'avais entendu de la bouche des anciens que ***Noun*** pour dire Non.

Dans les dictionnaires d'occitan languedocien et le Trésor du Félibrige *nàni* est considéré comme un francisme, c'est-à-dire un mot issu du parler des *franchimands* (français) et adopté dans le sud de la France. Dans le nord de la France, à l'époque du vieux français, Non se disait Nenni. Le français étant « la langue du pouvoir et des classes supérieures », Nenni devenu *Nàni* a représenté chez nous la forme policée du non. En résumé, *Nàni* serait une méridionalisation du français Nenni.

Georges, 90 ans, se souvient d'avoir entendu *Nàni* dans son enfance, à Souvignargues, près de Sommières, mais seulement de la bouche de femmes très âgées, nées vers 1850. Toutefois elles ne disaient jamais *Nàni* tout seul, mais *« nàni, nàni »* en guise d'insistance, comme on disait, et on dit encore, *« si, si »* pour renforcer une affirmation. Dans un village voisin un autre témoin me rapporte *« nàni, nàni, j'en ai pas »*, employé dans les années 50 par un homme très âgé qui jouait à la belote et s'apprêtait à couper. J'ai écho de *« nàni »* quelquefois utilisé dans des formules moqueuses du côté d'Alès, mais l'expression reste rare, tout au moins dans les années 50-60.*

J'ai interrogé l'auteur Marie de Palet, âgée de 80 ans et qui vit dans un village à côté de Mende. Pour dire non, les anciens disaient *Nou*, elle a très peu entendu *Nàni*.

Je retiens que le terme *Nàni*, même s'il est signalé dans de nombreux dictionnaires de la langue, correspondait à une formule de négation secondaire peu usitée en pays de Nîmes... et bien au-delà.

* Ma recherche est centrée sur cette époque et ne saurait présumer de ce qui prévalait lors des siècles précédents. *Nàni* est évoqué dans le très précieux dictionnaire Languedocien-Français de l'Abbé de Sauvages (1756, Alès).

Oï et Oc

Dans mon enfance, c'est-à-dire dans les années 50, à Montpezat, non loin de Nîmes, mon grand-père ainsi que tous ses collègues disaient ***Oï*** pour signifier Oui. Or, à l'école du village, le maître nous enseignait que notre province du Languedoc tenait son nom du fait que nous habitions la moitié sud de la France où anciennement on parlait la langue d'oc, au contraire de la moitié nord où se pratiquait la langue d'oïl. Dans le sud Oui se disait Oc, alors que dans le nord il se disait Oïl.

J'en concluais que le patois de mon grand-père et de ses amis n'était pas la langue d'oc. Je me demandais même s'ils ne parlaient pas la langue d'oïl, ce qui en ferait des *estrangers* en Languedoc ! Plus tard j'ai lu Bigot, dans ses poésies en parler de Nîmes, il utilisait *Oï*. Et j'ai constaté que dans les villages proches du mien les anciens disaient *Oï*.

Plus récemment j'ai abordé la question avec Aimé Jeanjean, historien et bon connaisseur de nos us et coutumes. Dans ses souvenirs, partout en pays de Sommières on disait *Oï*. Du coup nous nous sommes mis à questionner à ce sujet. Grande surprise, à l'exception des villages riverains de la Provence nous avons obtenu des témoignages de la présence du *Oï* dans tout le sud du Gard, jusqu'aux portes de Montpellier pour le moins. Mais pas seulement. *Oï* se pratiquait aussi plus au nord, on nous l'atteste pour Alès, Villefort, Sumène, L'Espérou, Clermont-l'Hérault, Saint-Paul-la-Coste, Saint-Etienne-Vallée-Française, Cassagnas, Saint-André-de-Majencoules...

Certes Oc se retrouve à l'écrit, dans des textes très anciens. Mais la plupart de nos écrivains contemporains en langue d'oc, soucieux de communiquer dans une langue relativement standardisée, celle qui est enseignée à l'université, écrivent Oc pour dire oui. De ce fait, bientôt, mis à part quelques spécialistes, personne ne se souviendra que le *Oï* était la norme dans le parler des gens d'ici.*

* Certains auteurs affirment que oï est issu du oïl français. D'autres qu'il n'en est rien. Je n'ai trouvé aucune argumentation convaincante dans un sens comme dans l'autre.

Aféciouna

Jusque dans les années 60, voire 70, dans les revues taurines et dans la presse, le mot aficionado désignait l'ensemble des amateurs de taureaux. Je me souviens d'avoir assisté à un débat avec le célèbre manadier Jean Lafont où il assurait que, à l'époque de ses débuts en *bouvine*, soit dans les années 50, il n'entendait que le mot aficionado. Or ce terme vient d'Espagne où il signifie amateur ou passionné de quoi que ce soit. La formulation précise pour les amateurs de taureaux étant 'aficionado a los toros'. Le mot 'patois' correspondant est ***aféciouna*** *(afeciona/afeciouna).*

L'aféciouna est celui qui a la ***fé*** pour quelque chose, la foi, la passion. Je n'ai aucun souvenir de ce mot du temps de mon enfance, en revanche il est devenu courant dans les années 80-90 au sein des cercles provençaux et occitanistes en général, tout particulièrement chez les personnes concernées par la *bouvine*. Certes on peut être *aféciouna* du ballon rond ou ovale ou du vélo, mais la plupart du temps le mot *aféciouna* désigne ces amateurs-là.

En résumé, *l'aféciouna*, c'est l'amateur de taureaux camarguais, de *biòus (buòus/biòu)*, donc l'amateur de courses camarguaises, d'*abrivades,* de *bandides* et autres jeux taurins. Et l'aficionado, c'est l'amateur de courses à l'espagnole avec 'toros' de race espagnole et corridas.

Les passionnés de tradition camarguaise qui ne s'intéressent pas aux corridas, et parfois leur sont hostiles, sont très attachés à cette distinction. De même pour les amoureux du parler de chez nous *(lenga nóstra/lengo nostro)* qui souhaitent que les mots de nos anciens ne soient pas confondus avec des termes étrangers. Si le mot *aféciouna* a *espéli* (éclos) c'est donc tout sauf le fait du hasard.

La question se pose de l'expression qu'utilisaient nos anciens, en dehors du mot aficionado. Dans les villages les gens employaient volontiers l'expression *Avoir la fé di biòu*. Ils disaient même, tout simplement : *Celui-là, il a la fé.* Il y a bien longtemps Robert Bancel m'avait aussi rapporté le mot *biòulaïre*.

Tire-molle

L'expression ***Il y va à la tire-molle*** m'est venue à l'esprit en voyant un maçon qui semblait hésiter beaucoup dans son travail, par incompétence ou par indolence. Autour de moi personne ne se souvenait d'une telle expression. J'ai alors consulté la bible de notre parler qu'est le Trésor du Félibrige. *Tiro-molo* est défini comme un mouvement indécis, ce qui rejoint mes souvenirs. C'est aussi un mouvement de va-et-vient, par exemple celui des rames ou de la scie. ***Faire tiro-molo***, c'est tirer et lâcher.

Au cours de mes investigations j'ai retrouvé la description d'un jeu encore très répandu dans les années 50, fondé sur ce mouvement, et destiné aux petits enfants. Le *pichounet* est installé à califourchon sur les genoux de l'adulte, il est tenu par les bras. Il est balancé d'avant en arrière, ce qui imite le travail des *ressaïres*, les scieurs de long. L'adulte doit rythmer le mouvement par une chanson emblématique :

Tira la ressa, Jan Vidau. *	*Tiro la rèsso, Jan Vidau.*
Tira la, tus que siàs pus naut.	*Tiro-la, tus que siés pu naut.*
L'aiga es bona, lo vin melhor.	*L'aigo es bono, lou vin meiour.*
Tira la ressa mon companhon !	*Tiro la rèsso, moun coumpagnoun !*

Tire la scie Jean Vidal
Tire-la toi qui est plus haut
L'eau est bonne, le vin meilleur
Tire la scie mon compagnon !

Pendant ce temps l'adulte imprime aux bras et au corps de l'enfant le mouvement du scieur, *doucemanette* au début et plus sèchement à la fin en faisant même semblant de laisser l'enfant *tomber d'esquine* (basculer) dans le vide.

Mais bien entendu c'est « pour de rire ». **

* Graphie occitane classique à gauche, graphie mistralienne à droite.
** L'expression n'est pas typiquement méridionale.

Bourrer, descaviller, charcler

Lors d'un débat, à Sauve, un retraité évoquait les *parties de ballon* de son enfance, les matches de foot dans le parler d'aujourd'hui. La partie commençait dès qu'un nombre suffisant de joueurs était sur place. Les autres étaient intégrés au fur et à mesure de leur arrivée. *Où je bourre ?* demandait le nouvel arrivant. On lui répondait 'en haut', ou 'en bas', en fonction de l'équipe qu'il fallait renforcer. En haut, c'était l'équipe dont les barres (les buts) étaient côté montagne cévenole, en bas c'était l'équipe côté *terres-basses*, en direction de la plaine.

Pris dans ce sens, ***bourrer*** vient de l'occitan languedocien ou provençal *bourrar/bourra* qui signifie foncer. Le chauffeur qui *bourre*, roule comme un *calu*, comme un fou. Le taureau qui *bourre* fonce sur tout ce qui bouge. Tout le monde aura compris que le joueur de ballon qui *bourre* n'est pas un artiste.

Dans son ouvrage sur le parler en pays d'Alès, Pierre Mazodier définit ainsi *bourrer* : Jouer les pieds plus que le ballon. Dans Pichot Peire, ce même auteur évoque les *parties de ballon* de son enfance, dans le pays minier. J'y ai retrouvé l'expression *Descabilla-lou !* qui signifie Mets-lui un bon coup dans les chevilles. Un tacle appuyé, si l'on veut. Les *cabilles* (les *cavilles*, en pays de Nîmes) sont les chevilles. L'expression ***descaviller*** est restée.

Le goal plus que d'autres risquait de se faire *bourrer*. Il devait donc réfléchir à deux fois avant de *s'escamper* (se jeter) à terre pour saisir le ballon car tout était bon pour gagner la partie ou, tout du moins, pour *pas se prendre une rouste.* On peut encore voir de tels matches aujourd'hui, mais pas sûr que ce soit par respect des traditions.

Autre mot qui ne dépare pas dans ce contexte, ***charcler***, qui signifie *bourrer*, *descaviller*, tout ce qui exprime une forte agressivité à l'égard de l'adversaire sans souci des règles du jeu. Je ne trouve pas de mot racine dans le Trésor du Félibrige, mais je lis « *charcar*, molester, importuner » dans le dictionnaire d'Alibert. Ce serait donc plutôt une expression languedocienne.

Pountchu, pountchouner

Il paraît que *appointe-crayon* n'est pas du bon français et qu'il convient de dire taille-crayon. Pour nos anciens rien de plus naturel que cette première expression puisqu'en 'patois' tailler en pointe se dit *apountcha* et crayon, *créioun*. Par ailleurs, le mot français tailler évoque plutôt la taille des branches d'un arbre fruitier ou des sarments de vigne. Pour nos anciens... et pour leurs descendants.

Dans la même famille figure ***pountchu***, au féminin ***pountchude***. À Aigues-Mortes *La Pountchude* c'est avant tout la Tour de Constance, chef-d'œuvre architectural du XIIIe siècle. La terrasse supérieure est surmontée d'une fine tourelle de guet dont la toiture forme un cône particulièrement aigu, visible de très loin, d'où le sobriquet. *La Pounchudo* est aussi une très sympathique revue bilingue, provençal-français, du Cercle Langue d'Oc du canton d'Aigues-Mortes.

Le mot de la famille de *pountchu* le plus utilisé en parler méridional est ***pountchouner***, qui signifie piquer avec quelque chose de pointu. On entend régulièrement sur les gradins lors des courses camarguaises : *Avise, ce biòu, il pountchoune !* Il donne des coups de la pointe des cornes. Cela suppose bien entendu que le taureau ait des *banes* (des cornes) effilées, et non pas des *banasses* tout arrondies.

Il n'y a pas que les taureaux qui *pountchounent.* Tous les couples qui ont *bartasséjés** du temps de leur jeunesse savent bien que les aiguilles de pins ou de *cades* ça *pountchoune* les fesses, sans parler des *pélous* pour ceux qui musardent en Cévennes. Les *pélous* sont les bogues de châtaigne, terribles par leurs piquants.

Celui qui écrit en occitan languedocien ou en provençal sait que *l'accent pountchu,* c'est l'accent aigu. Et tout le monde comprend que *parler pountchu,* c'est parler pointu. Parler *avé* l'accent parisien.

* qui ont fait des galipettes parmi les *bartas*, les buissons.

Roumas, rougne

Le froid est là depuis quelques jours, c'est la meilleure saison pour ***s'enroumasser***, c'est-à-dire pour *aganter un* ***roumas***, pour attraper un rhume. Ou pour *pesquer un roumas*, le pêcher !

Le 'as' de *roumas* ne fonctionne pas comme augmentatif, le *roumas* est un rhume tout simple. Et *roumassas* n'est pas usité. Alors pour un gros rhume, il faut se contenter de dire un *brave roumas* ou *un pouli roumas,* un bon, un beau roumas. Ce sont des expressions qu'on entend encore. Comment ça va le papet ? Ne m'en parle pas, *il tient un pouli roumas !*

Le malheureux *tire la nifle*, autrement dit renifle sans trêve. Quand j'étais enfant j'entendais l'expression *Es coustipa daou nas*, pour évoquer une personne dont le nez était terriblement bouché. Traduction littérale : Il est constipé du nez.

Le malade peut être *enraouqué***,** enroué. Il peut aussi *tous-sédjer*, tousser, voire *toussinédjer*, tousser fréquemment, toussoter beaucoup.

Autres affections, généralement bénignes, sur lesquelles je passe *leste* (rapidement) : la *cagagne*, la diarrhée, et la *fouïre*, la diarrhée violente.

Plus sérieux, la ***rougne.*** La gale. À quelqu'un qui se gratte intensément, ou même qui présente sur la peau les marques d'une maladie indéfinissable, on dit : « Pas possible, tu as au moins chopé la *rougne* ! » Ce mot a donné l'adjectif *rougnous*, *rougneux* en français méridional. Traduction stricte, galeux. Le plus souvent le mot est employé au sens figuré pour qualifier un animal ravagé par la maladie, ou pour un humain sale, déguenillé. J'ai même entendu le terme appliqué à un vêtement ou un objet.

Affection au nom enchanteur, la castapiane, qui est la blennorragie ou chaude-pisse, mais ce mot est référencé par le CNRTL qui le classe comme argotique. Le dictionnaire français-provençal de Coupier propose *pacholo*, qui en français méridional devient *patchole*. Toutefois, pour les anciens du village et des environs, *patchole* est seulement l'une des multiples appellations du sexe de la femme.

Poutíngue, poutíngaïre

Il n'était pas dans les habitudes des paysans de recourir aux services des médecins. Même ceux qui *avaient les moyens* n'allaient pas dépenser de l'argent pour ça. Henri Bouet, né en 1900, me racontait : « Ma grand-mère est morte à 86 ans sans avoir jamais vu un docteur. En parlant d'eux, elle disait : Je prends pas de leurs ***poutíngues !*** »

Dans ce contexte, les *poutíngues* (ou *poutringues*) ce sont les médicaments. Ils sont prescrits par le médecin qui est fatalement qualifié de ***poutíngaïre***. Mais on lit dans le dictionnaire Languedocien-Français de L'Abbé de Sauvages (1756, Alès) que *poutingaïre*, écrit poutigâirë, peut aussi désigner les apothicaires. Il faut dire qu'avant l'ère de la médecine industrialisée et des pharmaciens, c'étaient eux qui préparaient et vendaient toutes sortes de produits médicamenteux. Ils étaient établis en ville. Les villageois pouvaient y venir grâce à la diligence, mais souvent ils prenaient leur mal en patience et attendaient que passe un charlatan.

À l'époque le mot charlatan n'avait pas un sens aussi péjoratif qu'aujourd'hui, il désignait une sorte d'apothicaire qui se déplaçait en roulotte, s'installait sur les places publiques et vendait des herbes pour faire des tisanes mais aussi toutes sortes de *poutíngues* comme des vermifuges ou des sirops. Ma tante Marie-Jeanne, née en 1904, se souvenait qu'un charlatan lui avait vendu des *« pégas* (emplâtres) jaunes que tu mettais sur la joue pour servir de calmant quand tu avais mal aux dents. »

Dans les années 50 *poutíngue*, appliqué aux remèdes dits de grands-mères, était devenu franchement péjoratif. Le mot pouvait aussi être utilisé pour désigner de façon moqueuse les médicaments. Je me souviens de remarques du genre : *Avec toutes leurs poutíngues, les médecins, ils finiraient par te rendre vraiment malade.* Ou encore : *Celle-là, elle arrête pas de se* ***poutínguer*** *!* Elle se bourre de médicaments.

Mais tout change depuis quelques décennies avec la vogue des médecines dites douces ou naturelles. Je suggère le titre d'un ouvrage : *Les poutíngues de la mamet !*

Mourre, s'amourrer

« J'ai piqué de mourre », dit un ami qui a fait une vilaine chute et s'est abîmé le nez. *Piquer* c'est frapper, taper avec un pic ou autre chose. Le ***mourre*** c'est le museau.* Museau de l'animal, groin du cochon, mais aussi visage de l'humain. *Piquer de mourre* c'est tomber par devant, le visage en premier. Le contraire de *tomber de cul* ou de *tomber d'esquine*. De tomber sur le dos, tomber à la renverse.

Autre mot de la même famille, ***s'amourrer***. Ce qui ne signifie pas s'ouvrir à l'amour, encore que l'émotion d'un coup de foudre peut déstabiliser quelqu'un au point qu'il chute. *S'amourrer* c'est se retrouver le *mourre* au sol. C'est aussi *coller son mourre* à la bouteille et siroter. Ou s'allonger pour aspirer l'eau d'une rivière, ce qui n'est pas recommandé par les autorités sanitaires.

Le mot *mourre* est employé dans bien d'autres contextes. Une fille peut avoir un joli *mourre*. Toutefois ce mot est le plus souvent connoté négativement. Ainsi, *Faire le mourre,* c'est faire la tête. *Elle nous a fait un mourre de six pans de long !* Le pan est une unité de mesure, la longueur entre le pouce et l'index écartés au maximum. *Manger de la soupe de mourre,* c'est se retrouver (pour manger ou autre) en compagnie de grincheux. En français, manger de la soupe à la grimace. Ne pas confondre avec la *salade de mourre* qui est de la salade de pissenlit (ou *mourre de porc*), que les gens ramassaient en abondance dans les champs abandonnés.

Quelqu'un de *mourrut*, c'est quelqu'un de renfrogné. Pire encore pour le *mourruda<u>s</u>*. Au féminin : *mourrude, mourrudasse.*

Prendre un coup sur le *mourre*, c'est prendre une *mournifle.*

Au Grau-du-Roi un certain type de bateau avait pour sobriquet *Mourre de porc* en raison de son éperon qui évoquait le groin du cochon.

* Le mot mourre figure dans le dictionnaire d'A. Rey, ce serait « un emprunt attesté au XVIe siècle à l'occitan, (...) au sens de museau, mufle ou grouin. Au figuré, c'est le nez. Fourrer son mourre partout. » Toutefois les personnes venues de la moitié nord de la France que j'interroge ne connaissent pas ce mot.

Estron, sénuque

« ***Estron*** : Matière fécale qui a quelque consistance », écrit J.T. Avril. Dans le très inégal Dictionnaire du patois cévenol, de Yves Hours, je trouve cette phrase d'anthologie : « Le Gustin chantait : J'aime la sueur des pieds, les crachats des vieux papets, les *estrons* des vieilles. »

Dans les années 50, au village, j'ai connu les dernières parties du jeu *d'estron-fume*, variante locale de Pigeon-vole. Un enfant lançait un mot, les autres devaient compléter : Pigeon-Vole, Bateau-Vogue, Vélo-Roule, *Estron*... Fume !

Un brin d'explication pour les non-initiés. Jusqu'à l'arrivée du tout-à-l'égout dans nos villages, dans les années 50-60, l'activité de défécation s'effectuait souvent à l'extérieur, même les *cagadous* des riches étaient installés au fond du jardin. Ainsi, tous les enfants pouvaient observer le produit de l'action du *cagaïre* : une fumée émanait, d'autant plus dense que l'écart de température entre l'extérieur et le corps humain était importante. La correspondance entre *estron* et fume était donc une évidence pour tous.

Ce lien entre *estron* et fumée était bien établi. Lorsqu'un adulte voyait des gamins fumer leurs premières cigarettes, il se moquait en lançant la formule rituelle : *Tè, les estrons fument !* Significativement le Trésor du Félibrige, qui bien entendu traduit *« estront »* par étron, ajoute « petit morveux ».

Mistral fournit d'autres exemples, notamment *« Faire de pichots estront »*, traduit par n'avoir pas beaucoup d'aisance. Dans mon village, j'entendais une autre version : Chier d'un petit cul.

En revanche, il est un mot introuvable dans le Trésor du Félibrige ni dans aucun autre dictionnaire à ma disposition, ***sénuque***. Dans mes souvenirs c'était un gros caca. Le mot semble peu diffusé mais j'ai tout de même récolté quelques anecdotes attestant de son existence, serait-elle très locale. « Ton père disait : *Une sénuque, c'est un estron sans perruque !* » L'expression était aussi utilisée par l'oncle de Henri, dans un village voisin, à ceci près qu'il prononçait *sanuque*. Georges, qui est du même village, confirme, « *une sanuque, c'est un estron au coin d'un mur.* »

Espigne

Avise cette femme, c'est une ***espigne*** *!* Lorsque le français s'est imposé, les méridionaux ont francisé le mot *espigna/espigno*, ce qui a donné *espigne*. Dans notre exemple, *l'espigne* est une femme pas commode ; se confronter à elle c'est prendre le risque d'être égratigné, du moins en paroles.

Des *espignes*, il n'en manque pas dans la nature. À commencer par les *aroundje*, les ronces. Celui qui tente de traverser une *mate* de ronce, un *aroundjas*, en ressort tout *escarougné*. Tout griffé. Pareil pour les *mates* d'*arnavès*, qui sont des paliures, plantes très épineuses surnommées épines du Christ par référence à la couronne dont ce dernier fut coiffé.

Dans les jardins poussent parfois des salsepareilles, ces plantes à longues tiges ressemblant à du lierre, mais épineuses. Celui qui tire dessus se blesse la main d'où le surnom *d'arrapoman*. D'attrape mains. À ne pas confondre avec les lampourdes qui sont des *arapa-pèous*. Des attrape-cheveux.

Les poissons aussi ont des *espignes* ou, en françisant davantage, des *épines*. J'ai souvent entendu dire : *J'aime pas le cabot, c'est plein d'épines.* Encore une trace de la persistance du parler de nos anciens. À l'entrée *espigno* de son dictionnaire, l'Abbé de Sauvages (1756, Alès) écrit : « arête de poisson (...) épine du dos lorsqu'on parle de l'homme. » Tout le monde a appris en cours de sciences naturelles l'existence de l'épine dorsale. On voit bien que toutes ces langues ont une racine commune, le latin en l'occurrence.

Je n'ai jamais entendu dire qu'un homme était *une espigne*. Derrière ce mot il y a une idée de vivacité de caractère qui est plus conforme au stéréotype du tempérament féminin. On dirait plutôt que l'homme a un caractère ***espignous***, épineux. Difficile serait une traduction trop lisse.

Je termine avec une expression découverte en parcourant le Trésor du Félibrige. En Velay l'aubépine se nomme très joliment *Espino blanco.* Traduction inutile, je présume.

Fresquet, fresquette

En hiver, même quand il fait soleil, le fond de l'air est frais, il fait frisquet. Expressions françaises pour évoquer un petit froid revigorant. Dans le midi le terme consacré est ***fresquet***, issu de l'occitan languedocien ou provençal *fresc/fres*, frais.

Et, différence notable avec le français, l'expression peut s'employer pour décrire des états physiologiques. Une personne arrive de l'extérieur où il fait froid. On lui fait la bise, ses joues sont fraîches. Elle est ***fresquette.*** D'une personne malade, on va dire : « Je l'ai vue, elle est pas fraîche. » Supposons que la personne se remette, alors le commentaire évolue : « Je l'ai revue, elle va mieux, je l'ai même trouvée *fresquette*. » À cause du suffixe ette, la remarque concerne implicitement une petite femme. Je n'imagine pas dire d'une femme grande, bien en chair et éclatante de santé qu'elle est *fresquette*, je dirai plutôt qu'elle est ***frescasse***.

Typiquement méridional, et de la même famille, le mot ***frescadet***. Imaginons une équipe face à un travail urgent et un de ses membres absent au rendez-vous : « Et tu vois pas qu'il se ramène à l'heure de l'apéro, ***tout frescadet !*** » Tout guilleret, dirait-on en français.

Le ***frescun*** est une humidité désagréable, qui tombe en cours de nuit. Une *odeur de frescun* est une odeur de viande fraîche qui règne dans certaines boucheries ou, plus péjorativement, l'odeur que dégage la viande placée dans un lieu humide ou renfermé.

À la fresque signifie à la fraîcheur. Il existe une rue *Fresque*, à Nîmes. C'est une rue qui ne voit guère le soleil, elle est donc très fraîche. Mais d'après Aimé Serre, auteur du livre Les rues de Nîmes, qui cite E. Mazel, l'origine serait plutôt à chercher dans l'opposition aux rues voisines, dites chaudes, à cause de l'activité de débauche qui s'y menait. À Sommières il existe une rue *Caudas* (ca-ou-das) désignée ainsi pour cette raison, nous explique Aimé Jeanjean.*

* Vieilles *rues de Sommières*, Aimé Jeanjean, éditions Lacour, 1987.

Pastre, pastorale

Le mot ***pastre*** était bien connu des enfants car employé dans les conversations courantes. Pâtre en français littéraire.

Des bergers se sont succédés au village jusqu'en 1960 environ. Quand ils parlaient du berger, les anciens disaient *Lou pastre*. C'était assez péjoratif. Il faut dire que le berger était pauvre. De plus, vivant parmi les bêtes, il portait sur lui une odeur caractéristique. En outre, les viticulteurs se méfiaient des *troupeaux de bédigues* qui pouvaient vagabonder dans les vignes au printemps et *rousiguer* (ronger) les jeunes pousses, ou en septembre manger des raisins.

Le mot ***pastresse*** était utilisé pour désigner la femme du berger. J'entends encore *pastourelle*, qui est une jolie manière de désigner une jeune femme exerçant le ministère de pasteur chez les protestants. Ce mot, pris en ce sens, est inconnu des dictionnaires français.

Le mot ***pastorale*** recouvre de multiples sens en français, la plupart archaïques. Chez nous le mot est bien vivant, principalement au moment de Noël. Il est alors question de *pastorales provençales.* Le point commun à toutes les pastorales, c'est la révélation faite à des *pastres* (des bergers) de la naissance de Jésus, leur marche vers la crèche et leurs dévotions.

La tradition demeure vivante. Des pastorales sont programmées *ci et là* (ici ou là), pas seulement en Provence, mais aussi de notre côté du Rhône. Par exemple en pays d'Uzès, avec l'équipe des *Ravis de Carcarie* qui présente un spectacle moderne et réjouissant, plein *d'estrambord.* D'enthousiasme.

La première pastorale à laquelle j'ai assisté était montée par des habitants du village sous l'égide du curé. J'avais sept ou huit ans. À l'époque j'allais au catéchisme où l'on enseignait le respect de la religion et la tempérance, là, j'ai été *estabousi* (abasourdi) par la liberté de ton et le comportement de deux *pastres* qui *chimaient* (picolaient) gaillardement tout au long de leur prestation.

Calendaou, cacho-fiò

Au mois de décembre, il n'est pas rare désormais de lire ***calendaou*** (ca-lain-da-ou) dans diverses publications locales, en référence aux fêtes de noël. Je n'ai jamais entendu ce mot dans mon enfance, et la première fois que j'en ai eu connaissance c'est bien plus tard, en lisant l'ouvrage de Mistral, *Memori e raconte. Calendaou* c'est tout ce qui appartient à Noël. Le pain calendal, la veillée calendale...

Pour les anciens de mon village interrogés récemment (tous nés après 1920), *calendaou* ne suscite guère de commentaires. Au mieux l'interlocuteur déclare : « Ça a un rapport avec Noël. » Pourtant l'expression devait être courante fin XIXe, tout au moins chez les catholiques, si j'en crois le dictionnaire Languedocien-Provençal de D'Hombres-Charvet (1884). Les auteurs, grands connaisseurs du parler local, notamment pour le pays d'Alès, notent à l'entrée *Calendaou* : « Grosse bûche qu'on met au feu pendant la messe de Noël », et précisent « en Provence : *Cacho fio* ». Prononcer cat-cho-fiò.

En fait, dans de nombreuses sociétés rurales d'ancien temps existait la tradition, associée à diverses superstitions, d'allumer une grosse bûche, en principe un tronc d'arbre fruitier, au moment du solstice d'hiver, soit autour des 21 et 22 décembre. Dans le Midi, cette bûche de noël était appelée ***cacho-fiò***. Dans *Memori et raconte*, Mistral, de famille catholique, décrit un rituel qui se déroulait avant le « gros souper » et la messe de minuit. Entre autres, la bûche était arrosée de vin cuit avant d'être allumée, et des paroles rituelles étaient prononcées appelant la bénédiction divine.

Reste à comprendre pourquoi ce nom *cacho-fio*. Le Trésor du Félibrige précise : « *Cacho-fiò* vient de l'expression *cacha fiò,* mettre le feu, ou *cacha fiò,* écraser le feu » (sic.), ce qui n'est pas très explicite. Je crois qu'il est préférable de partir de la formule rituelle « *Cacho-fiò, bouto-fiò* ». *Cachar/cacha* signifie écraser (le mot *cachadure* qui signifie écrasement est bien connu). *Botar/bouta* signifie mettre. Dès lors *cacho-fiò* fait référence à l'écrasement du feu ancien et *bouto-fiò,* à l'allumage d'un feu nouveau. Passage symbolique d'une année à l'autre.

À l'an qué vèn

Dans mes souvenirs d'adolescence, disons vers l'âge de quatorze ans, soit au début des années 60, le Nouvel an fournissait aux garçons une des rares occasions de faire un *poutoun* à certaines filles plutôt farouches. En ce domaine comme en d'autres les mœurs ont changé radicalement. Actuellement tout le monde se fait la bise, ce qui surprenait beaucoup Robert Bancel, né en 1906. Lors d'une de nos innombrables rencontres, aux alentours de 1990, il me confiait : « Avant, pour s'embrasser en public, il fallait être très intimes. Maintenant, tout le monde se *poutounège*. »

Aux filles on disait « Bonne année », en français. L'expression en 'patois' est *Bouna annada* ; contrairement à d'autres *(bada, escournifla, cascailla)* le passage au français était évident. En revanche l'expression des anciens *Boun djour, boun an*, était traduite par ***Bonjour, bon an***, et non par Bonjour, bonne année. En occitan languedocien ou provençal, *an* signifie aussi bien an que année. C'est vrai aussi en français, mais je n'ai jamais entendu *Bon an* d'autre bouche que celle de méridionaux.

Le 1er janvier, à la fin du repas de famille, ma tante Lucie ne manquait jamais de dire : ***À l'an que vèn, sé sian pas maï, qué siéguèn pas mèn.*** À l'année qui vient, si nous ne sommes pas plus, ne soyons pas moins. Autrement dit, s'il n'y a pas de naissances, qu'au moins on ne compte pas de décès. Cette formule devait être encore très courante car de nombreux jeunes de cette époque qui ne parlent pas 'patois' en ont conservé la mémoire. Et je l'entends encore même de la bouche de gens nés bien après, certes parfois avec seulement le début *(À l'an que vèn)* ou quelque peu *estracée*.*

Autre expression, moins fréquente que la précédente : *L'an qué vèn ès un brav'omé.* L'an qui vient est un brave homme. Pour dire qu'il fallait être optimiste, que c'était le moment de mettre en œuvre des projets car l'avenir était supposé souriant.

* La formule rapportée par Mistral, dans Memori et Raconte, est prononcée au cours de la veillée de Noël lorsqu'il était enfant : « *Diéu nous fague la gràci de vèire l'an que vèn, E se noun sian pas mai, que noun fuguen pas mens !* » Le *noun* que je souligne est archaïque, il est à mettre en relation avec l'âge du père de Mistral, ce qui nous fait remonter à un parler des environs de 1800 ! Par ailleurs, plutôt que *fugen* on peut entendre *siguen*. En occitan, graphie classique, cela donne : *A l'an que ven, se siam pas mai que siáguen pas mens*.

Chichoumeille et Boumiane

Si une amie vous invite à venir manger de la ***chichoumeille***, est-ce que vous devez vous inquiéter ?

Avant de répondre, je précise que selon les endroits on dira *chichoumeille*, *chichomeille*, *chaouchimeille*, et même *chichomée* du côté de Béziers. Mes souvenirs se rattachent à la prononciation chichoumeille.

Retour à la question. La consultation de vieux dictionnaires d'occitan languedocien ou de provençal incline à la méfiance car le mot est pris uniquement dans son sens premier de mélange peu ragoûtant. Il est à rapprocher de *chauchar/chaoucha* qui signifie patrouiller, patauger. Mais, par la suite, un sens figuré est apparu et *chichoumeille* a été associée à ratatouille en tant que plat composé de différents légumes : tomates bien mûres, oignons, aubergines, courgettes, poivrons.

Le mot ratatouille figure dans les dictionnaires français depuis des siècles, Il n'empêche que mon cousin Bertrand, venu de Paris, n'a découvert ce plat qu'à son arrivée chez nous, dans les années 1970. Par ailleurs cette ratatouille est systématiquement désignée par « ratatouille niçoise », comme si la préparation était exclusive de cette région.

On entend, ou on lit, parfois, que la recette de la *chichoumeille* est différente de celle de la ratatouille. La différence viendrait essentiellement de l'utilisation de courgettes plutôt que d'aubergines pour les uns, ou d'aubergines plutôt que de courgettes pour les autres. Je n'ai rien entendu ni lu de bien convaincant. Même confusion lors de la recherche de la différence entre *chichoumeille* et ***boumiane***, la bohémienne, qui est aussi une ratatouille.

Après consultation d'une dizaine de dictionnaires et autres ouvrages j'ai pris conscience qu'on trouvait le vocable *chichomeille* dans les textes relatifs au Languedoc, et *boumiane* dans ceux relatifs à la Provence. D'où mon hyothèse que la dénomination dépend de la zone géographique concernée et non de la recette, toujours fondée sur le même principe. En revanche les variantes du plat sont aussi nombreuses que les cuisinières (ou les cuisiniers).

Brander, brandade

Le mot brandade est depuis longtemps intégré au français, les dictionnaires soulignent son origine provençale. Brandade vient de *branda* qui signifie remuer, secouer. ***Brander la tête*** : secouer la tête en signe d'agacement. Le chien qui frétille *brande sa queue.*

Mais qu'est-ce qu'on *brande* en préparant la brandade.* C'est là où ça se complique. Voici ce qui est écrit dans le Trésor du Félibrige : « ***Brandado***, mets provençal composé de morue, d'ail et d'huile qu'on apprête en secouant avec le poing la casserole pour que le mélange s'opère sans se brûler. » L'ouvrage de Mistral est d'une richesse infinie, mais là nous restons dubitatifs. Certes il ne faut pas que le mélange *attrape*, comme on dit chez nous. Toutefois comment imaginer que pour cela il convienne de frapper la casserole à coups de poing ?

La mère de Mistral ne devait pas préparer de la brandade tous les jours. Selon toute apparence, l'auteur a repris la définition du dictionnaire Provençal-Français de J-T Avril dont la première édition date de 1839, alors que le Trésor du Félibrige est paru quarante ans plus tard. A priori il convient de prendre *branda* non dans le sens de secouer mais dans celui, très proche, de remuer énergiquement. Ce qui correspond au mouvement circulaire d'écrasement de la morue (une fois pochée et émiettée) puis d'incorporation de l'huile et de l'ail, réalisé dans une casserole à l'aide d'une spatule.

C'est l'occasion de rappeler quelques mots.

Brandusser : secouer. *Se faire brandusser*, se faire secouer. Par exemple, un homme se fait brandusser par sa femme parce qu'il n'a pas bien fait la vaisselle...

Brandouiller : osciller faiblement, en émettant parfois un bruit léger. Quand le vent souffle fort, dans les vieilles maisons tu as toujours quelque chose qui *brandouille*.

Branda-cuiou : personne qui marche en remuant le cul, a priori une femme, mais ce n'est pas obligé.

* Qui se disait aussi *branlado*, tout comme *branda* se disait aussi *branla*. Mais l'expression *branlade de morue* n'a jamais été reprise, allez savoir pourquoi !

Boul, bouillabaisse

Pour comprendre la racine méridionale de bouillabaisse il faut décomposer le mot en *boul* et *abaisso*.

Le ***boul***, ou le ***bou***, c'est le bouillon au sens de grosses bulles produites par un liquide qui bout. Une eau qui commence à bouillir *prend son boul*. Ma mère m'expliquait que pour *lever* (enlever) *le goût de boîte* dans les conserves de haricots il convenait de les égoutter puis de les verser dans l'eau bouillante. « Quand l'eau *reprend son bou*, tu arrêtes et tu les égouttes. »

Abaissar/Abaissa signifie abaisser, réduire. Il faut en effet réduire la chaleur une fois que la préparation a commencé à bouillir, de manière à éviter que le bouillonnement de l'eau ne décompose les poissons et que cela finisse en soupe. Angèle m'explique que, grâce à la cuisson à feu doux, les petits poissons restent entiers et les morceaux de gros poissons n'éclatent pas.

Auparavant, en pays de Nîmes, la bouillabaisse n'était connue que des gens fréquentant les restaurants du littoral, ce qui fait peu de monde. Mais le mot *boul*, ou *bou*, appartenait au parler ordinaire. Et, dans le domaine culinaire, j'ai toujours entendu parler de *bouli* et de *rousti*. Le *bouli*, c'est ce qui a bouilli, et le *rousti*, c'est ce qui est rôti, sachant qu'il ne faut pas que ce soit trop rousti non plus. ***C'est ni bouli ni rousti !*** Ni fait ni à faire.

Dans les années 60 tout le monde au village connaissait *Les Bouillens*, nom ancien de la source Perrier, à Vergèze, où l'eau pétille naturellement, donc forme des bulles comme une eau qui bout.

Un ***boulidou*** est un tourbillon d'eau, là où l'eau bouillonne, c'est le cas lorsqu'une source jaillit de terre, de manière pérenne ou occasionnelle.

Récemment j'ai lu l'expression *Li manca un boul*, il lui manque un bouillon, pour désigner quelqu'un d'un peu cinglé, de pas fini, en quelque sorte.

Faire la bèbe

Faire la bèbe, c'est faire la moue, avoir une mine renfrognée, attitude caractéristique d'un petit enfant profondément contrarié. Dans le cas extrême l'enfant est *coufle* (gonfle) et il s'en faut d'un rien qu'il éclate en sanglots.

Le mot *bèbe* est réservé aux tout petits, il y a dans la *bèbe* quelque chose de spontané, de non contrôlé. On ne dira pas d'un adolescent qu'il fait la bèbe, ou alors par moquerie. Le mot ***fougner*** est mieux adapté.

Comme tous les enfants il m'arrivait de bouder afin de manifester mon mécontentement. Cela pouvait advenir au moment du repas, et une façon d'exprimer la colère était de refuser de manger. Alors mes parents me disaient : *« Tu fougnes contre ton ventre. »* C'était particulièrement vrai lorsque ma mère me proposait un flan en guise de dessert.

On peut dire également que l'enfant *fait le mourre.* Le *mourre*, c'est le museau. ***Faire le mourre,*** c'est prendre un air renfrogné. En français, faire la tête.

Il peut aussi ***faire la trougne***. Ce que je traduirais par *faire la trogne,* à ceci près que l'expression n'est pas référencée dans les dictionnaires français que j'ai consultés. Trogne est définie par A. Rey comme un « visage grotesque ou plaisant », en particulier un « visage rubicond signalant le goût de la bonne chère ». Alors qu'en occitan languedocien ou provençal la *trougna/trougno* est un visage renfrogné. Autrement dit *faire la trougne,* ou *faire la trogne,* c'est faire la gueule, faire la tronche.

Le contraire de tout ça, c'est *être risoïlle.* L'expression s'applique généralement au bébé qui sourit dès qu'on le papouille, mais parfois aussi à l'adolescent, et même à l'adulte qui a toujours le sourire aux lèvres.

Bélasse, bélette

Que les filles ne s'y trompent pas, dans le parler méridional un bel homme n'est pas un homme beau ! Quand les anciens disent « c'est un *bel homme* », ils font référence à un homme de belle stature. Grand, costaud.

Cela vaut dans tous les domaines. Il a acheté *un beau terrain* pour construire. Un grand terrain. *Un beau trou* est un grand trou. Tu peux croire que le voisin récolte *de beaux melons* signifie qu'il produit des melons de grosse taille. Et un *beau couillon* c'est un grand couillon.

Dans la même logique, une belle femme c'est une femme, grande, charpentée. Costaude, comme on dit. L'expression se décline à l'aide des augmentatifs et diminutifs traditionnels. Une femme ***bélasse*** est plantureuse, bien en chair, elle pète la santé. Ces poires sont *bélasses* : elles sont énormes et appétissantes, elles font envie. Une femme ***bélette*** est de petite taille mais plutôt charmante. Récemment un ami commentait l'allure d'une truffe qu'il avait *cavée* (déterrée) : *Pas bien grosse mais bélette.* Autrement dit d'assez petit gabarit mais tout de même plutôt belle.

J'ai entendu dire d'un homme qu'il était *bélas*, mais jamais qu'il était *bélet*. En revanche, ce qualificatif peut s'appliquer à un tout petit enfant, à un bébé. Mais ce que j'ai le plus entendu concernant les enfants c'est l'expression *se faire beau*, ou *se faire belle*, ce qui ne signifie en rien se pomponner. « *Oh, tè vé, comme le pitchounet il s'est fait beau.* » Ou « *Vèdje la péquélette si elle s'est faite belle.* » L'enfant a grandi, grossi, il respire la santé.

Pour autant, il existe un mot pour dire beau au sens de joli, c'est *pouli*. Au féminin *poulide*. Pour un enfant ce sera ***poulidet***, ***poulidette***. Ne pas confondre avec poli, car un enfant *poulidet* peut aussi être très mal embouché.

Cabus, cabusser

Dans une rédaction portant sur les activités pratiquées durant les vacances Francis a écrit qu'avec des copains il était allé *piquer un* ***cabus*** dans la rivière. La maîtresse n'a pas compris.

Pour nous, dans le Midi, *piquer un cabus*, dans la rivière ou dans une piscine, c'est faire un plongeon. En vérité le petit Francis n'a pas fait que *piquer des cabus*, il s'est baigné, il s'est amusé dans l'eau avec ses copains. C'est implicite.

Les férus d'étymologie détecteront *cap*, tête, à la racine de *cabus*. En toute rigueur, *un cabus* c'est un plongeon la tête la première. Ainsi, un *cabus* ne se fait pas obligatoirement dans l'eau. Au foot, le goal qui *fait un cabus* plonge la tête (et les bras) en avant sur la pelouse pour tenter d'attraper le ballon,... ou les jambes de l'adversaire.

En toute logique, ***cabusser*** c'est plonger. Mais c'est aussi tomber, basculer. « *Les escaliers** sont raides, attention de pas *cabusser* en descendant », attention de ne pas tomber (en avant). De même un objet peut *cabusser*. « Le chandelier sur la table, il *boulègue*, si tu l'arranges pas il finira par *cabusser*. » Par tomber, par basculer.

Dans la même famille nous avons une ***cabussade***, qui est un plongeon, un basculement. Par exemple un homme politique peut faire une *cabussade* dans les sondages. Il était monté bien haut, puis il a dégringolé.

Les Cévenols utilisent l'expression pêcher *à la cabusse*, pour dire que le pêcheur *cabusse* (plonge) bras bien en avant afin de saisir à la main le poisson immobile au fond de l'eau.

En agriculture, *faire un cabus*, c'est marcotter. Opération qui consiste à enterrer la branche d'un végétal (qui *cabusse* dans la terre) pour en produire un nouveau, qui sortira de terre en développant son propre système racinaire.

Enfin, au sens figuré, ***faire un cabus*** c'est faire un somme.

* En français : la montée d'escalier. Dans le Midi, *l'escalier* (escalièr/escalié) est seulement une marche.

Baoume

À Nîmes, près des Trois Piliers, route de Sauve, démarre le chemin dit de la Grotte des fées, anciennement *Baoumo di fado.* Cette appellation est évoquée sur le site www.nemausensis, dédié à l'histoire de la ville de Nîmes.

Une ***baoume***, c'est une grotte, une caverne. Mais ce mot n'est pas connu de tous les anciens, *il s'en manque* (et de loin). Ceux de mon village disaient *grota*. Ailleurs c'est *crota*, qui signifie cave, voûte.

Bernard vit en Vaunage, il est très sensible au parler local. Or il n'a découvert le mot qu'à vingt ans passés, lors d'une visite dans le quartier de la prison des Baumettes, à Marseille. Il a appris à cette occasion qu'à l'origine les prisonniers étaient enfermés non loin, dans des grottes appelées *baoumes*.

Personnellement j'ai découvert le mot lors d'une ballade dans le massif de la Sainte-Baume, qui empiète sur les départements des Bouches-du-Rhône et du Var.

Mais alors qui, dans le sud du Gard, a le plus de chance de connaître le mot *baoume*, exception faite des voyageurs curieux de toponymie et des experts en langue d'oc ?

D'une part, ceux qui se trouvent en relation avec le haut du département, voire la Lozère, où ils rencontrent des lieux comme La Baume, les Baumes, les Baumelles, ou encore Balme.

D'autre part, les adeptes de la spéléo. Tous les spéléologues du pays de Nîmes connaissent la Baume Latrone et ses peintures préhistoriques, dans la vallée du Gardon. Ils connaissent également différentes grottes nommées *Baume* dans le bois des Leins, dont la Baume de Macassargues où Saturnin Garimond a découvert des traces d'hommes de Néandertal. Et, avant que la grotte des Demoiselles ne soit désignée par un nom français, elle était la *Bauma de las doumaisellas.*

Enfin, dans le milieu *iganaou* (protestant), très soucieux de son histoire, la *baoumo di fado,* évoquée en début de chronique, ne saurait être ignorée. En effet, à l'époque où le culte protestant était proscrit, s'y déroulaient des célébrations secrètes. Jusqu'au jour funeste où l'assistance a été surprise par la troupe du roi.

Cagaraoule

Cagaraoule est le terme générique pour nommer les escargots dans mon village et dans les environs. Pas très loin j'entends *cacalaou* ou *cagarole*. En espagnol, caracole, d'où parfois des confusions.

Cagaraoule désigne plus particulièrement les petits-gris appelés aussi gris ou *grisets*, sans doute parce qu'ils sont souvent marrons (avec du gris aussi, il est vrai). L'appellation petit-gris surprend car cet escargot est le plus gros de ceux que l'on rencontre par ici. Mais les *cagaraoulaïres* expliquent qu'il est considéré comme petit par comparaison au roi des *cagaraoules*, l'escargot de Bourgogne.

Pour récolter les escargots, le plus difficile n'est pas de les attraper. *Aller au pas des cagaraoules* signifie d'ailleurs avancer très lentement. La difficulté, c'est de les apercevoir. Ils quittent leurs abris essentiellement de mai à octobre quand la végétation est bien humide. Alors, signe d'extase, ils *banègent*. Ils sortent leurs cornes.

À ma connaissance une seule *cagaraoule banège* toute l'année, c'est celle de la sculpture en fer du rond-point de Vergèze lorsqu'on prend la direction de la mer. Elle matérialise le sobriquet des habitants de Vergèze, *Li vèri*, par référence à une espèce de *cagaraoule* dont ils se délecteraient.

Pierre Fanguin me propose une autre explication. En 1851, la population républicaine de Vergèze et de Codognan, villages voisins, a réagi au coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte. Un groupe armé s'est alors constitué et a marché sur Nîmes, ville tenue par un général Bonapartiste. Première interprétation : les Vergézois y allaient *doucemanette*, donc *au pas des cagaraoules.*

Deuxième interprétation, celle sans doute préférée des Vergézois : au cours du combat, leurs ancêtres se sont comportés héroïquement, tout du moins ils ont pris la fuite en dernier, donc pas plus vite que ne l'auraient fait des *cagaraoules*. La statistique semble conforter ce dernier point de vue : six Vergézois ont été faits prisonniers et aucun Codognanais.

C'est à cette occasion que les Codognanais auraient hérité du sobriquet *Li lapíns.* Mais pas de lapin sculpté sur le rond-point à l'entrée de Codognan.

Cagaraoulette, mourguette

Une ***cagaraoulette*** est une petite *cagaraoule*. En fait le mot fait généralement référence aux ***mourguettes*** (ou ***moungettes***) qui sont des escargots de petite taille, à la coquille blanchâtre. On les récolte après la pluie, souvent en même temps que les escargots plus gros, à dominante gris et marron. Leur nom aurait pour origine la couleur de l'habit de certains ordres religieux féminins, *mourgueta/mourgueto* (ou *mongeta/moungeto*) signifiant aussi jeune religieuse.

Une autre catégorie de *cagaraoulettes* est constituée par les ***missounenques***. Il s'agit d'escargots blancs, encore plus petits, qui apparaissent en grappes, l'été, sur le fenouil. Et que les anciens trouvaient en pagaille sur les chaumes après la moisson, si bien que certains champs *en étaient* tout blancs. D'où le nom, *missounenque*, de moisson, *meisson/meissoun*. Le *ramassage* est aisé, pour un maximum d'efficacité il suffit de racler avec une casserole le long des tiges. *En un rien de temps tu en ramasses une saque.* Un gros sac. Les anciens s'y intéressaient surtout pour nourrir les canards.

Toutefois, certains humains étaient amateurs de *missounenques.* Tout comme pour les *mourguettes,* la préparation usuelle est à base de sauce à l'ail et au persil, avec du thym. « C'est très fin, mais il faut choisir les plus *béletttes* », m'explique Roland, donc ne pas prendre les toutes jeunes qui sont minuscules.

Les Espagnols en préparent comme ça à la tomate, pour les tapas. Ces bestioles sont minuscules, il faut les faire sortir de leur coquille au moment de la préparation. Une astuce consiste à les mettre dans une casserole avec un peu d'eau pour qu'elles *espélissent* (se manifestent), puis à verser de l'eau bouillante. Ainsi « tu les couillonnes », elles sont saisies avant de pouvoir rentrer dans la coquille.

Jan-femna, Sant Miquèou

Le ***Jan-femna*** ou *Jan-femno*, côté Provence, appelé aussi ***Janet***, petit Jean, était un homme réputé pour effectuer certaines tâches normalement dévolues aux femmes. Par exemple faire les courses, ne serait-ce qu'aller chercher le pain. Ne parlons pas de s'occuper de la lessive ou de changer un bébé ! (Prononcer djan, djanet). Les autres hommes, et même les femmes, se moquaient d'eux et considéraient qu'ils étaient des *flacas* (des mous), qu'à la maison c'était la femme qui portait les *brailles. Les pantalons.* Le pantalon, en bon français.

En revanche ***Miquèou l'Ardi*** se disait de certains enfants. *Il est ardi, c'est un Miquèou l'ardi.* Un Michel le hardi. Ainsi, *faire son Miquèou l'ardi* c'était être arrogant, faire le fier. Franck se souvient : « Quand on disait d'un enfant *Ès un ardi,* ça voulait dire qu'il disait pas bonjour aux gens, qu'il répondait aux vieux. »

En français, un chevalier hardi est un guerrier intrépide, il ne craint aucun danger ; hardi est un adjectif qui précise le comportement du chevalier. Dans le Midi, hardi est aussi un nom, on dira de quelqu'un qu'il est *UN hardi.*

Miquèou était également convoqué dans l'expression ***A fa la sant Miquèou.*** Il a fait la Saint Michel. Enfant j'ai entendu cette expression à propos d'un ouvrier agricole*. J'imaginais que celui-ci était parti à la grande foire de la Saint Michel, à Nîmes, sauf qu'elle se déroulait traditionnellement aux environs du 29 septembre et que nous étions en hiver. En fait l'ouvrier avait quitté son employeur. Pour comprendre il faut savoir qu'anciennement la Saint-Michel était la date, ou tout du moins la période, de fin des contrats ruraux, c'était donc le moment privilégié pour les départs et arrivées d'ouvriers ou de fermiers.

Je lis que, par extension, l'expression *Faïré la Sant Miquèou* signifie aussi déménager, mais je ne l'ai jamais entendue dans ce sens.

* On disait un domestique, même si l'ouvrier travaillait dans les champs et avait son foyer propre. Ce sens semble connu dans la moitié nord de la France, bien que les dictionnaires français évoquent, pour ce qui est de l'usage moderne, une personne employée « pour le service, l'entretien d'une maison ». Cf. A. Rey.

Faï tira Marius

Quand quelqu'un était *planté au mitan* du chemin avec sa charrette, bloquant le passage, les anciens lui lançaient ***Faï tira Marius !*** Allez, *zou*, avance ! Ils le disaient aussi, par exemple, au moment des vendanges, quand tout le monde était monté sur la charrette, prêt à partir, et que le conducteur tardait à démarrer.

Faï tira Marius signifie *Allez, on a assez ranconné, on y va !* L'expression était courante dans le parler des jeunes des années 60, même pour ceux dont les parents ne s'exprimaient pratiquement qu'en français. On l'employait aussi comme équivalent de C'est bon, laisse tomber. Par exemple un copain cherche un nom dans ses souvenirs, il tourne en rond, ça ne vient pas. *Faï tira Marius !* Passons à autre chose !

Autre expression très répandue, ***Faï dé bèn à Bertrand !*** Fais du bien à Bertand ! Grand classique pour évoquer une manifestation d'ingratitude. Esquisse d'une formule que tout le monde est censé connaître : *Faï de bèn à Bertrand, té lou rèn èn cagant.* Il te le rend en déféquant !

En lisant une biographie du merveilleux auteur Baptiste Bonnet, de Bellegarde, j'ai trouvé récemment une formule encore plus élaborée : *« Fasès de bèn à Bertrand, vous lou rènd en vous cagant dins la man. »**** Dans la main ! ce qui est bien pire.

La source est une lettre dans laquelle l'écrivain-paysan évoque un conflit qui oppose son ami Alphonse Daudet à Paul Arène. Ce dernier avait été secouru par Daudet alors qu'il était dans le pétrin et, durant cette mauvaise passe, ils auraient eu un début de collaboration pour ce qui deviendra *Les Lettres de mon moulin.* Au moment de publier Daudet aurait proposé de cosigner. Cela ne s'est pas fait, Arène considérant sa participation insuffisante. Avec le succès du livre il se serait ravisé, accusant Daudet de l'avoir écarté. Je n'en sais pas plus sur cette triste histoire.

* *Dins li piado d'un pacan,* Bernard Giély, éd. Prouvenço d'aro. J'en profite pour dire que certains textes des Lettres de mon moulin ont été rédigés en provençal par Daudet, et qu'on peut les retrouver en bilingue aux éditions L'aucèu libre.

Vert comme un pòrri

Vert comme un ***pòrri****.* Vert comme un poireau. On le disait notamment d'un fruit ou d'un légume loin de la maturité : *Saïque*, tu vas pas le *ramasser*, il est encore ***vert comme un pòrri.***

La même gamme de couleurs comprend *verdas*, verdâtre, et v*erdet*, un peu vert. *Verdets* était le nom donné aux membres de compagnies de royalistes extrémistes du temps de la Terreur blanche, par référence à leur cocarde aux couleurs verte et blanche du conte d'Artois, frère de Louis XVIII. Cette association de teintes évoquait en effet plus le *verdet* que le *verdas*.

À l'époque des premiers sulfatages, celui qui travaillait *par jour de grand vent* revenait tout bleu car le produit (sulfate de cuivre) était très coloré. Georges se souvient qu'on disait : *Oun dirié qué t'an passa aou bleu.** Le bleu c'était des petites boules de couleur bleue, à base d'indigo et d'acide sulfurique, que les *bugadières* mettaient à dissoudre dans l'eau de rinçage afin de faire ressortir le blanc du linge.

Pour la couleur jaune, l'expression de référence était *Jaouné coum'un coudoun.* Jaune comme un coing, fruit du cognassier, avec lequel on fait la pâte de coing et les confitures. Au cours de mes lectures j'ai trouvé la belle expression *Riré pas qué d'una gaouto,* pour signifier rire jaune. Ne rire que d'une joue.

La couleur rouge a inspiré ***Rouge comme un gal !*** Rouge comme un coq, en fait comme la crête d'un coq. *Rouge comme un pébron !* Comme un poivron, en fait un piment. Cela se complique avec ***Rouge comme un turlu*****.** Selon plusieurs de mes interlocuteurs le *turlu* est un oiseau, mais ils n'en savent pas plus. Dans le Trésor du Félibrige je trouve *Rouge comme un trelu*, mot qui est traduit par Pleine lune, ce qui ne nous avance pas vraiment.** Mais, dans le dictionnaire d'occitan languedocien de Serras, à l'entrée *trelús* je lis, entre autres, « crépuscule », ce qui évoque davantage la couleur rouge.

* Pour dire bleu les plus anciens prononçaient blau-ou, puis sous l'influence du français c'est devenu blu, et enfin bleu comme en français.
** Toutefois, plus loin, Mistral cite Lafarre Alais évoquant la lune qui rougeoie : « Quand la luno acampo un mourre de trelu, Que rougejo sous lou cèl blu. »

Pâle comme un œuf glatié

Diverses expressions sont disponibles pour dire le noir et le blanc, le sombre et le clair.

Noir comme un courpatas. Ou comme un *croupatas*. Noir comme un corbeau. Ou encore ***Noir comme un capélan***. Comme un curé, à cause de la couleur de la soutane (c'était avant le concile Vatican II).

Les plus anciens disaient *Nègré coum'un pèirauou,* noir comme un chaudron. Du temps des cheminées et de l'auto-consommation nos mamets cuisaient la soupe pour les cochons dans un chaudron en cuivre, celui-ci était constamment accroché à la crémaillère de la cheminée et donc se trouvait noirci par la fumée.

J'ai souvent entendu ***C'est obscur comme la pègue,*** pour qualifier une pièce ou tout autre espace où l'on ne voyait rien ou presque. C'est obscur comme la poix ! L'explication ne tombe pas sous le sens. Il faut savoir que la *pègue* en question était obtenue dans un four par cuisson à l'étouffée de bois de conifères. La résine qui s'écoulait prenait une couleur noire à cause de la fumée.

Concernant la couleur blanche, une expression courante était *Blanc coum'un líncèou.* Le mot *línçèou* signifiant à la fois drap et linceul.

J'ai entendu récemment au sujet d'une jeune femme au teint très clair : « *Boudu*, elle doit être malade, tu as vu, elle est ***pâle comme un œuf glatié.*** » Un œuf *glatié* est un œuf non fécondé, stérile. Le jaune tire sur le blanc ! Autre possibilité : *Elle a la mine blancasse*. Mais c'est moins imagé.

On entendait aussi ***Pâle comme un iganaou.*** Pâle comme un protestant. Pourquoi cela ? Certains expliquent que les *iganaous* vivaient cachés au moment des persécutions, le manque de soleil serait à l'origine de ce teint. D'autres affirment que c'était la peur d'être pris qui expliquait leur pâleur, ou le fait d'être austères contrairement aux catholiques qui seraient de bons vivants. Pour Luc cette dernière piste est la plus crédible, en effet « l'austérité protestante (moins de bonne chère et de vin) explique un visage plus pâle, et celui-ci ressort d'autant mieux qu'il contraste avec des vêtements noirs. »

Aïguialas, garbín

Le mistral, c'est *Lou vènt maïstraou*, le vent maître, le vent dominant. De la même famille que *lou mestre*, le maître, et que *mestréjer*, dominer. Les Camarguais l'ont surnommé *Manjo-fango*. Celui qui mange la boue (la *fangue*), assèche la terre.*

L'aïguialas ou *aïalas*, ou encore *aïala, boufe* (souffle) du nord-est et traverse les Alpes. De ce fait il est très froid en hiver. Dans *aïguialas*, il y a *aïgue*. Franck se souvient : *« Boufa l'aïguiala, lèou plauouvra. » L'aguialas* souffle, il pleuvra bientôt. Une pluie froide, avec risque de neige en hiver.

Quand le vent était tel qu'un grand courant d'air glacé traversait les maisons, les anciens se lamentaient : *Il te souffle une de ces* ***cinampes*** *!* Il était impossible de se mettre à l'abri. À l'époque l'air passait sous les portes mal jointes, s'insinuait entre les lames des planchers grossièrement ajustées à l'étage. « Dans les chambres ça te soulevait la chemise de nuit. »

Un autre vent bien connu est le marin, vent qui, on s'en doute, arrive de la mer. En hiver et en automne ce vent amène la pluie. « Il est chargé, les nuages qui montent de la mer sont arrêtés par les Cévennes, les anciens disaient : *Aquo s'amarina.* » Expression devenue *Le temps s'amarine.* Il tourne au marin. Si ce vent devient violent, on dira : *Il fait marinas*. Traduction mot pour mot de *faï marinas*. Il soufle un méchant vent venant de la mer.

Il n'y a pas que du *ventaras*, du mauvais vent, en provenance de la mer, il existe aussi un bon petit vent frais, un *ventoulet*, qui souffle l'été à partir du milieu de l'après-midi, le ***garbín***. Bien entendu il ne faut pas être trop à l'intérieur des terres ni dans une cuvette pour le ressentir. En français, brise marine.

* Mistral et tramontane sont souvent associés lors des bulletins météo. Or, je pense qu'en pays de Nîmes la tramontane se manifeste de deux façons. D'une part c'est un vent qui arrive du nord, à peu près comme le mistral, d'où l'association des deux. D'autre part c'est un vent qui, venant aussi du nord mais par l'autre côté du Massif central, s'engouffre entre les Pyrénées et la Montagne Noire, pour arriver sur Nîmes par l'ouest. La tramontane tiendrait alors son nom de son passage entre les deux montagnes. En fait les anciens de nos villages ne parlaient pas de *tramountane*. Il faut dire que quand le vent venait de l'ouest il était en bout de course donc n'excitait pas l'imagination. Et quand il soufflait du nord, les anciens disaient *Boufa d'aou,* ça souffle d'en haut, sans faire de différence entre le mistral et d'autres vents.

Gal, galine

Du temps de mon enfance, en pays viticole, les paysans étaient très spécialisés, toutefois beaucoup de familles élevaient quelques poules, quelques lapins, cultivaient un jardin potager.

À la maison il y avait une vingtaine de poules. Les anciens disaient les ***galines***. L'expression *embarrer les galines,* enfermer les poules, le soir, était très courante. Le coq, c'était le ***gal***. Et l'on qualifiait de ***galitchou*** un enfant qui faisait son petit coq, qui se mettait facilement en colère en se dressant sur ses ergots.

Venait le jour où il fallait sacrifier une *galine*. Quelques fois j'ai dû tenir la pauvre bête pendant que ma mère plantait le couteau et recueillait le sang. Celui-ci coulait dans un *platet* (petit plat) en fer blanc, sur de la mie de pain. Le tout était mis à frire avec de l'ail et du persil. C'était le *sanquet.* Mon père s'en délectait.

On avait aussi des lapins. Chez nous les anciens disaient, en 'patois', *li lapín.* Ailleurs on pouvait entendre *counil* ou *couniou* (cou-ni-ou). Pour les nourrir, il fallait *faire de l'herbe,* des *faï* (faix) d'herbe, ou des *rames* (ramées) de saules. J'étais surpris de voir avec quel entrain ces animaux *rousiguaient* (rongeaient) l'écorce. Je me souviens aussi d'être allé ramasser des glands, quelques anciens disaient les *aglans*.

Mais là aussi le jour fatidique arrivait. Il fallait *ensuquer* le lapin, c'est-à-dire lui porter un coup violent sur le *suc*, qui normalement est le sommet de la tête. En fait il fallait frapper au bas du crâne, derrière les oreilles. Comme pour les *galines*, je m'efforçais de ne pas me trouver dans les parages afin de n'être pas sollicité, illustration du changement de sensibilité d'une génération à l'autre.

Une voisine possédait des canards. Concernant les dindes ou les oies j'ai seulement le souvenir de celles que les gens gagnaient lors des lotos, et qu'ils gardaient en prévision des repas de Noël ou du Jour de l'an. Récemment j'ai appris l'expression *C'est une piote !* qui semble assez bien connue dans quelques villages voisins. C'est une dinde, une imbécile.

Aplatane, pivole, figuière

Dans les années 50, nous, les enfants, disions Le platane, mais certains anciens disaient ***LA platane***. De notre point de vue, celui qui prononce ainsi *estropieu* (estropie) le français. En fait c'est une question de conversion du 'patois' en français. En effet, en occitan languedocien ou provençal le mot est féminin, et il convient d'écrire *la platana* en graphie classique, ou *la platano* en graphie mistralienne, d'où *la Platane* en français méridional. Ce qui par élision donne ***l'aplatane***, et par glissement peut conduire à l'évocation d'*un aplatane.*

Dans le Midi il n'est pas rare que des arbres prennent le genre féminin. C'est le cas aussi pour ***la pivole***, ou la *pibole*, le peuplier. Le peuplier, c'est l'arbre qui était transporté par les jeunes la veille du 1er mai, jour de la fête de la jeunesse. « On allait couper une *pivole* qu'on *plantait* (dressait) sur la place du village, on prenait la plus haute qu'on trouvait. » Je n'ai jamais entendu un ancien dire qu'ils allaient couper « un peuplier ».

Pour un gros figuier, les anciens du village avec qui j'étais en contact disaient ***une figuière***. En fait il existe deux types de figuier. L'un produit des fruits relativement petits et qui ne mûrissent jamais. L'autre donne des fruits plus gros, agréables à manger et, en général, il est de bien plus grande taille. Mes dictionnaires de référence répertorient *lo figuiè/lou figuié* et *la figuièra/la figuièro.* On pourrait donc s'attendre à ce que le premier soit le figuier mâle, et le second, le figuier femelle, *la figuière*. Il n'en est rien. Le meilleur exemple est relatif au figuier mâle qui, selon les lieux, va être nommé *figuièra-cabraou, figuièra d'asé* ou *figuièra dé pòrc.* Figuière à chèvres, à ânes, à cochons.

En fait, dans les dictionnaires d'occitan languedocien et de provençal consultés, les expressions figuier et *figuière* sont employées l'une pour l'autre, des différences ne sont établies que localement. J'ai toujours entendu *figuière* pour les grosses touffes de figuiers femelles, il n'y a donc pas de raison que je modifie mon vocabulaire.

Bélicoquier, amélier, oume

Un arbre bien connu dans nos villages est le ***bélicoquier***. En français, le micocoulier. Selon les endroits ce sera *picopoulier, fatolier, falabréguier* ou autre chose encore. Le mas de Mirèio, l'héroïne du poème éponyme de Mistral, s'appelle *Lou Mas di Falabrego.*

Les fruits sont les *bélicoques,* ou *picopoules,* etc. Ils sont comestibles mais il n'y a pas grand-chose à *rousiguer* tant le noyau est gros par rapport à la taille du fruit, la peau dure et la chair rare. La meilleure utilisation est celle de projectiles pour *esclafidous* (sarbacanes), armes fabriquées par les adolescents à partir de tiges de sureau creusées à l'intérieur.

Le *bélicoquier* est l'arbre emblématique du pays de Sauve, il constitue la matière première pour la fabrication de fourches en bois, « les plus commodes qu'on fasse dans le Royaume pour remuer le foin ou la paille » (Abbé de Sauvages, 1756).

Le mot amandier était souvent prononcé en français, mais le terme ancien ***amélier***, ou ***amenlier***, était connu de tous les enfants à cause de la chanson chantée à de nombreuses occasions, repas de famille, mariages et même tout simplement, par plaisir. *À la font dé Nîmes, i'a un amenlier, que fa dé flou blancas, aou mès de génier...**

La récolte s'effectue au printemps pour les amandes fraîches, les *amélouns* ou *amenlouns*, et plus tard pour les fruits secs.

L'oume est un orme. Je connaissais cette traduction, mais ne savais pas jusqu'alors que le Col de l'homme mort, en Cévennes, était en fait le col de *l'oume* mort. De l'orme mort.

De même, dans ma commune, un vallon est désigné par Combe de l'homme. À n'en point douter c'est un orme qui a donné son nom à l'endroit, et le commissaire au cadastre a francisé à l'emporte-pièce, là comme ailleurs.

En revanche le nom donné au village de Saint-Étienne-de-l'Olm est conforme au nom de l'arbre, orme se disant *oumé* en provençal mais *olm* en occitan languedocien.

* À la fontaine de Nîmes, il y a un amandier qui fait des fleurs blanches au mois de janvier.

Gour, gourgue

On pressent que ***gour*** et ***gourgue*** sont des mots de la même famille

Un ***gour*** est un trou d'eau dans une rivière, souvent situé juste après une (modeste, dans nos contrées) cascade qui le creuse. Je ne connais que ce sens, mais mes dictionnaires ajoutent gouffre, réservoir de jardin, etc. C'est au *gour* du Canon ou à celui de la Tourille qu'avec mon ami Hervé on allait pêcher des *djols*, petits poissons dont j'ai du mal à trouver la traduction exacte en français. Goujons d'eau douce ? Vairons ?

J'entends encore aujourd'hui l'expression ***Suer comme un gour***, pour évoquer l'état de celui qui ruisselle de sueur. Un équivalent est *Suer la chemise*, mais selon moi cette dernière expression s'applique plus précisément à celui qui sue dans le cadre d'un labeur.

J'ai découvert le mot ***gourgue*** tardivement, en parlant avec des Cévenols. Chez eux une *gourgue* est un bassin aménagé pour abreuver les bestiaux ou tout simplement un réservoir d'eau de pluie aménagé pour l'arrosage d'un jardin ou d'une prairie.

Sur les Causses j'ai vu de vastes *gourgues* dans des creux naturels mais magnifiquement maçonnées en pierres, de forme circulaire et incurvées assez légèrement pour que le bétail ne puisse pas trébucher en progressant vers le centre. Ce type d'ouvrage, nommé lavogne, n'existe pas en pays de Nîmes où l'on trouve seulement des bassins cimentés destinés à l'arrosage. On les appelle bassin ou *pesquié*, je n'ai jamais entendu le mot *gourgue*.

Récemment j'ai rencontré un Cigalois (habitant de Saint-Hippolyte-du-Fort) qui évoquait sa traversée de *la grande gourgue*. Voyant ma mine interrogative, il précisa : « C'est le surnom qu'on donne à la Méditerranée. » Françoise, Cigaloise elle aussi, me confirme que l'expression est bien établie et me rapporte cette anecdote relative aux années 50 : « Une cousine cévenole qui ne connaissait que les *gourgues* de son pays, en voyant la mer la première fois s'est exclamée : *Bèn ici i'a une brave* ***gourgasse !*** »

Gorgue, acheneau, gouttière

Dans mes dictionnaires d'occitan languedocien ou de provençal *Gorga/Gorgo* est traduit par gouttière, et la gouttière, dans les dictionnaires français, c'est un élément en zinc (ou désormais en plastique) semi cylindrique posé le long des toitures. Cela ne correspond pas à mon vécu. J'ai posé la question à un ancien maçon : « La ***gorgue*** c'est ce qui descend. Pour le conduit horizontal on dit la gouttière ou *la cheneau*. » En français standard, le chéneau.

L'anecdote suivante montre que c'est bien la descente qui était nommée *gorgue*. Aux environs de la guerre de 14 et même plus tard, les vins de petit degré se vendaient mieux que les autres. Le paysan qui obtenait un vin de degré relativement élevé et vinifiait à la maison était tout naturellement enclin à rajouter de l'eau. Comme il n'y avait pas encore l'eau courante, une façon ordinaire de procéder était d'orienter la descente d'eau vers les cuves, les jours de pluie. On appelait ça ***virer la gorgue.***

En haut d'une maison, le long du toit, court la gouttière, appelée aussi le chéneau. Les anciens disaient *la canaou*, ce qu'ils ont francisé en ***la cheneau.*** Encore aujourd'hui les maçons du cru disent souvent *l'acheneau* et parfois *un acheneau.*

Le mot gouttière pose problème. Pour les anciens, et pour la plupart des gens d'ici aujourd'hui encore, la ***gouttière*** c'est aussi une fuite d'eau dans la toiture. Elle se manifeste généralement les jours de pluie par des taches au plafond, voire par la pénétration de l'eau dans la pièce. Le mot est de la famille de *gotar/gouta* qui signifie couler goutte à goutte.* Pour les assureurs de la moitié nord de la France le mot gouttière est incompréhensible, il faut dire « Infiltration par la toiture ».

* Dans son dictionnaire A. Rey signale que le mot gouttière avec ce dernier sens existait en vieux français (1580).

Padèle et Sartan

Au cours des années 50, dans mon village à l'ouest de Nîmes, ***padèle*** et ***sartan*** désignaient une poêle. La lecture du Trésor du Félibrige confirme l'idée qu'il s'agit de la même chose, toutefois, pour *padèlo*, l'auteur donne l'exemple de la *padèlo traoucado*, et pour *sartan*, de *sartan castanièiro*.

La ***sartan castagnère,*** comme on dit en parler méridional, c'est la poêle destinée à la *castagnade*, à la grillade de châtaignes. Elle est dotée d'un long manche qui permet de la manipuler sur le feu sans se *rabiner* (se brûler) les mains et le visage. C'est important car il faut *bouléguer* (remuer) régulièrement les châtaignes afin qu'elles grillent uniformément. Par ailleurs le fond de cette *sartan* est troué pour que les châtaignes soient en contact avec la flamme et grillent convenablement.

Padèle traoucade signifie poêle trouée. Or, pour que la personne chargée de la castagnade soit protégée de la chaleur, la poêle est généralement pourvue d'un long manche, sinon la queue initiale est prolongée au terme d'un petit bricolage ! Tout le monde aura compris qu'en définitive il s'agit du même objet.

Reste à savoir pourquoi les uns disent *padèle* et les autres *sartan*. La consultation de recueils des parlers locaux montre que *sartan* est mentionné sur les ouvrages édités côté Provence alors que le mot *padèle* ne s'y trouve pas. C'est l'inverse dans les dictionnaires édités dans le Sud-Ouest, où figure *padèla* (ou *padèna*) mais pas *sartan*.* Il s'agit donc tout simplement d'une question d'appellation régionale. Et les deux termes ont cours dans le Gard, zone de transition.

Dans quelques dictionnaires, *la sartan* est aussi une femme revêche, méchante. Je n'ai entendu l'expression utilisée en ce sens que de la bouche d'une personne venue des basses-Cévennes.

* Un tel clivage n'apparaît pas dans le Trésor du Félibrige car ce dictionnaire rassemble tous les parlers de langue d'Oc, et pas seulement les expressions provençales comme le pensent certains. L'ouvrage a d'ailleurs pour sous-titre : « Dictionnaire Provençal-Français embrassant les divers dialectes de la langue d'Oc moderne. »

Pote et Farigoule

Dans mes souvenirs d'enfance, le thym c'était la ***pote***. J'ai découvert le mot ***farigoulo*** (ou *ferigoulo*) lors de lectures de textes provençaux.

Dans la Vaunage, au sud-ouest de Nîmes, à Calvisson par exemple, c'était *pote* m'assure Dédé. Lui aussi a appris le mot ***farigoule*** tardivement.

En revanche, je lis ***férigoule*** dans *Au bon vieux temps des masets*, de Jean-Charles Lheureux, ouvrage consacré à la garrigue nîmoise. Plus haut, du côté de Bagnols-sur-Cèze, à la frontière de la Provence, c'était *férigoule*, se souvient Gabriel. Dans le parler d'Alès, de Pierre Mazodier, je trouve ***frigoule,*** le mot *pote* n'est même pas cité. Plus au nord, c'est encore *frigoule*.

En résumé, au nord d'une ligne horizontale qui partage le Gard en passant par Nîmes, il y a des chances que ce soit *farigoule*, *férigoule* ou *frigoule*, et au sud, *pote*.

Voyons maintenant pour la frontière est-ouest. J'ai précisé au départ qu'à Montpezat et en Vaunage, le terme usuel était *pote*. Georges Gros, auteur des *Contes de la Placette* et d'une douzaine d'ouvrages en occitan, se souvient que, dans les années 40, il entendait *farigoule* à Nîmes, mais *pote* à Montagnac où il enseignait. Ce village se situe 20 kilomètres à l'ouest de Nîmes. Ainsi pour entendre *pote* il faut aller vers l'ouest.

Le sobriquet des habitants de Clapiers est *déraba-poto*, arrache-thym, et celui des habitants de Saint-Aunès *rousigo-pote*, ronge-thym.* Ce sont deux villages proches de Montpellier, donc au sud et à l'ouest du pays de Nîmes. Significativement, dans Le parler du Biterrois, de René Prioux, seul le mot *pote* est cité. Mistral avait perçu cette frontière linguistique puisqu'il écrit dans le Trésor du Félibrige : « Poto, thym dans l'Hérault ». En fait la frontière se situe dans le Gard, quelque part entre Nîmes et le Vidourle.

* Folklore, Les sobriquets collectifs, André Bernardy. Id. dans le Trésor du Félibrige.

Faïsse, bancel

Dans le parler de mon village le mot ***faïsse*** renvoie essentiellement aux terrasses cévenoles, bandes de terres soutenues par des murets, construites il y a des siècles afin de pouvoir cultiver sur les pentes des montagnes. Toutefois, il existe aussi des *faïsses* au village. Nos ancêtres en avaient édifié de modestes au flanc de quelques collines, on en voit encore la trace. Un quartier se nomme même la *faïssinette*. Devenu Fraissonette par le génie de *franchimands* faiseurs de cadastre !

Comme bien d'autres je me suis posé la question de la différence entre ***faïsse, bancel***, ***traversier*** et ***acol***. Pour certains cela tient à la présence ou non de muret, éventuellement à la désignation de ce muret, ou encore au fait que le terrain soit ou non cultivé. Mais pour d'autres tous ces mots sont synonymes. Je pense que ces derniers ont raison, tout du moins si l'on se base sur le sens indiqué au départ pour *faïsse*.

La carte linguistique établie par Boisgontier montre que les dénominations sont tributaires d'un territoire. En gros, dans le sud du Gard, l'Hérault proche et la Provence proche, le mot de référence est *faïsse*. À la pointe nord-ouest du Gard, donc après le Vigan, c'est *traversié*. Au nord du Gard, avec un prolongement en Lozère, c'est *bancel*, et toujours au nord du Gard mais avec un prolongement en Ardèche, c'est *acol*.

Quel avenir pour ces terrasses ? La plupart se sont *abousounées* (effondrées) faute d'entretien une fois que les cultures ont été abandonnées. Actuellement des dégâts sont causés par les sangliers qui font basculer les pierres lors de leur passage.

Lueur d'espoir, certaines terrasses sont remises en état, en particulier dans la région du Vigan et de l'Aigoual. Ceci grâce à la *cèbe* qui prospère dans la zone de l'AOC/AOP Oignons doux des Cévennes. On voit de magnifiques terrasses réservées à cette culture autour de Mandagout, de Saint-André-de-Majencoules, ainsi que dans la vallée de Taleyrac, au pied de l'Aigoual.*

* Signe des temps, le terme *cèbe* n'est pas utilisé par les producteurs dans la promotion ni sur les étiquettes. Pas même le nom que j'ai toujours entendu pour ces oignons, les *raiolettes* du Vigan, c'est-à-dire les petits oignons du pays des *raious* (les habitants des basses Cévennes). Un jour peut-être d'autres stratégies économiques conduiront à l'option inverse.

Pastasse, paston, pastaïre

Tout le monde connaît l'expression française C'est une bonne pâte. Pour nos anciens, la pâte c'est la *pasta/pasto.* Une bonne pâte se traduit par *pastassa/pastasso,* ce qui vaut pour les hommes comme pour les femmes. En parler méridional on dira donc ***C'est une pastasse***, pour quelqu'un de facile à vivre, toujours de bonne composition.

D'ordinaire le suffixe *as* fonctionne comme augmentatif, avec le plus souvent une connotation péjorative. C'est pourquoi le sens premier de *pastasse* est grosse pâte, mauvaise pâte. Mais dans les conversations courantes c'est le sens figuré qui prévaut.

Dans la même famille nous avons le ***paston*** des maçons, la gâchée de mortier ou de béton qui a été malaxée comme on le fait avec la pâte.

Il existe aussi l'expression ***pastrouiller*** (avec un r) qu'il faudrait traduire par le français patrouiller, au sens de tripoter, manier malproprement, marcher dans la boue. Or ce sens est tombé en désuétude. Dans les dictionnaires français récents patrouiller c'est seulement partir en patrouille.

J'ai aussi en mémoire le mot ***pastouiller*** (sans le r) qui voulait dire la même chose mais en moins sale. Les enfants pastouillaient l'eau, par exemple. On nous disait : Arrête de *pastouiller* ce chat, qu'il finira par te *moussiguer*. Te mordre.

Dans le Trésor du Félibrige *pastouia* et *pastrouia* sont présentés comme synonymes. Dans un autre dictionnaire, qui associe également les deux mots, je lis : « Remuer maladroitement, déranger les choses en les maniant. » Franck me confirme ce dernier sens : « On le disait pour des *mistons* qui vont remuer dans la marmite alors qu'on leur a rien demandé. »

Plus amusant, j'ai beaucoup entendu le mot ***pastaïre*** pour qualifier un curé qui n'en finissait plus avec ses sermons, il rabâchait, il ne savait plus comment s'en sortir. Il faisait avec les mots comme le boulanger avec la pâte.

Aller à Pécaï

C'est à Pécaï ! Expression usuelle pour dire qu'un endroit est au bout du monde, qu'il est *au tron de mille !*

Cela n'avait pas d'autre sens pour moi jusqu'au jour où j'ai découvert que Pécaï existait vraiment, c'était un salin très ancien perdu dans les marais d'Aigues-Mortes. Une visite sur place, après un long parcours dans ce paysage insolite, permet encore de voir les ruines d'un fort, dit fort de Peccais. À une époque où le sel était une denrée de grande valeur, des troupes montaient la garde dans ce lieu fréquenté par les contrebandiers. Les soldats devaient se sentir bien seuls parmi la *mouissaline* (les moustiques) et les eaux croupissantes.

Le Trésor du Félibrige relève *Vai-t'en à Pecai*, traduit par Va-t'en au diable. Et aussi *Fau avé tua paire e maire pèr ana à Pecai*, il faut avoir tué père et mère pour aller à *Pécaï*. La réputation du lieu était donc établie au milieu du XIXe siècle, époque d'écriture de l'œuvre de Mistral, mais elle est à coup sûr bien plus ancienne puisque le premier marais salant de cette zone a été mis en service en 1280.

Sur les dépliants actuels à l'usage des touristes il est écrit Peccais, ce qui encourage à lire Pé-qué. Va pour les touristes, mais des amis félibres du canton d'Aigues-Mortes prononcent eux aussi pé-qué, alors qu'ils maîtrisent le provençal. Leur argument : « À Aigues-Mortes, tout le monde prononce Pé-qué. » Cela m'intrigue car dans des documents anciens, en français, pécaï est écrit avec ï. Par ailleurs, en occitan languedocien comme en provençal, la syllabe *ai* se prononce aï.

En revanche, Lydia, vieille Aigues-Mortaise m'affirme qu'un ancien du pays, le facteur Bourelly, décédé depuis des années, disait *Pécaï*. Par la suite Louis Poulain d'Andecy, fondateur de l'Escolo felibrenco d'Aigues-Mortes et auteur d'ouvrages sur la langue provençale, m'a rassuré, *Pécaï* est la bonne prononciation.

Pastis

Celui qui cherche la définition de ***pastis*** sur un dictionnaire de notre langue s'attend à trouver « boisson anisée ». Or, il n'en est rien, du moins dans les ouvrages anciens. Ainsi, dans son Dictionnaire des idiomes méridionaux, Boucoiran (1875, Nîmes) écrit : « Pastis : Pâté, croûte de pâtisserie renfermant diverses viandes ou poissons. » Même chose pour le dictionnaire d'Hombres-Charvet (Alès, 1884). Le Trésor du Félibrige précise : « *Pastis de lèbre,* pâté de lièvre. »*

Dans mon enfance tout le monde connaissait le mot *pastis* au sens de boisson anisée, mais les anciens disaient absinthe ou anis. Et quand les adultes s'exclamaient *C'est le pastis !* cela signifiait (et signifie encore) : C'est la pagaille ! Ce dernier sens en recoupe un autre, mentionné dans le Trésor : « ... bouillie épaisse, barbouillage, confusion. » Autrement dit, il a fallu une forte évolution pour imposer le sens moderne de boisson anisée, avec une image positive qui plus est.

Au début du XXe siècle, du côté de Marseille, le terme *pastis* était utilisé de manière argotique pour nommer diverses boissons anisées qui remplaçaient l'absinthe, alors interdite. Le mot devint d'emploi courant lorsque Paul Ricard est parvenu à faire légaliser le produit qui, avec 45°, titrait plus que le seuil autorisé. Il a alors inscrit sur l'étiquette de ses bouteilles : Le vrai pastis de Marseille. C'était en 1932.

Reste à comprendre ce qui a inspiré l'appellation pastis. Première hypothèse, celle du CNRTL : c'est par référence au sens de « méli-mélo, situation confuse » que l'on retrouve dans le trouble provoqué par l'eau versée sur cet alcool. Deuxième hypothèse, celle de Philippe Blanchet dans *Le Provençal pour les Nuls* : Pastis « est un mot provençal qui signifie mélange (...) L'anis est mélangé à de la réglisse et du fenouil (...) et parfois d'autres herbes aromatiques. » À noter que cet auteur suggère aux adeptes du provençal de dire anis pour la boisson et de réserver le mot *pastis* pour le pâté.

Dans le Gard j'entends aussi ***pastaga*** !

* Dans les années 50-60 ***pastisson*** était couramment utilisé pour désigner un petit pâté à la viande ou un pâté en croûte, et le plus souvent un gâteau à la crème, fabriqué dans une *pastissarié*. Une pâtisserie.

Sansouire, engane, saladelle

Concernant la Camargue, il existe beaucoup d'expressions méridionales relatives à la bouvine, mais ici je vais parler du paysage et de la végétation, avec *Engane, Saladelle* et *Sansouire,* mots repris par certains dictionnaires français.

Sansouire vient de *sansoira/sansouiro* qui signifie terrain salé. En bien des endroits, en Camargue, le sol est couvert d'efflorescences salines où pendant les grandes chaleurs de l'été la réverbération est considérable. Cela est dû au fait que ces terres ont longtemps été recouvertes par la mer. Par la suite la remontée du sel par capillarité a rendu difficile toute culture, sauf là où un apport d'eau douce vient compenser, notamment dans les rizières.

Dans les zones marécageuses de la *sansouire* prospèrent les ***enganes***. En français les salicornes ligneuses. Cette plante grasse constitue un tapis vert au printemps et rouge pourpré à l'automne.

La plante n'a pas de feuilles, elle est seulement constituée de rameaux qui stockent l'eau de pluie ou la rosée, ce qui abaisse la concentration en sel de ses tissus. Adaptation lui permettant de coloniser les milieux les plus salés. Aujourd'hui les chevaux et les taureaux sont *arribés* (nourris) en cas de pénurie d'herbage, mais auparavant faute de mieux ils broutaient les *enganes*.

La ***saladelle***, mot emprunté par le français, n'est pas une espèce de laitue, c'est LE statice. Six espèces existent en Camargue dont deux, très rares, sont protégées. Cette plante est constituée de larges touffes très ramifiées, formées de tiges grêles, sans feuillage, mais garnies d'une multitude de fleurs minuscules, couleur mauve-violet. L'éclosion s'effectue en juillet et août, sur d'immenses espaces. Elle aussi pousse dans la *sansouire*. La plante transpire de l'eau salée qui se cristallise, ce sel est souvent visible sur les tiges et peut même être récupéré en secouant la plante.

Une fête de la saladelle inaugure la *vote* (fête votive) de Mauguio, la plante est distribuée à tous par les membres de l'association Pichoto Camargo. Elle se conserve longtemps en bouquets que l'on fait sécher (la tête en bas).

Clapas, aclaper

Clapas est habituellement traduit par tas de pierres. En fait le mot mérite d'être précisé.

D'une part, dans le parler de chez nous, un *clapas* ce n'est pas un tas de pierres quelconque, mais un tas de pierres issues de l'épierrement de parcelles dans la garrigue au moment où elles ont été mises en culture par des gens qui ne pouvaient pas s'offrir de meilleures terres. Ces *clapas* servaient de limite, parfois ils étaient bâtis de façon à former un muret côté exploitation dans le but de gagner de la place.

L'expression ***Les pierres vont aux clapas*** est bien connue, aujourd'hui encore. Les pierres vont sur les tas de pierres (lors des travaux d'épierrement). Au sens figuré, l'argent va aux riches. En Bretagne : Il pleut où c'est mouillé.

D'autre part, au cours de mes lectures, j'ai constaté que le mot *clapas* était parfois utilisé pour désigner un gros tas de manière générique. Le Trésor du Félibrige propose même pour exemple *Un clapas de nèu.* Un monceau de neige. En 1756, l'Abbé de Sauvages notait : « *Clapas*, tas de pierres ou d'autres choses. » Et son neveu Maximilien D'Hombres (Dictionnaire languedocien-français, 1884) confirmait : « tas de toutes sortes d'objets, monceau, amas... »

Il me revient à l'esprit une anecdote. Un jour Albert m'avait parlé d'un ouvrier italien, très habile à la hache, qui lui avait fait « tout un *clapas* de bois en rien de temps ». Un gros tas de bois.

Dans la même famille on trouve ***aclaper***. Pour moi ce verbe ne pouvait signifier que recouvrir de pierres. Or mes dictionnaires de référence confirment le sens plus général d'enfouir, ensevelir, recouvrir. *Être aclapé* c'est être enseveli. Ainsi est *aclapé* celui qui se retrouve sous un gros tas de quelque chose. Du coup il devient évident que l'*aclapaïre* est un fossoyeur, mais je n'ai jamais entendu ce mot au village.

Ceci étant dit *clapas* est le plus souvent associé à pierre. En Cévennes on trouve le terme *claparède,* qui signifie terrain couvert de pierres. Dans l'Hérault nous avons *Le clapas,* sobriquet de Montpellier, ou encore le village de Clapiers, mot synonyme de *clapas* dans cette contrée.

Rèsse, resset

Une ***rèsse***, c'est l'outil qui sert à *resser*, à scier. Autrement dit une scie, plus précisément une scie à main. En graphie occitane classique *rèssa*, en graphie mistralienne pour le provençal, *resso*.

Ancien temps, pour se chauffer, les paysans *tombaient* les arbres à la hache et en débitaient de gros morceaux qu'ils déposaient dans la cheminée. Mais avec l'arrivée des fourneaux et l'abandon des cheminées, il leur a fallu *resser* (scier) les branches en petits tronçons, ce qui prenait beaucoup de temps, c'est pourquoi le charbon, livré en boulets, a été vite adopté par les familles qui en avaient les moyens.

Les scieurs de long, qui étaient des professionnels, avaient pour nom *ressaïres*. Ils débitaient les troncs d'arbres dans le sens de la longueur pour en tirer des planches, des poutres et des chevrons. L'Abbé de Sauvages (1756, Alès) précise qu'ils posaient un côté de leur pièce de bois puis l'autre sur un chevalet nommé *réssadou*, constitué de deux chevrons fixés en X. Ce système permettait de maintenir le tronc en hauteur de manière que l'un des scieurs puisse se glisser dessous alors que l'autre s'installait dessus. Dans les années 50 encore les mamets chantaient aux *petitous* : *Tira la rèssa Jean Vidaou, tira la rèssa qué siès pu naou,...* Tire la scie, Jean Vidal, tire la scie car tu es en haut.*

Certains *rèssent* encore aujourd'hui, surtout pour la taille des oliviers et des arbres fruitiers. Pour cela ils utilisent une *rèsse* nommée ***resset***. C'est une petite scie de forme courbe qui se manie d'une seule main. En français : scie à élaguer ou scie de jardinier.

Le *resset* est très utile aussi lors de la taille de la vigne. Il est suspendu à la ceinture du paysan qui l'utilise pour éliminer une *bane* (corne) trop grosse pour être tranchée avec un *ciseau à pouder* (à tailler) ou, désormais, un sécateur électrique.

* Voir la chonique Tire-molle, p25.

Poudet, poudette

Pouder, c'est tailler, plus particulièrement tailler la vigne. *Poudar* en graphie occitane classique, *pouda* en graphie mistralienne.

Le ***poudet*** est un instrument qui sert à *pouder* non seulement la vigne mais aussi toutes sortes de branchages. Il prend la forme d'une serpe dotée d'un manche court prolongé par une lame très large, longue de 25 centimètres environ, qui se termine par un bec à angle droit.

Avant l'invention des ciseaux à *pouder*, c'est avec un instrument de ce type que les paysans taillaient la vigne. L'outil comportait alors nécessairement un tranchant en saillie sur le dos permettant de couper les *sagates* (les rejets, les surgeons). Un tel outil, vendu aujourd'hui dans les magasins de bricolage porte le nom de serpe à deux taillants, ce qui le distingue de la serpe italienne et de la serpe de Paris.

Les ciseaux à tailler la vigne, qui sont des sécateurs à long manche, ont supplanté cet outil qui ne permettait pas un travail très fin. Depuis les années 80 ils ont eux-mêmes été remplacés par les sécateurs pneumatiques puis électriques, mais les viticulteurs de nos villages, tout du moins les anciens, continuent à dire *Je vais pouder.*

Aujourd'hui ce travail est parfois effectué par une femme, ce qui était quasiment inimaginable dans les années 50 où l'homme *poudait* tandis que la femme et les enfants *gavellaient.* Ramassaient les sarments.

La ***poudette*** (la serpette) est un petit *poudet* d'une quinzaine de centimètres maximum. Dans mon enfance on l'utilisait lors des vendanges pour *ramasser* (cueillir) des raisins comme les carignans dont la queue est difficile à sectionner. L'instrument peut encore trouver sa place dans des *coles* (équipes) d'aujourd'hui, là où le viticulteur désireux de récolter les grappes avec délicatesse pour une cuvée de prestige dédaigne la machine à vendanger.

Blacas

Il n'y a pas très longtemps si quelqu'un déclenchait un incendie par exemple *en mettant feu à la ribe*, à un talus en bord de champ, il se débrouillait pour l'éteindre. Si le feu *gagnait*, les voisins venaient à son secours. On ne *sonnait* (appelait) les pompiers qu'en dernière extrémité. L'arme favorite était la branche de ***blacas***.

Pour le Trésor du Félibrige, un *blacas* (ou *blachas*) est un chêne blanc. Boucoiran (1875, Nîmes) précise : « *Blacassou*, ramée de chêne blanc. » Ces définitions ne collent pas vraiment avec mes souvenirs.* Au village et dans les environs, une *branche de blacas*, est une branche très feuillue, principalement issue du chêne vert, qu'on appelle *l'éousé*. Les anciens désignent le chêne blanc par *tchaïna blanc*, ce qui, soit dit en passant, marque l'empreinte du français.

Dans son ouvrage sur les sobriquets collectifs, André Bernardy relève *Lous Blachas* (bla-tcha-s) pour les habitants de Combas. Et il traduit par Les chênes blancs.

Aujourd'hui encore les *Coumbassaous* sont surnommés *Les blatches*, mais la traduction usuelle est Les coquins, ce qui n'est attesté d'aucune façon dans les dictionnaires d'occitan languedocien ou de provençal. Pour coller à la définition officielle de *blachas* (qui avait probablement droit de cité dans nos parages avant l'apparition du francisme *tchaïna blanc*) il faudrait trouver sur la commune un indice comme un bois de chênes blancs. Aucune trace de celui-ci.

Toutefois Roland, de Combas, m'explique que les anciens se souviennent de la présence d'un extraordinaire chêne blanc, dans un terrain privé. Il n'en faut pas plus parfois pour expliquer l'origine d'un sobriquet. La fin de l'histoire est assez triste car le propriétaire du terrain a coupé l'arbre pour en faire du bois ! Aujourd'hui celui-ci serait classé arbre remarquable,... et les *Coumbassaous* auraient peut-être découvert à cette occasion qu'ils n'étaient pas (que) des coquins.

* La définition du Dictionnaire Occitan-Français d'Alibert correspond un peu mieux : « Blaca : chêne blanc », mais surtout « ramée de jeunes chênes ».

Avaous

Mis à part les *éousés* (chênes verts), la garrigue abonde en arbustes, principalement des *avaous* et des *ardjalas*.

Les ***avaous***, on les retrouve en colonies épaisses, *en mates*, souvent sous les chênes verts. Traduction : chênes kermès.

Les feuilles sont bordées de dents épineuses qui rendent impossible la traversée *de mates d'avaous* par les humains et même par les chiens de chasse. « S'il y a pas de *caraous* (de passages) ils s'y aventurent pas. » Jusqu'à l'arrivée de la myxomatose, les lapins pullulaient dans ces zones-là.

Auparavant, un parasite de cet arbuste, la cochenille (kermes vermilio, en latin), était récoltée pour en tirer, après séchage et broyage, une teinture rouge écarlate. Le Trésor du Félibrige mentionne : *Avaus,* chêne à kermès.

L'ardjalas c'est le genêt épineux, également appelé genêt scorpion. Cet arbuste peut mesurer jusqu'à un ou deux mètres de haut. Ce genêt, comme les autres de la même famille, donne des fleurs jaunes, mais contrairement au genêt commun dont on faisait des *escoubes* (balais), il est particulièrement bien défendu par des épines, susceptibles, dit la légende, de donner le tétanos.

Il se dit aussi que, mise en fagots, cette plante très *espinouse* (épineuse) pouvait être utilisée pour ramoner.

Bernard se souvient que sa grand-mère l'utilisait comme combustible pour allumer son feu de cheminée. Cette particularité m'est confirmée par Franck. Quand il allait à la chasse avec son père, ils coupaient quelques buissons *d'ardjalas* pour faire des grillades, « même vert ça prenait bien ». Mais je ne recommande pas d'essayer en plein été !

Plan, planas, planette

Dans beaucoup de villes et de villages, ***plan*** est le nom donné à une place. Plan de Brie à Anduze, Plan de l'Oume à Uzès, pour les plus connus. Au sens premier, *plan* signifie plat, ce qui ne veut pas dire horizontal. Dans bien des villages bâtis dans des zones de montagne ou même de collines le *plan de jeu de ballon* était en pente, pas question de sacrifier un terrain bien horizontal propice à la culture. En résumé, un plan c'est un espace dénué de bosses. C'est pour cette raison que sur ces plans était installée la foire, que s'y déroulaient des bals et, fatalement, dans le sud du Gard, les courses de *biòus*. Au passage je signale le village de Gallargues-le-Montueux où le plan des arènes est très nettement incliné.

Un ***planas*** est un plan de grande dimension. À Nîmes il existe un espace nommé *Le Planas*, qui était sans doute de belle étendue à l'origine, mais a été *rousigué* (rongé) par la construction du viaduc de la voie ferrée. Il existe aussi un chemin de la ***planette***, en direction de la garrigue. Rien à voir avec un astre qui apparaîtrait dans le secteur. Un ***planet*** ou *une planette*, c'est un petit *plan*. Toutefois il est bien difficile de localiser cette étendue plate aujourd'hui, le chemin désigné par cette appellation ayant changé plusieurs fois au cours du temps.*

Aplaner, c'est rendre plan. En français, aplanir, ce que j'ai longtemps ignoré. Le mot *aplanaïre* a été forgé par les amoureux de la langue pour traduire scraper.**

De plan-pied signifie 'au même niveau'. Une entrée *de plan-pied* se situe au niveau de la rue. En français, de plain-pied ; et non de plein-pied comme je le lis parfois ; la confusion est impossible en 'patois' où plein se dit *coumoul*.

Une ***plane*** est un couteau de menuisier, de charron ou de bricoleur pour *aplaner* les surfaces. Outil composé d'une lame de 30 cm environ munie d'une poignée à chaque extrémité. Très utile pour écorcer et ôter les aspérités des branches de saules lors de la fabrication d'une échelle ou d'un manche. Les *fourcaïres* sauvains s'en servent lors de la fabrication des fourches.

* Cf. Les Rues de Nîmes, Aimat Serre.
** Pour le bulldozer c'est *butaïre*, de *butar/buta*, pousser.

Plan-plan, plan-planet

Un *plan* c'est une aire, une place, tout espace plat en fait. Mais le mot ***plan*** peut être utilisé dans bien d'autres contextes. ***Aller plan*** veut dire aller doucement et convenablement. Aller encore plus doucement, donc *doucemanette*, c'est ***aller plan-plan***. Et plus tranquillement encore c'est ***aller plan-planet.***

Vaï plan ! est une expression 'patoise' couramment utilisée dans mon enfance pour dire : Vas-y calmement, ne t'énerve pas. C'est ce que dira le paysan à son ouvrier qui conduit le cheval attelé à une charrette contenant un gros *voyage* (chargement) de fourrage sur un sol accidenté. *Vaï plan !* signifie aussi doucement, au sens de n'exagère pas. C'est ce qui est dit en rigolant à l'affabulateur.

Quelqu'un de ***plan-plan*** a un caractère doux, c'est une personne tranquille comme Baptiste. Au-delà c'est un ***planpausé***, parfois contracté en ***planpo***. Dans mes souvenirs, la personne ainsi désignée est très très calme, voire *mouligasse* (très molle). Ce n'est pas exactement la définition du Trésor du Félibrige où il est écrit : « *Plan pausa :* flegme, impassibilité. » Mais je lis dans le dictionnaire de D'Hombres-Charvet (Alès, 1884) : « Homme indolent, flegmatique, sans initiative. »

Parlaplan était le surnom d'un commerçant itinérant qui vendait du linge de maison et avait pour caractéristique de parler bas et lentement, donc de parler *plan*.

Au sens premier, un *tiraïre de plans* ou un tireur de plans est un ingénieur. Mais j'ai toujours entendu ce mot dans son sens figuré d'intrigant, de calculateur, de malhonnête. Le *tireur de plans* imagine des plans plus ou moins foireux mais toujours à son avantage. Un peu partout en France on connaît l'expression Tirer des plans sur la comète, qui signifie tout autre chose.

C'est le plan signifie c'est le bon calcul, le bon plan. Autre expression qui sonne comme du français mais ne semble connue que des méridionaux. « Si tu es pressé, *c'est le plan* de prendre ta voiture. »

Rémoulaïre, cadiéraïre...

Les crèches nous rappellent l'existence d'une foule de petits métiers disparus il n'y a pas si longtemps. Ils étaient souvent exercés par des artisans ambulants.

Dans la crèche de mon enfance figurait le ***rémoulaïre***, avec sa meule portative pour aiguiser couteaux-ciseaux-rasoirs. Synonyme, ***amoulaïre***. Ce mot est d'ailleurs le terme de référence dans les dictionnaires. *Amolar/amoula* signifie aiguiser, *l'amoulaïre* c'est donc l'aiguiseur. *Remolar/remoula* c'est aiguiser de nouveau.

Autre personnage typique des petits métiers d'antan, l'***estamaïre***. Le rétameur. Le nom dérive de *estam*, étain. « *L'estamaïre tapait* (bouchait) avec de l'étain les trous des casseroles, *pétaçait* (rapiéçait) les cruches en métal. » Au début du siècle lui aussi se déplaçait à pied avec une carriole. Parfois un chien attaché à l'essieu aidait à la traction.

Le ***cadiéraïre*** rempaillait les ***cadières*** (les chaises) et en vendait des neuves. Une ancienne carte postale du village le montre avec sa charrette tirée par un cheval et tout un chargement. Pour lui aussi le terme 'patois' a persisté dans le parler des gens. Il faut dire qu'abandonner le mot *cadiéraïre* au profit de réparateur et vendeur de chaises, n'est pas très attractif. Sans oublier la perte du contenu affectif, or tous les anciens, et même ceux de ma génération, ont en tête le cri de cet artisan qui annonçait sa venue : *ééé-cadiéraï-ré ! ééé-cadiéraï-ré !* De même l'étameur parcourait les rues en scandant : *Estamaï-ré ! Estamaï-ré ! Estamaï-ré !*

Le ***parapluédjaïre*** passait une fois par an et *pétassait* (réparait) les parapluies. Le ***matelassaïre*** refaisait les matelas. Le vitrier changeait les carreaux cassés. Le concernant il me semble que j'ai toujours entendu ce nom en français, sans doute parce que le mot est très proche du 'patois' *lou vitrié*. Même chose pour le ramoneur, je ne me souviens pas d'avoir entendu *ramounaïre* dans des phrases par ailleurs en français.

Tous ces artisans avaient leur cri pour s'annoncer, à l'exception de *l'**alumétaïre***, le vendeur d'allumettes dites de contrebande, qui préférait sans doute la discrétion.

Dérabaïre de dents, cagaïre...

Les crèches de mon enfance se composaient d'un nombre limité de santons. Désormais, dans certaines crèches les personnages se sont multipliés, ce qui fait l'affaire des santonniers. Mais des amateurs créent aussi leurs propres santons. Je prends l'exemple de la crèche associative de Gajan, pas très loin de chez moi, où chaque année, les compères ajoutent quelques santons de leur cru.

Sur un marché on trouve désormais le ***porcatier***, le marchand de cochons, et le ***lènguédjaïre***, celui qui examine la langue des cochons afin de détecter une éventuelle maladie. En français, le langueyeur. Figure aussi le ***dérabaïre de dents***, l'arracheur de dents. Ce qui nous remet en mémoire l'expression *Méssourié coum'un dérabaïre dé dent.* Menteur comme un arracheur de dents. Allusion à leur promesse d'extraction sans douleur.

Dans un *récantoun* (recoin) une femme soulève ses cotillons. C'est la prostituée qu'on appelait ***bordille*** *(bordilha/bourdiho)*, terme très connoté puisqu'il signifie aussi balayure. Un peu à l'écart, un homme accroupi a baissé *ses brailles* (son pantalon), c'est le ***cagaïre***, personnage qui existe depuis longtemps dans les crèches catalanes sous l'appellation caganer. Mais, invention locale semble-t-il, un ***pissaïre*** se soulage contre une haie.

Plus généralement les scènes de bouvine abondent dans tous les pays sous influence culturelle camarguaise. Auparavant on apercevait parfois un gardian et un taureau, achetés au rayon des jouets. Maintenant il existe des manades entières, en terre cuite, des courses de *biòu* dans des *ronds de charrettes** ou des *abrivado*s sur plateau tournant. Ou encore des *gases*, avec les taureaux qui traversent une rivière. J'ai même repéré un *biòu* de Camargue dans l'étable à la place du paisible bœuf de la tradition chrétienne.

Autre thème, très prisé, la reconstitution de paysages locaux avec des vignes, des *capitelles*, des *jasses*, des *pastres*, des *bédigues*,... Les adultes qui font ces crèches réalisent leurs rêves d'enfant.

* Arènes provisoires, rondes ou pas, constituées avec des charrettes.

Lengo nostro

Dans la zone sous influence culturelle camarguaise de nombreux termes de la ***lengo nostro****, « notre langue », celle héritée de nos anciens, sont encore utilisés, parfois légèrement francisés. Certains sont tellement familiers qu'on n'a même pas conscience de leur caractère régional, comme *manade, manadier, gardian* ou *raseteur*.

Les programmes des fêtes votives, ou *votes*, annoncent régulièrement, *abrivado, bandido, gase* ou *roussataio* et à l'occasion une course de *taòus* ou une messe en *lengo nostro*. Dans les comptes rendus figurent fréquemment les mots *attrapaïre, festaïre* ou *festéjaïre*, parfois *bouaou* lorsqu'a lieu une *sortie aux prés*, éventuellement *aféciouna* ou *estrambord*. Curieusement je ne lis pratiquement jamais le terme *biòu*. Pourtant ce mot est encore très courant dans le parler des gens. C'est le grand mystère de l'été.

Traduction pour ceux qui ne connaissent pas ces expressions. Je vais faire au plus court, que les spécialistes me pardonnent. *L'abrivado* et la *bandido* sont les courses aller et retour de taureaux dans les rues, encadrés par des gardians à cheval. Le nom est *roussataio* si les gardians encadrent des juments *(ròssa/rosso)* et leurs poulains. La *gase* ou *engasade* est la traversée à gué *(gasar/gasa)* d'une rivière. Les *taous (taur/tau)* sont des taureaux entiers, souvent jeunes, contrairement aux *biòus (buòus/biòu)*, qui sont châtrés. Le comportement des premiers est plus fantasque.

Ceux qui attrapent les taureaux lors d'une *abrivado* ou d'une *bandido* sont des *attrapaïres*. Le *bouaou (bovau/bouvau)* est l'arène sommaire où s'organisent des jeux taurins lors des *sorties aux prés* (dans les manades). *Festaïre* ou *festédjaïre* peut se traduire par fêtard. *L'aféciouna* est celui qui a la *fé*, la foi, la passion des *biòus* et des traditions camarguaises en général. *L'estrambord*, c'est la gaieté, l'enthousiasme.**

Une messe en *lengo nostro* est célébrée en provençal.

* en graphie mistralienne, celle utilisée le plus souvent dans la zone évoquée. En graphie occitane classique ce serait *lenga nóstra*. Mot pour mot, la langue notre.
** Mot popularisé par l'hymne provençal La Coupo Santo. De plus on le lisait dans les journaux régionaux des années 50-60 qui évoquaient l'ambiance lors de certaines fêtes comme la Féria.

Pàti

Dans mon village, le mot ***pàti*** était utilisé par les jeunes des années 50 dans deux expressions voisines. *C'est le pàti !* C'est la pagaille ! *Mettre le pàti !* Mettre la pagaille, semer le trouble ! « Des jeunes du village voisin sont venus à la fête votive rien que pour *mettre le pàti.* »

Les plus anciens n'ont pas souvenir de ces expressions. Du coup j'ai posé la question dans des villages proches. Serge, qui est de ma génération et habite la Vaunage, confirme : « Oui, *C'est le pàti !* ça signifie quelle pagaille, et *Mettre le pàti !* c'est mettre le bazar. » Mêmes souvenirs de la part de Jean-Pierre : « C'est le *pàti* quand on sait plus qui fait quoi, on disait même *Un brave pàti !* » Un interlocuteur alésien renchérit : « On disait *Anan au pàti* pour dire On va au bordel. »

Le Trésor du Félibrige confirme l'existence du mot et de ses connotations négatives : « *Pàti* : Basse-cour, cloaque, lieu d'aisance. » Avec pour exemple : « *Semblo un pàti* : ça ressemble à une étable. » Mais le fameux dictionnaire propose en priorité d'autres sens, plus neutres. « *Pàti* : terrain de vaine pâture, pacage (...) Quartier affecté au logement des troupeaux. » Il me revient le souvenir d'un jour ancien où je suis passé au Paty de la Trinité, un hameau en pleine Camargue entouré de marais et de pâturages.

Au fil de mes lectures je trouve d'autres sens à ce mot. Ainsi, dans son dictionnaire des idiomes méridionaux (en fait essentiellement le parler en pays de Nîmes) paru en 1875, Boucoiran définit *pàti* par « cour, cloître », allant même jusqu'à proposer un rapprochement avec le mot espagnol patio. Il ajoute « esplanade, grande place, marché ». Gabriel m'avait raconté que dans son hameau du côté de Bagnols, du temps de sa jeunesse, le *pàti* était la place où les retraités se retrouvaient.

Autant dire que *pàti* est un mot dont le sens est très variable. Et pour s'y retrouver c'est une peu le *pàti* !

Courrédjole

Il existe une plante sauvage nommée ***courrédjole***. C'est le liseron, plante rampante dont la tige qui ressemble à une fine lanière grimpe sur n'importe quel support à sa portée. Dans les vignes elle s'enroule aux souches. Boucoiran (1875, Nîmes) décrit la plante ainsi : « *Courrejolo* : Liseron des champs, clochettes des blés (...) Plante grimpante dont la fleur éphémère est une clochette blanche ou rose pâle. »

En fait, *courrédjole* est de la famille de ***courrèdje***, courroie, lanière de cuir. Le mot était utilisé aussi pour ceinture. L'adulte menaçait l'enfant rétif : *Avise, si je défais ma courrèdje !* Le facétieux Joblot écrit, dans les années 30 : « *Courrège.* Lanière de cuir utilisée par le cordonnier dans l'exercice de sa profession et au moment de corriger sa progéniture. »

Une petite *courrèdje*, un lacet de chaussure par exemple, s'appelle un ***courrédjoun***. Le martinet, instrument pour corriger les enfants désobéissants, est composé d'un court manche et d'une douzaine de *courrédjouns*. Mais, dans mon enfance, je n'ai vu qu'un martinet, accroché au mur, chez des amis de la famille, les autres parents se contentaient de leurs mains pour distribuer *lipes* et *ancades*.

Allonger la courrèdje c'est lâcher la bride à un cheval, qui ainsi peut aller à son train. Au sens figuré c'est accorder des libertés. L'expression concerne surtout les enfants, principalement les filles à qui dans les années 50, voire 60, les parents accordaient encore peu de permissions de sortie.

Se serrer la courrèdje c'est se serrer la ceinture, se priver.

Les ballons de nos anciens n'étaient pas d'une seule pièce comme ceux d'aujourd'hui. Ils étaient composés d'un ensemble de pièces de cuir cousues, à l'intérieur duquel prenait place une *boudifle* qu'il fallait gonfler. Cette vessie était introduite par une fente de cinq centimètres environ, avec des trous dans le cuir, de chaque côté. Il fallait y passer un *courrédjoun* pour bien fermer. « Si quand tu faisais une tête tu *t'empéguais* le *courrédjoun* tu comprenais ta douleur. » Par ailleurs les ballons étaient très lourds, autant dire que le jeu de tête n'était pas développé comme aujourd'hui.

Pébron, coural

Lui c'est un ***pébron*** *!* C'est un buveur.

Le *pebron* (en graphie occitane classique) ou *pebroun* (en graphie mistralienne) est un poivron ou un piment. On disait couramment : *Il est rouge comme un pébron*. Implicitement, un poivron ou un piment à l'état de maturité. Il est rouge comme un coq, rouge comme un coquelicot. Pris au sens figuré le *pébron* est un poivrot, à cause de son nez supposé bien rouge.

Le mot *pebroun* figure dans le Trésor du Félibrige, il est donc connu au milieu du XIXe siècle. L'auteur fournit même une précision pour le *pebroun rouge* : « Piment rouge que l'on fait sécher en longues liasses et que l'on expédie en Espagne. » Mais le sens figuré de buveur n'apparaît pas. En ce qui me concerne je pense l'avoir découvert vers la fin des années 60. Il faut dire que le mot habituellement utilisé dans mon village pour désigner le poivron était ***coural***. Et on mangeait ce légume en salade, cru ou cuit, mais toujours vert.

Dans son dictionnaire, Boucoiran (1875, Nîmes) fait l'amalgame entre *pebroun* et *coural*, traduits tous deux par piment et poivron, mais il confirme qu'ici ils sont mangés verts et doux, alors qu'en Espagne la population les aime rouges et forts. Tout cela laisse penser que les poivrons rouges et doux comme on en trouve en abondance aujourd'hui sont arrivés assez récemment dans nos villages.

Le féminin de *pébron* est *pébrone*, mais le mot était peu employé sans doute parce qu'on n'avait pas d'exemple sous les yeux. En effet, jusque dans les années 70 les femmes buvaient peu d'alcool, tout du moins en public. Voir une fille ou un femme en état d'ébriété aurait profondément entaché sa réputation. En revanche pour les hommes existait le mot ***pébrounas***. Gros *pébron* au sens de gros buveur, ivrogne.

Le verbe *s'empébrouner* était parfois utilisé. Il signifie se mettre à la boisson, fréquenter des *pébrons* et s'alcooliser en leur compagnie.

Péou et Pèl

En parler provençal (rhodanien) un poil ou un cheveu se dit pé-ou et s'écrit *péu* en graphie mistralienne. Et pour la peau, c'est *pèu* prononcé pè-ou. Les deux écritures sont proches et les prononciations encore plus.

En languedocien, le poil ou le cheveu se dit pél, et s'écrit *pel* en graphie occitane classique. La peau s'écrit *pèl*, prononcé pèl.

Dans un cas comme dans l'autre, le risque de confusion est réel.

Mon village, situé à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Nîmes, se trouve dans une zone de transition entre le provençal et le languedocien. Dans le cas qui nous intéresse, cela présente l'avantage de lever l'ambiguïté. En effet, pour le poil et le cheveu, on dit ***péou***, comme en Provence. En revanche, pour la peau, on dit ***pèl*** comme en Languedoc d'outre-Vidourle.

Du temps de ma jeunesse les parents critiquaient la mode des ***péou-longs.*** Or dans toutes les maisons catholiques figuraient des représentations de Jésus. Nous avions beau jeu de faire remarquer que « lui aussi, il avait les *péous longs* ». Réponse : « C'était une autre époque, tu iras *au coiffeur* te faire couper les *péous* ! » Intolérance d'avant mai 68 !

De même, le mot ***pèl*** (peau) était bien connu. Tous les enfants savaient dire *Pèl dé lèbre, pèl dé lapín, lou fataïre ès un couquín.* Peau de lièvre, peau de lapin, le chiffonnier est un coquin. Les adultes nous avaient appris à chanter ou plutôt à psalmodier cela lorsque passait le chiffonnier, communément appelé *fataïre*. En plus des chiffons et des ferrailles celui-ci récupérait les peaux de lapins et, affirment les anciens, il prétextait toujours un défaut afin de payer moins cher.

Concernant les mots de la famille de *pèl*, je me souviens de ***péligouste*** (j'entendais *périgouste*), morceau de viande comprenant des nerfs, des tissus fibreux. « Ce boucher, il nous vend que des *périgoustes !* » Ces tendons, ces tissus fibreux, ces nerfs, pris isolément, c'était la *tire*. « La bouchère, elle t'a *rousti*, sa viande, c'est que de la *tire*. » Quant aux résidus de viande impropres à la consommation des humains c'étaient des ***pélouïres***.

Empéguer

Empéguer dérive de ***pègue***, la poix, la colle. Ainsi, *empéguer une chose,* c'est la coller. « Le cirque a *empégué* des affiches un peu partout dans le village. »

S'empéguer devant quelqu'un c'est se coller devant. Par exemple lors d'un spectacle un *grandas* vient *s'empéguer* devant toi. *S'empéguer de quelque chose* c'est se poisser. « J'ai bricolé ma voiture, et *je me suis empégué* les mains de cambouis. »

Au sens figuré on peut *s'empéguer quelqu'un*, ce qui est souvent connoté négativement : « Pour le repas des anciens, j'étais à côté de Julie, et j'ai dû *me l'empéguer* toute la soirée. » J'ai dû me la farcir !

Il est possible aussi de se retrouver *empégué dans quelque chose*. « Je suis *empégué dans* une affaire, que j'en sors plus ». C'est alors équivalent de *être enfangué,* être empêtré dans la fange.

Enfin, on peut *s'empéguer un* obstacle. « Ces jeunes ils conduisent comme des *calus*, un jour ils vont *s'empéguer* un platane. »

Existe aussi *empéguer* au sens d'atteindre, de toucher. « Avec sa fronde, Jeannot *a empégué* deux oiseaux », ou deux carreaux, ce qui signifie que le projectile a atteint les oiseaux, ou a cassé les vitres d'une fenêtre. Dans le cadre d'une bagarre, ce sera : « Tu peux croire qu'il l'a pas manqué*, il l'a empégué* en plein sur le nez ! » Autrement dit, il lui a mis un *pégas* sur le nez.

J'ai également beaucoup entendu *être empégué* au sens d'être saoul. « Ils ont picolé pendant tout le repas, et le soir ils étaient *empégués*. »*

Tous ces sens sont référencés dans le Trésor du Félibrige, en revanche je ne trouve pas *empega* pour dresser un procès-verbal, ni *se faire empega* pour prendre une amende, se faire coller une contravention. Ce sens a dû se diffuser avec la multiplication des automobiles Toutefois existe *M'a bèn empega,* il m'a bien attrapé.

* Explication proposée dans le dictionnaire D'Hombres-Charvet : « Empéga : Par extension, s'enivrer, parce qu'un homme ivre perd tout mouvement, comme s'il était collé avec de la poix. » Son cerveau aussi est comme englué dans la poix, remarque Luc.

Piquer

Piquer est une francisation de l'occitan languedocien ou provençal *picar/pica,* qui signifie taper, et non voler comme en français familier. Le forgeron ***pique*** sur l'enclume avec un marteau. Le maçon *pique* sur un burin à l'aide d'une massette afin de trouer un mur. Pour décroûter il *pique* avec une *picole* (pic-hachette).

Je citerai encore *piquer à la porte,* frapper, taper à la porte. *Piquer des mains,* taper des mains, applaudir. *Piquer une daille,* battre une faux. *Trois heures piquantes*, c'est trois heures tapantes. Et le *répi*, ou le *repic*, c'est la répétition des heures qui sonnent (*piquent*) à l'horloge.

Revenons sur *piquer la daille,* battre la faux. Je lis souvent une expression que je ne pense pas avoir entendue au village durant mon enfance : *Es lo picar de la dalha* (cl), *Es lou pica de la daio* (mis). C'est le point difficile, le nœud de l'affaire. Mot à mot : c'est le taper de la faux, autrement dit la phase préalable, et fort délicate, à l'opération d'aiguisage. Elle consiste à battre (taper, *piquer*) la lame pour en reconstituer le tranchant, émoussé durant le travail. L'opération s'effectue à l'aide d'un petit marteau à l'extrémité arrondie et d'une enclume portative qui se plante dans le sol, *l'aïrette.*

Piquer prend parfois le sens de tomber ou de plonger. ***Piquer de mourre***, tomber la tête la première (*mourre,* museau). ***Piquer d'esquine***, tomber à la renverse (sur l'échine). *Piquer un cabus* dans la rivière, plonger la tête la première.

Y aller de pique ne signifie pas du tout prendre à pique au cours d'une partie de belote. C'est plutôt rivaliser en se provoquant (en se piquant) mutuellement. Pique au sens de parole mordante est connu du français, en revanche l'expression *Y aller de pique* semble typiquement méridionale. Mais dans ce cas, le lien est à établir avec piquer au sens de piqûre, et non piquer ou sens de taper.

Arraper, attrapaïre

Arrape-lui la couette !, c'est ce que l'on peut entendre lors des *abrivades* ou des *bandides* dès qu'il s'agit d'immobiliser un taureau. Attrape-lui la queue ! En toute rigueur il faudrait traduire par 'la petite queue' car la queue c'est le *coa/co.* Mais nos anciens ont pris l'habitude d'utiliser le diminutif *coata/coueto* dans toutes les circonstances, ce qui donne *couette* en parler méridional

Arraper vient de *arrapar/arrapa* qui signifie attraper, saisir avec les mains, empoigner. Dans mon livre *Des Platanes on les entendait cascailler* je rapporte une anecdote relative au comportement de certains maîtres d'école dans les années 30 : « Un jour que l'instituteur a surpris Auguste en train de faire une couillonnade, il l'a *arrapé* par les *gaoutes*, l'a *panlevé* et l'a *brandussé* pendant une heure. » Il l'a saisi par les joues, l'a soulevé de terre et l'a secoué longuement.

S'arraper avec quelqu'un. En venir aux mains.

Se faire arraper. Se faire attraper.

Le fricot s'est arrapé. Il s'est attaché au fond de la casserole.

Toutefois, pour les jeunes qui attrapent les taureaux, c'est le terme ***attrapaïre*** qui est utilisé. Partant du 'patois', ce serait plutôt *arrapaïre*. Certes le verbe *atrapa* figure dans le Trésor du Félibrige, ainsi qu'*atrapaire* qui en découle. Ces mots sont donc connus au milieu du XIXe siècle, mais essentiellement dans le sens de prendre à une trappe, à un piège pour le premier, de trompeur pour le second. *Attrapaïre* au sens d'attrapeur (de taureaux) semble donc une création méridionale assez récente à partir du verbe français attraper.

Arraper et ses dérivés sont utilisés dans diverses expressions dont les plus courantes sont *arrapadou* et *arrapède*. ***L'arrapadou***, c'est tout ce à quoi on peut *s'arraper*, se tenir par les mains, une rampe par exemple. ***L'arrapède***, c'est un mollusque qui s'accroche (*s'arrape*) fortement aux rochers. Le mot s'emploie surtout au sens figuré pour qualifier une personne particulièrement collante,... ou un joueur de ballon qui marque son adversaire à la culotte.

Mourraou, mourréjer

Le *mourre* étant le museau de l'animal*, ***mourréjer***, c'est montrer le *mourre,* ou encore pousser avec le *mourre*. Dans les manades on dit que le taureau *mourrèje* lorsque, par exemple, il frotte son museau contre une porte du char, impatient d'entrer ou de sortir.

Mourréjer s'emploie éventuellement pour les humains, mais alors le mot est empreint d'ironie. Une personne qui *mourrèje* épie en montrant à peine le bout de son *mourre.* Des amoureux qui *mourrèjent* se font des baisers sur le *mourre.*

Dans nos villages des années 50, le ***mourraou*** est une muselière, en cuir ou en fer (dans ce cas cela fait penser à un ancien panier à salade). Il est surtout utilisé au printemps pour éviter que les chevaux ne mangent les jeunes pousses dans les vignes ou plus tard, les raisins.

Dans les manades de Camargue le *mourraou* est une pièce de bois léger fixée dans les narines des veaux lorsqu'ils ont 6 ou 7 mois, lors d'une opération dite *muselade*. Le but est de les sevrer pour que leur mère puisse reprendre des forces en vue d'une nouvelle naissance. Lorsque l'animal broute, la planchette ne le gêne pas car elle pend à la verticale, en revanche s'il lève la tête dans l'espoir de téter elle se rabat sur son *mourre*. Cette pratique a pris fin après la guerre de 40, quand les manadiers ont pu se procurer à bon compte de grandes quantités de fil de fer barbelé pour réaliser des clôtures ; dès lors les veaux pouvaient être séparés physiquement de leur mère.

Dans les dictionnaires, le mot *mourraou* désigne aussi le petit sac pendu au *mourre* des chevaux et contenant leur ration d'avoine. Mais ce procédé était utilisé seulement par les cochers ou les charretiers lors de leurs déplacements, les paysans de chez nous nourrissaient leurs chevaux dans l'écurie.

En Camargue, un tel sac rempli d'avoine est toujours utilisé par les gardians afin d'attirer les chevaux laissés en liberté qu'ils souhaitent attraper pour les monter. Mais ils disent ***saquétoun***. Petit sac.

* Voir chronique Mourre, p.30.

Panard, falet, garel

En français argotique panard signifie pied. Le dictionnaire du CNRTL signale qu'un cheval panard est un cheval cagneux, mot constitué « à partir du provençal panard, boiteux ». Effectivement dans le Midi (et pas seulement en Provence) ***panard*** signifie boiteux, et s'écrit *panard* aussi bien en occitan classique qu'en provençal mistralien. Dans mon enfance j'ai souvent entendu ce mot ; lorsqu'un ancien l'employait il n'y avait aucune confusion possible avec pied qui, en 'patois', se dit *pé* (*pè/pèd*).

Le Panard était le sobriquet d'un clochard boiteux qui, une fois par an, passait par le village. Au féminin cela donne ***panarde***. On appelait *La panarde* une gitane qui venait au village au moment des vendanges. Elle boitait très fort et personne ne voulait l'embaucher. La cour de ma maison était juste au-dessus du camp des gitans et j'avais remarqué que lorsque son mari, ivre, la poursuivait pour la frapper, *La panarde* était capable de pointes de vitesse remarquables. Un jour Marioge, que ses vendangeurs espagnols avaient quitté, s'est résolu à l'embaucher. Elle s'est révélée la plus efficace de sa *cole* (de son équipe), ce qui a surpris tout le monde, sauf moi.

La venue du *Panard* incitait les enfants à *jouer au caraque* (au clochard). L'un d'entre eux endossait le rôle, il se munissait d'un bâton et poursuivait ses camarades qui le provoquaient en criant « Monsieur le caraque ! Monsieur le caraque ! » Au début le *caraque* ***panardéjait*** ce qui inspirait confiance, mais il reprenait vite l'usage de ses membres au moment des poursuites.

Il existe d'autres mots pour désigner les boiteux : ***falet, garel, goï.*** Certes au village le terme consacré était *panard*, mais j'ai souvenir de *jambe falette*, pour désigner une 'jambe folle'.

Dans le milieu des joueurs de pétanque une *patte garèle* est un joueur maladroit ou tout du moins un gaucher. Et une boule qui *sort de goï*, est une boule qui sort de travers, plus précisément elle sort légèrement d'un côté ou de l'autre de la main qui la lance plutôt que bien droit ; expression qui a sans doute à voir avec *aller de guíngoï*. En français, aller de guingois.

Tucle, calu

« Celui-là il est borgne d'un œil, et aveugle de l'autre ». Humour méridional ? Dans le Trésor du Félibrige Mistral écrit « *Borgne, bòrni,...* Borgne, aveugle en vieux provençal. »* Il signale même l'expression *Borgne d'un uei,* qu'il traduit par borgne, mais qui pourrait tout aussi bien être traduite par aveugle d'un œil. Quoi qu'il en soit *Borgne d'un uei,* pris mot à mot, donne ***Borgne d'un œil***. L'humour a fait le reste en ajoutant « et aveugle de l'autre ».

Il n'existe pas la même ambiguïté avec le mot ***tucle***, qui signifie myope. Celui-là, il est *tucle !* Il est myope, il a la vue basse. Le mot *tucle,* bien connu en pays de Nîmes, figure aussi dans le dictionnaire Languedocien-Français de d'Hombres-Charvet (1884), relatif au parler en pays d'Alès.

Ces auteurs proposent ***calu*** comme synonyme. Grande surprise car j'ai toujours connu ce mot pour dire fou. C'est vérifié ailleurs que dans mon village puisque je retrouve cette idée de folie dans un dictionnaire du patois cévenol, ou encore dans un dictionnaire du parler du Biterrois. Les deux traduisent par « un peu fou ». Mais selon mes dictionnaires de référence, je veux dire le Trésor du Félibrige et le dictionnaire Occitan-Français d'Alibert, le premier sens indiqué pour *calu* ou *caluc* est « myope », le second « qui a le tournis en parlant d'un mouton » et, en dernier, « qui a le vertige, sot, imbécile. »

Le mouton atteint de tournis a le cerveau rongé par une larve, il tourne en rond, perd le sens de l'équilibre. On voit bien le lien avec vertige. Et cette pauvre bête se comporte étrangement, d'où un lien probable avec la folie. Mais ce que nous prenons ici pour le sens premier de *calu* ne serait en fait qu'un sens figuré. De même pour les dérivés de calu : *caludas, caludet* et *caludige* (ou *caluquige*).

* C'est vrai aussi en vieux français.

Chivalas, chivalet

En occitan classique cheval s'écrit *chival*, en provençal mistralien *chivau.* Chez nous le mot se prononce tchi-va-ou, mais je ne me souviens pas d'avoir entendu ce mot dans des phrases en français. En revanche l'emploi de *chivalas* (tchi-va-las) était fréquent, sans doute parce qu'il n'y a aucun mot proche en français, (au contraire de cheval pour *chival/chivau*).

Un ***chivalas*** est un cheval grand et surtout costaud. « On avait de ces *chivalas !* Pendant les vendanges ils tiraient des charrettes très chargées, quand on labourait les vignes ils *rabalaient* (traînaient) une charrue comme de rien. » Actuellement celui qui veut voir des *chivalas* peut se rendre en Provence, du côté de Châteaurenard, un jour de *Carreto ramado* ; ce sont d'ailleurs des chevaux élevés pour le prestige, d'une race qui n'existait pas dans le pays, me dit-on.

Chivalas peut aussi revêtir un sens péjoratif et désigner un vilain cheval, un gros cheval rétif, pas commode. Le mot peut aussi être employé au sens figuré comme dans *Un grand chivalas de femme !* Sans commentaire.

À l'opposé nous avons le ***chivalet*** (tchi-va-lé). Petit cheval, ou jeune cheval, avec une connotation affectueuse. Le jeu de société des petits chevaux était le jeu des ***chevalets***. En français ce dernier mot existe mais je ne pense pas qu'il ait jamais été utilisé pour désigner un cheval de petite taille, il évoque plutôt un support utilisé par les peintres ou divers artisans comme les scieurs de long.

Tout cela me rappelle un jeu où l'adulte, généralement une femme, en position assise, fait sauter l'enfant installé sur ses genoux à la manière d'un cavalier. C'était accompagné d'une chanson : *À galet* sur mon bidet, quand il trotte il fait des pets, pff, pff. En français : À dada sur mon bidet...

Le Trésor du Félibrige définit *galet* par « garrot d'un cheval, partie postérieure du cou. » Les anciens traduisent *à galet* par à califourchon. Georges (né en 1926) se souvient que dans les jeux de chevalerie entre enfants, *monter à galet* signifiait monter sur le dos d'un camarade pour faire le cavalier. Dans certains villages c'est *À gadet.*

Ase, miole

Dans les années 50 les paysans de mon village possédaient des chevaux, parfois une ***miole*** ou un ***miòou*** *(muòl/miòu),* mais pas d'ânes, pour cela il fallait aller dans les Cévennes. Ça n'empêchait pas certaines expressions :

Bougre d'ase ! Espèce d'âne. Grand classique pour stigmatiser l'enfant qui n'était pas « intelligent à l'école ». *Bogres d'ases* est le titre d'un magnifique livre d'Aimé Serre.

Tèsteu coum'un asé ! Têtu comme un âne, toujours énoncé en 'patois', si bien que beaucoup d'enfants avaient intégré l'expression. Cette formule concernait plutôt les garçons. Pour les filles je me souviens surtout de *Ès tèsteuda coum'una miola.* Elle est têtue comme une mule. En français méridional : Elle est têtue comme une *miole.*

En revanche, le mot patois *mi-ò-ou* (ou *mu-ò-ou*), pour mulet, n'a jamais été francisé. Je ne vois d'ailleurs pas très bien ce que cela pourrait donner. De quelqu'un lourdement chargé sur le dos, on disait couramment : *Ès carga coum'un miòou !*

Si les *pélots* (les riches) possédaient des chevaux, les tout petits propriétaires avaient plutôt des mules ou des mulets. Des animaux de bonne taille, costauds, capables de tirer la charrue ou une charrette chargée. C'était moins cher à l'achat, plus facile à entretenir et à nourrir. « Un *miòou* ou une *miole*, ça mange comme une chèvre, il suffit de le *mettre dans une ribe.* » De l'installer pour qu'il puisse profiter de l'herbe d'un talus, d'un bord de champ. Du coup, pendant la guerre de 40, les *pélots* étaient bien contents de se procurer de tels animaux car il était difficile de trouver du foin.

Autre avantage, la mule et le mulet ont le pied très sûr, et ils portent facilement le 'dos de mulet', un ensemble de deux lourdes sulfateuses arrimées de part et d'autre du dos de l'animal, alors que « les chevaux sont faibles des reins, ils craignent ça ». Toutefois, il y avait des *cabosses* ! Des fortes têtes. Franck se souvient d'une mule qui refusait d'avancer dès qu'elle voyait une flaque d'eau sur son chemin.

Moulon, moutchoun

« Au moment des fêtes, il y a un ***moulon*** de gens dans la rue. » *Moulon* vient de *molon/moulon* qui signifie tas, amas, attroupement. Autrement dit, il y a foule dans la rue.

Les *clapas* sont formés d'un *moulon* de pierres. Les anciens déplorent que les enfants d'aujourd'hui fassent des *moulons* de fautes d'orthographe. Le mot est encore très utilisé dans les conversations courantes. J'entends même l'expression *un brave moulon,* qui revêt le sens de vraiment beaucoup. C'est proche de ***moulounas***, augmentatif de *moulon*.

En fait, dans les conversations, *moulounas* désigne plutôt un gros tas (de pierres, de sable, de décombres) et, *un brave moulon*, une grande quantité de gens ou d'autre chose. « Tu as vu ce *moulounas* de *caillaous* (cailloux) qu'ils nous ont foutu devant la maison. » « Il y avait un *brave moulon* de gens à cette manifestation. » Dans ce cas on pourrait aussi bien dire « une *moulounade* de gens ».

Le ***moulounet*** est un petit *moulon*. Dans la même famille on trouve aussi *amoulouner*, qui est mettre en *moulons*, en tas, ou encore amonceler, accumuler. Celui qui *boulègue* trop dans son lit, retrouve le matin les draps et les couvertures tout *amoulounés*. Un *rascas* (radin), l'argent il *l'amouloune*.

Il semblerait que contrairement à *mouloun*, le mot 'patois' ***moutchoun*** *(mochon/mouchoun)* n'a jamais été francisé, tout au moins je n'ai jamais entendu quelqu'un dire 'moutchon'. Boucoiran (1875, Nîmes) écrit : « Mouchoun : petit tas, peloton, poignée, paquet, grumeau. »

Ainsi, *amoulouner* c'est faire un gros tas, et *amoutchouner* c'est mettre en petit tas. *S'amoutchouner* dans le lit c'est se pelotonner, se blottir, à cause du froid par exemple. Faut-il préciser que cette dernière expression s'utilisera plutôt pour un petit enfant que pour un adulte grand et costaud ?

Esquicher, quicher

Esquicher et *quicher* ont tous deux le sens de presser, serrer, comprimer. Grande fut ma surprise de découvrir que ces mots étaient connus en français. Cela grâce à Frédéric qui m'a signalé une page de *L'ordre du jour,* roman d'Eric Vuillard, prix Goncourt 2017. En page 13 l'auteur évoque un personnage « esquichant distraitement les bagues dorées à l'or fin... »

J'ai donc consulté le Dictionnaire Historique de la langue Française, d'Alain Rey. Le mot ***esquicher*** est référencé comme « emprunt au provençal moderne esquicha. » L'auteur poursuit : « Le verbe a eu le sens de jouer, à certains jeux de cartes, sa carte la plus faible pour éviter de faire la levée, d'où le sens figuré 'éviter de se prononcer, de prendre position dans un débat' ; ces emplois sont sortis d'usage. Esquicher se dit encore dans le sud-est de la France pour comprimer, serrer, tasser. » Dans le roman d'Eric Vuillard c'est bien ce dernier sens, méridional, qui est retenu.

Le mot *quicher* est également signalé comme français par Alain Rey, avec le sens de presser, serrer, conforme à son « origine provençale ». Toutefois le dictionnaire précise « d'usage rare », alors que chez nous c'est un mot courant, aujourd'hui encore.

Les autres mots de cette famille n'ont pas été repris par le français.

Un ***esquichage*** ou une ***esquichade.*** Un écrasement, une compression. « Dans les magasins au moment de Noël, c'est *l'esquichade* assurée. »

Une ***quitchadure*** ou une ***esquitchadure***. Une contusion, une meurtrissure due à une forte pression. « Je me suis coincé le doigt dans la porte, ça m'a fait *une brave quichadure*. » J'entends plus souvent *une catchadure.*

L'***esquitchun*** est le produit de *l'esquichage* de fruits ou légumes, autrement dit un coulis. Et, dans certains villages, ***l'esquichadou*** était un bâton pour tasser les raisins afin d'en mettre davantage dans la cornue servant à les transporter.

Ribe

Le mot ***ribe*** évoque la rive, et en effet une *ribe* peut être une rive, la berge d'une rivière. Mais dans mon pays où coulent peu de rivières la *ribe* c'est surtout le talus en bords de champs, avec ou sans fossés, la lisière, où poussent de l'herbe et des arbustes. Un terme proche est *rasade*, qui renvoie à l'idée de végétation au ras des champs.

Avant, les *ribes* étaient entretenues manuellement. Entretenir une *ribe*, c'était beaucoup de travail *au manche* (avec des outils dotés d'un manche). L'instrument de prédilection était le ***coupe-ribe***. Grosse pioche, avec un bout plat, large, bien solide, capable de résister aux chocs sur des pierres enfouies, et à l'opposé de la douille, un tranchant utile pour couper les racines. Ce que chez nous on appelle aussi une *sape.**

Quelques expressions méritent d'être retenues. *Cette ribe n'est pas pour ton âne* signifie Ce n'est pas pour toi. Ainsi de l'ouvrier qui convoitait une fille de *pélot,* de riche propriétaire.

Dans les années 60 l'été, après souper, les jeunes amoureux aimaient bien se retrouver dans les *ribes* pour *furer* (flirter), on disait qu'ils ***ribéjaient.***

La dernière fois que j'ai entendu le mot c'était de la bouche du manadier Jean-Pierre Cuillé. Un taureau qui ***ribège*** est un taureau qui, au moment où les gardians veulent l'embarquer, s'enfuit en longeant une *ribe,* le plus souvent le bord d'une rivière ou d'une *roubine*. Poursuivi par les cavaliers le taureau a dans l'idée de traverser dès qu'il verra un 'trou' (un passage) afin de leur fausser compagnie.

* Il est de plus en plus difficile de voir ce type d'outils chez les agriculteurs d'aujourd'hui où on trouve beaucoup de matériel mécanique mais peu de *manches*.

Régrioule, trace

J'ai entendu le mot ***régrioule*** (ré-grioul-le) pour la première fois de la bouche du cousin Georges qui s'efforçait de tailler ma vigne vierge laissée à l'abandon durant des années, et se désespérait. *I'a que des régrioules !* Il désignait par là des petites pousses sans vigueur.

Autour de moi personne ne semble connaître ce mot. Dans un premier temps j'ai cherché dans mes dictionnaires de référence, sans trouver. Mais comme le cousin a gardé une très bonne mémoire du parler ancien, j'ai persisté. Finalement je suis tombé sur *gréule*, proposé dans le Trésor du Félibrige avec pour traduction chétif, malingre. À rapprocher du français grêle, construit à n'en point douter sur la même racine latine.

Le mot est également proposé avec l'orthographe *griéule*, ce qui peut se prononcer grioul-le. Certes *grioule* n'est pas *régrioule*, mais j'ai fini par trouver ***rat-griéule***, petit loir gris, celui qui ressemble à un rat. Comme à l'accoutumée, je partage mes interrogations, et un ami qui vit dans un village voisin s'est souvenu de l'expression *Maïgré coum'un un régrioule,* ou *coum'un ragrioule.* Maigre comme un loir (implicitement au sortir de l'hibernation).

À vrai dire ce mot, mal connu, a peu de chance de faire une grande carrière car il en existe un autre, très courant et bien adapté, ***trace.*** « Cet enfant, il est *trace.* » Il a un air maladif. « Le papet, il sort de maladie, il est encore *trace*. » Il n'est pas très en forme, il manque de vigueur. Pour ma vigne vierge, on peut donc dire que *les repousses sont traces,* ou que cette plante fait des *traces de repousses.*

J'ai aussi entendu, de la bouche de mon père cette fois, *un escarlíntche* pour désigner un humain, petit, maigrichon, ou un animal chétif, malingre. Mais problème avec ce mot également, personne autour de moi n'en a le souvenir. Toutefois un vieux camarguais connaît *lintche,* qui qualifie un taureau maigre. Et Louis me signale *esquerinche* et *escarinche* dans le Trésor du Félibrige, au sens de personne maigre, fluette. Une piste est ouverte, je suis preneur pour toute information supplémentaire.

Cabosse, closque

Le mot cabosse existe en français. Dans son dictionnaire historique de la langue française, Alain Rey écrit : « Cabosse : de l'ancien français, caboce, tête », le mot désigne désormais « la gousse volumineuse contenant les fèves du cacao ».

Le mot est aussi référencé à *caboça*, dans les dictionnaires d'occitan languedocien, et à *cabosso* dans les dictionnaires de provençal, avec le sens de tête humaine, en style familier, mais aussi de tête d'ail, de bulbe, ce qui diffère déjà de la définition en français. Mais la grande différence c'est que le sens de tête s'est maintenu dans le Midi. J'ai de nombreux souvenirs d'emplois de ce mot, toujours dans un sens familier. *« Lui, c'est une brave cabosse ! »*, disait-on d'un enfant qui suivait de longues études. Mais je l'ai entendu plus souvent encore pour évoquer une tête dure, une forte tête, un têtu. « Cet enfant il écoute pas (il n'obéit pas), on peut rien en faire, *c'est une* ***cabosse*** *!* »

Il existe bien d'autres termes que cabosse pour signifier têtu. ***Closque***, pour commencer, qui au sens premier signifie coquille, crâne. Ce petit c'est une *closque* !

Les anciens disaient en 'patois' : *Ès una testa*, voire *Ès una testassa*. On entendait aussi *Marrida-testa !* Mauvaise tête ! Les plus jeunes employaient plutôt les mots *testard*, *testardas*, *testardet*, *testardou*. Ou encore ***testut***, *testudas*, *testudet*. Au féminin *testarde*, *testude*, *testardasse*, etc. La *testudige* ou, plus courant la *testardise*, c'est le fait d'être chroniquement *testard* ou *testut*.

Tous ces mots sont en rapport avec la racine tête. C'est vrai aussi de ***caput***. En effet *cap* signifie également tête. Le Trésor du Félibrige traduit *capu* ou *caput* par têtu, entêté. Et la *capudige* c'est le fait d'être entêté.

Panisse, lampourde

Les mamets avaient une spécialité, *trier* (retirer) les *panisses*, *espigaous* et *lampourdes* des vêtements des hommes au retour des champs, et des enfants qui avaient *barounlé* dans la nature. Qui avaient vagabondé.

Les ***panisses*** poussent de préférence dans les champs cultivés ou abandonnés depuis peu. D'une hauteur de 20 centimètres environ elles ont l'apparence d'un cylindre hérissé de poils crochus ayant la faculté de *s'attraper* (s'accrocher) à tout ce qui les touche avec une prédilection pour les chaussettes. Le Trésor du Félibrige traduit par panic verticillé, mot que personne n'a jamais utilisé au village, pas plus que son synonyme, panis (mot masculin, alors que *panisse* est féminin).

Les ***espigaous*** ou ***espigouns*** sont des petits épis (*espic/espi).* En français des épillets, épis secondaires de certaines graminées, notamment la folle avoine, groupés sur un axe central. L'extrémité pointue et la forme en V des épillets font qu'une fois secs, l'été, ils se détachent facilement, s'accrochent au moindre contact, et progressent toujours dans le même sens dans les vêtements au tissage lâche et dans les poils des animaux, jusqu'à pénétrer parfois le conduit auditif et les narines de ces derniers.

Les ***lampourdes***, qui se présentent comme des olives sur tiges hérissées de poils crochus, *s'attrapent* non seulement aux vêtements mais aussi aux poils en général et aux cheveux. Source inépuisable d'amusement pour les enfants tracassiers avant l'arrivée des jeux électroniques. Ce n'est pas pour rien qu'elles sont surnommées *ararapo-pèou*. Attrape-cheveux.

Le mot lampourde est français depuis 1600, issu de « l'ancien provençal » nous dit A. Rey dans le Robert. Mais il n'a pas dû se diffuser rapidement en France car dans l'édition de 1756 du dictionnaire où l'Abbé de Sauvages recense le mauvais français des gens de chez lui (Alès) *lampourdo* est cité. Traduit par tête de glouteron ou de bardane « que les polissons jettent aux cheveux des passants ». Roland s'en souvient : « Ces poils, *ils se pèguent entre eux*, on en faisait des boules pour les lancer sur les gens. » *

* C'est cette plante qui aurait donné à l'ingénieur suisse Georges de Mestral l'idée du velcro Cf. Alain Renaux, Le savoir en Herbe, éd. Les Presses du Languedoc, 1998.

Nèci

Un ***nèci*** c'est un insensé, un moyennement fou. Le *nèci* est plus que ***fada*** mais moins que ***calu*** ou que ***baou*.**

Anecdote à ce sujet. Un jour, aux environs de 1960, mes parents, catholiques, m'avaient emmené au Musée du Désert, haut lieu de la mémoire huguenote. J'en avais gardé le souvenir confus d'avoir lu sur un panneau ou entendu de la bouche d'un guide que *Nèci* venait de N.C., Nouveau Converti, nom donné aux protestants qui avaient abjuré et s'étaient convertis au catholicisme suite aux persécutions et autres dragonnades.

J'en étais resté là jusqu'au jour où, en feuilletant le livre de Pierre Mazodier consacré au parler en pays d'Alès, j'ai trouvé : *« Nèci vient du latin nescius, qui ne sait pas, et nullement de N.C., Nouveau converti. Le mot nèci existait bien avant la Réforme. »* Contacté par téléphone, l'auteur m'affirme qu'encore au moment où est paru son ouvrage (2003) des protestants pensaient que *nèci* découlait de N.C.

Or, si en 'patois', N se dit èné, C se dit cé et non pas ci. Ça marche mieux en anglais !

J'en parle autour de moi et un beau jour Fernand me fait parvenir la copie du lexique d'un ouvrage consacré à l'ensemble Bas-Languedoc, Cévennes et Causses. À l'entrée N.C. il est écrit *: « Se prononce nèci en patois : littéralement Nouveau Converti (...*) Le terme est resté dans la langue populaire d'aujourd'hui comme injure signifiant imbécile. »*

L'ouvrage, dont je préfère ne pas citer les auteurs, est paru dans une belle collection, chez un grand éditeur, dans les années 70, ce qui laisse songeur. Il fait sans doute partie des éléments qui ont accrédité l'idée que Nouveau Converti était à l'origine de *nèci*.

* Le passage coupé est « c'est-à-dire les protestants après 1685 », sans plus de précision. Or ce sont des protestants convertis au catholicisme qu'il s'agit !

Principes d'élaboration du lexique

Les entrées sont en parler méridional.
Entre parenthèses apparaissent des numéros de pages avec la mention T1 ou T2. Dans le premier cas le mot concerné figure dans une chronique de mon premier livre sur le sujet, devenu le Tome 1.
Tome 2 renvoie à cet ouvrage, bien entendu.

La prononciation est précisée dans la mesure où elle présente des difficultés particulières. Parfois il est mentionné « pr. à l'ancienne ».
Par exemple pour *ginguelle*, souvent prononcé jin-guè-le, mais que les anciens et autres habitués du parler méridional prononceront djí̲n-guè-le.

Dans la définition, priorité est donnée au sens usuel du mot tel que je l'ai entendu, ce qui vaut pratiquement toujours pour l'ensemble du pays de Nîmes et bien au-delà. De nombreux autres sens peuvent figurer dans les dictionnaires d'occitan languedocien et de provençal, valables pour certaines régions et parfois pour une époque ancienne. Ils ne sont signalés que si cela présente un intérêt pour l'analyse.

Dans le cas où un mot est essentiellement connu dans certaines familles ou dans certains milieux, c'est indiqué. En pays de Nîmes, cela concerne essentiellement des familles particulièrement attachées aux traditions camarguaises ou provençales, ou ayant un lien privilégié avec les Cévennes.

En fin de définition figurent les termes d'origine écrits en graphie occitane classique (cl) et en graphie mistralienne (mis).
Pour cette dernière je reprends l'orthographe donnée en priorité dans le Trésor du Félibrige (TdF), qui est celle des mots utilisés en Provence rhodanienne. À noter que dans ce même ouvrage Mistral propose d'autres orthographes, adaptées à la prononciation des diverses régions de langue d'oc. Je les signale parfois en second lieu lorsque leur écriture correspond davantage au son que j'ai dans l'oreille.
Le plus souvent il s'agit de mots étiquetés languedociens dans le Tdf.
Par exemple *Gavèu* est suivi de *Gavèl*.

Le / sépare le masculin du féminin, et dans certaines circonstances, les graphies (cl) et (mis).

Lexique

Lexique établi avec la collaboration de Bernard C. pour l'occitan, et de Louis Poulain d'Andecy pour le provençal.

Le premier est professeur d'occitan. Le second est enseignant à l'Escolo Felibrenco du canton d'Aigues-Mortes, dont il est aussi l'un des fondateurs.

Toute erreur subsistante relève de ma responsabilité.

A

Abartassir, s' (T2, p.14) : Se couvrir de *bartas*, de buissons. Une terre *abartassie* est revenue à l'état de garrigue. Abartassir (cl). Abartassi (mis).

Abesti/ie ou **/ide (T1, p.50, T2, p.11) :** Trop gâté/e, abêti/e. Abestit/ida (cl). Abesti/ido (mis).

Abestidas/asse (T1, p.50, T2, p.11) : Gros *abesti*, grosse *abestie*. Abestidàs/asse (cl). Abestidas/asso (mis).

Abestidet/ette (T1, p.50, T2, p.11) : Petit *abesti*, petite *abestie*. Abestidet/eta (cl). Abestidet/eto (mis).

Abestidou/oune (T1, p.50, T2, p.11) : Gentil petit *abesti*, gentille petite *abestie*. Abestidon/ona (cl). Abestidou/ouno (mis).

Abestidounet/ounette (T2, p.11) : Renforcement du sens affectif de *abestidou/oune*. Abestidonet/oneta (cl). Abestidounet/ouneto (mis).

Abestir (T1, p.50) : Gâter excessivement, abêtir. Abestir (cl). Abesti (mis).

Abourir, s' : Dépérir. Retourner en friche. Une terre qui n'est plus cultivée *s'abourit*. Synonyme, *s'armassir*. Abolir, Aborir (cl). Abouli, Abouri (mis).

Abouscassir, s' (T2, p.14) : Retourner à la végétation sauvage. Aboscassir (cl). Abouscassi (mis). De boscàs/bouscas, arbre non greffé, surgeon.

Abousouner, s' (T2, p.58) : S'effondrer. *Abousouné* : effondré, en ruine. Abausonar (cl). Abóusouna, Embóusouna (mis).

Abrivade, une (T1, p.9, T2, p.24, 72, 79) : Au sens moderne, arrivée des taureaux escortés par des gardians à cheval. En direction de la Provence la finale sera un o et l'on entendra abrivado. Abrivada (cl). Abrivado (mis).

Acantouner (T1, p.10) : Forcer dans un *canton* (coin). Acantonar (cl). Acantouna (mis).

Acatage, un (T1, p.11) : Qui sert à couvrir. Acaptage (cl). Acatage (mis).

Acater (T1, p.11) : Enfouir, cacher. *S'acater* : se tasser, se taire, se couvrir chaudement. Acaptar, Acatar (cl). Acata (mis).

Acheneau, l' (T2, p.55) : Chéneau, gouttière. Traduction littérale de *la canau* (cl et mis), canal, con-

duite d'eau, gouttière, prononcé ca-na-òu.

Aclaper (T2, p.63) : Enfouir, ensevelir, recouvrir. *Être aclapé* : être enseveli sous un *clapas* de quelque chose. Aclapar (cl). Aclapa (mis).

Acol, un. Voir Faïsse. Acòl (cl). Acòu, Acol (mis).

Aflaquir (T1, p.53) : Affaiblir, ramollir. Aflaquir (cl). Aflaqui (mis).

Aféciouna (T1, p.52, T2, p.24, 72) : Amateur, passionné, qu'il soit homme ou femme. Celui qui a la *fé*, la foi. Afeccionat/ada (cl). Afeciouna/ado (mis).

Aganter (T1, p.21, 29, T2, p.28) : Attraper. Agantar (cl). Aganta (mis).

Aïalas. Voir Aïguialas.

Aïgue, l' (T1, p.12) : Eau. Aiga (cl). Aigo (mis).

Aïgue-boulide, une (T1, p.12) : Potage à base d'ail,... et surtout d'eau. Aiga-bolida (cl). Aigo-boulido (mis).

Aïgous/e (T1, p.12) : Gorgé d'eau. Aigos/osa (cl). Aigous/o (mis).

Aïguette (T1, p.12) : Boisson avec beaucoup d'eau. Aigueta (cl). Aigueto (mis).

Aïguialas, l' ou **Aïgualas,** ou **Aïalas (T2, p.50) :** Pr. aï-guia-las. Vent du nord-est, porteur *d'aïgue*, d'eau, donc de pluie. Ajalàs (cl). Aguielas, Aguialas (mis).

Aïrette, une (T2, p.78) : Petite enclume portative utilisé aux champs pour battre la faux. Aireta (cl). Eireto, Aireto (mis). Autrement dit, petite aire.

Aïssablas/asse (T1, p.13) : Gros ou grosse *aïssable*. Aissablàs/assa (cl). Ahissablas/asso (mis).

Aïssable (T1, p.13) : Turbulent/e. Aissable/bla (cl). Ahissable/blo (mis).

Aïssablet/ette (T1, p.13) : Petit/e *aïssable*. Aissablet/eta (cl). Ahissablet/eto (mis).

Aliser (T2, p.15) : Polir, repasser. À la pétanque c'est pointer en faisant rouler sa boule sur une surface bien plane, sans *gratons*. Lo ferre d'alisar (cl), Lou ferre d'alisa (mis), est le fer à repasser.

Alumétaïre (T2, p.70) : Vendeur/euse et souvent fabriquant/e d'allumettes dites de contrebande. Alumetaire (cl et mis).

Amaïri/ie ou **/ide (T2, p11) :** Enfant excessivement attaché à sa mère. Amairit/ida (cl). Amairi/ido (mis). De maire (cl et mis), mère.

Amariner, s' (T2, p.50) : Un temps qui *s'amarine* tourne en faveur du vent marin. S'amarinar (cl). S'amarina (mis).

Amélier, un ou **Amenlier (T2, p.53) :** Amandier. Ametlièr (cl). Amelié (mis).

Améloun, un ou **Amenlou (T2, p.53) :** Petite amande (amet-la/amenlo), amande qu'on mange encore verte. Ametlon (cl). Ameloun (mis).

Amoulaïre. Voir Rémoulaïre.

Amoulouner (T2, p.16, 85) : Mettre en *moulon*, en tas. *S'amoulouner* : se ramasser sur soi-même. Amolonar (cl). Amoulouna (mis).

Amourrer, s' (T2, p.30) : Se retrouver le *mourre* (la face) contre terre, ou dans l'eau pour boire en aspirant. Au sens figuré : boire au goulot de la bouteille, avidement. S'amorrar (cl). S'amourra (mis).

Amoutchouner (T2, p.85) : Mettre en *moutchoun*, en petit tas.

S'amoutchouner : Se pelotonner, se blottir comme l'enfant dans son lit lorsqu'il a froid ou est malheureux. Amochelar, Amochonar (cl). Amouchouna (mis).

An qué ven, à l' (T2, p.36) : Pr. à-l'an-qué-vain. À l'année prochaine ! Salutation traditionnelle en fin d'année. L'expression s'entend encore en 'patois', introduisant souvent des formules plus élaborées. A l'an que ven (cl). À l'an que vèn (mis).

An, bon (T2, p.36) : Bonne année. Bon an (cl et mis), prononcé boun'an. Bona annada/Bono annado existaient aussi, dans ce cas la traduction correspondait au français.

Ancade, une (T2, p.74) : Fessée ; coups du plat de la main portés sur les hanches (*ancas/anco).* Ancada (cl). Ancado (mis).

Ancien temps (T2, p.35, 64) : Formule couramment utilisée par les anciens pour évoquer le passé, généralement celui qu'ils ont connu. « *Ancien temps* on avait moins d'argent mais on était plus heureux ». En français : Dans l'ancien temps, dans le passé, de notre temps.

Anouble (T2, p.13) : Veau mâle ou femelle âgé d'un an. Dans les manades les animaux sont alors marqués aux cours d'une ferrade. Anoble/a (cl). Anouble/o (mis).

Apaillage, un (T1, p.74) : Litière. Apalhatge (cl). Apaiage (mis).

Apaïri/ie ou **ide (T2, p.11) :** Enfant excessivement attaché à son père. Apairit/ida (cl). Apairi/ido (mis). De paire (cl et mis), père.

Aparer (T1, p.23) : Protéger. *S'aparer* : se protéger. Il est bien difficile de *s'aparer* d'un brasier ou de la colère d'un *calu* (fou). Aparar (cl). Apara (mis).

Aplaner (T2, p.68) : Rendre *plan*. En français, aplanir. Aplanar (cl). Aplana (mis).

Aplatane, l' (T2, p.52) : Mot forgé par agglutination à partir d'une traduction littérale de La Platana (cl), La Platano (mis), cet arbre étant au féminin. Même chose pour *Une aplatane.*

Appointe-crayon (T2, p.27) : En bon français, taille-crayon. De apuntar/apouncha, rendre pointu, aiguiser, et gredon/creioun, crayon.

Araper, Arapadou, Arapède. Voir ces mots avec rr.

Ardit, un (T2, p.46) : Enfant arrogant. *Faire son Miquèou l'ardit* : se comporter de manière arrogante. Ardit (cl et mis).

Ardialas, Ardjalas. Voir Arjalas.

Arjalas, un (T2, p.67) : Pr. ar-djalas (ou djia). Genêt épineux, encore appelé genêt scorpion, fréquent dans la garrigue. Arjalàs (cl). Argelas, Arjalas (mis).

Armas, un (T2, p.14) : Terre inculte, friche. Synonyme, *terre erme*. Ermàs (cl). Ermas, Armas (mis).

Armassir, s' (T2, p.14) : Devenir *armas*, c'est le cas d'une terre abandonnée. S'ermassir (cl). S'ermassi, S'armassi (mis).

Arnavès, un (T2, p.32) : Paliure, arbuste hérissé de fortes pointes, surnommé Épine du Christ. Arnavès (cl). Arnavèu, Arnavès (mis).

Aroundjas, Aroundje. Voir Arounjas, Arounje.

Arounjas, un (T2, p.32) : Pr. entre a-roun-djas et a-roun-djias. Roncier. Arounsàs, Romegàs (cl).

Rounsas, Roumias, Roumegas (mis).

Arounje, une (T2, p.32) : Pr. aroun-dje. Ronce. Arronze, Romec (cl). Rounze, Arrounze, Roume (mis).

Arrapadou, un (T2, p.79) : Tout ce qui sert à *s'arraper*, à se tenir par les mains, une rampe par exemple. Arrapador (cl). Arrapadou (mis).

Arrapède, un ou **une (T2, p.79) :** Mollusque connu sous le nom de patelle ou de bernique, et qui s'accroche *(s'arrape)* fortement aux rochers. S'emploie surtout au sens figuré pour qualifier une personne particulièrement collante. Alapeda, Arapeda (cl). Alapedo, Arrapedo (mis).

Arraper (T2, p.79) : Attraper, saisir avec les mains, empoigner. *S'arraper avec quelqu'un* : en venir aux mains. Arrapar (cl). Arrapa (mis).

Ase, un (T2, p.84) : Pr. à l'ancienne, a-sé. Âne. Au sens figuré, ignorant. Pour prononcer, insister sur le a. *Bougre d'ase !* Espèce d'âne !

Assadouler, s' (T1, p.82) : Manger à satiété et même au-delà. Assadolar (cl). Assadoula (mis).

Atissaïre (T1, p.33) : Celui ou celle qui *atisse*. Atissaire/ra (cl). Atissaire/ello (mis).

Atisseur/euse (T1, p.33) : Francisation de *atissaïre* et de *atissous*.

Atisser (T1, p.33) : Agacer, exciter. Atissar (cl). Atisa, Atissa (mis).

Atissous/ouse (T1, p.33) : Celui ou celle qui *atisse*. Atissós/osa (cl). Atissous/ouso (mis). On dit aussi *tissous, tissouse*.

Atous, un (T1, p.13) : Atout, mais aussi grosse gifle. Atots (cl). Atous (mis).

Attrapaïre (T2, p.72) : Celui (ou celle) qui s'efforce d'attraper les taureaux lors des spectacles de rues, *abrivado, bandido* ou encierro (mot d'origine espagnole). Le terme arrapaïre semblerait plus logique. Voir arraper. Atrapaire (cl et mis).

Avaous, les (T2, p.67) : Chênes kermès, arbustes très communs dans la garrigue dont les feuilles sont bordées de dents épineuses. Le mot ne s'emploie guère qu'au pluriel car ces arbustes poussent en *mates* (touffes). Avaus (cl et mis).

Avise (T1, p.25, 72) : Attention ! Vois ! Avisa ! (cl). Aviso ! (mis).

B

Babi (T1, p.14) : Pr. bà-bi. Désignation péjorative des Italiens. En Provence, crapaud et, au second degré, babouin, dadais. Le mot, typiquement provençal, est introuvable sur le dictionnaire d'Alibert. Bàbi (mis).

Bacel, un ou **Bacèou (T1, p.15, 29, 33) :** Battoir. Au sens figuré, coup. La prononciation dans le Gard côté ouest (Languedoc) est Bacèl, et Bacèou côté est (Provence). Dans mon village on entend les deux. Bacèl, Bacèu (cl). Bacèu (mis).

Bacéler (T1, p.15) : Frapper avec vigueur. Bacelar (cl). Bacela (mis).

Bacèou, un. Voir Bacel.

Badaïre, un. Synonyme de Badarèl ou Badarèou. Badaire/ra (cl). Badaire/ro (mis).

Badarel ou **Badarèou (T1, p.16) :** Qui a coutume de *bader*. La prononciation dans le Gard est Badarèl côté ouest (Languedoc), et Badarèou côté est (Provence). Dans mon village on entend les deux. Badarèl/ela (cl). Badarèu/ello (mis).

Badarèou. Voir Badarèl.

Bader (T1, p.16) : Crier, mais aussi bâiller, béer. Ou encore admirer bouche bée. *Le péquélet, il bade son papet.* Badar (cl). Bada (mis).

Balote, une (T1, p.24) : Boule numérotée qui sert à tirer les numéros au loto. Balòta (cl). Baloto (mis).

Banasse, une (T1, p.17, T2, p.27) : Grosse *bane*, grosse corne. Banassa (cl). Banasso (mis).

Banaste, une (T1, p.23, 29) : Corbeille. Au sens figuré, imbécile. Banasta (cl). Banasto (mis).

Bandide, une (T1, p.9, T2, p.24, 72, 79) : Celle-ci constitue désormais la partie retour de l'abrivade, les taureaux étant reconduits, un par un, vers un deuxième char. Bandida (cl). Bandido (mis). De bandir/bandi, lâcher.

Bancel, un. Voir Faïsse. Bancèl (cl). Bancau, Bancal (mis).

Bane, une (T1, p.17, T2 p.27, 64) : Corne. Bana (cl). Bano (mis).

Banéjer (T1, p.17, T2, p.44) : Sortir les *banes*, c'est le cas des *cagaraoules* (escargots) par temps de pluie. Banejar (cl). Baneja (mis).

Banette, une (T1, p.17) : Petite *bane*, mignonne. Baneta (cl). Baneto (mis).

Banut (T1, p.78) : Cornu/e. Banut/uda (cl). Banu/udo (mis).

Baou (T2, p.91) : Pr. bà-ou. Fou, folle. Baug /Bauja (cl). Bau/aujo (mis).

Baoume, une (T2, p.43) : Grotte. Bauma (cl). Baumo (mis). À l'origine de lieux-dits comme La Sainte-Baume.

Barouler, Barounler. Voir le mot avec rr.

Barrillon, un (T2, p.21) : Barreau d'une échelle, d'une chaise. Dans mes dictionnaires de référence je ne trouve pas la racine de ce mot, qui a priori signifie petite barre, mais figurent Barrèu (cl et mis), Escalon/Escaloun, Espigoun (mis).

Barrouler ou **Barrounler (T2, p.90) :** Rouler sans cesse, errer, traîner d'un côté ou de l'autre. Rouler consécutivement à une chute. Barrutlar (cl). Barrula, Barroula, Barrounla (mis).

Bartas, un (T1, p.18) : Buisson. *La garrigue, c'est tout plein de bartas*. Bartàs (cl). Bartas (mis).

Bartasser ou **Bartasséjer (T1, p.18, T2, p.27) :** Fouiller les *bartas*, marcher dans les *bartas*, les buissons. Pour des amoureux, se réfugier au milieu des *bartas*. J'entendais plutôt *bartasséjer*, qui a priori ajoute une idée de fréquence, d'habitude. Bartassar, Bartassejar (cl). Bartassa, Bartasseja (mis).

Bartassier (T1, p.18) : Qui aime frayer dans les *bartas*, ou tout au moins qui ne craint pas de les traverser. Un chien *bartassier*. Bartassièr/iera (cl). Bartassié/iero (mis).

Beau. Voir Bel.

Bèbe, faire la (T2, p.40) : Avoir une mine renfrognée, attitude caractéristique d'un petit enfant très contrarié, qui se retient de pleurer. Beba (cl). Bèbo (mis).

Bédigas/asse (T1, p.19) : Mouton d'un an. Au sens figuré, personne naïve. Bedigàs/assa (cl). Bédigas/asso (mis).

Bédigue, une ou **Béligue (T1, p.19, T2, p.34, 71) :** Brebis d'un an mais souvent brebis en général. Bediga (cl). Bedigo (mis).

Bel ou **Beau/Belle (T2, p.41) :** Grand/e, impressionnant/e. Un bel homme n'est pas un homme beau mais un homme grand, costaud, bien proportionné. Même chose pour une fille. *Se faire beau/belle* : grandir, grossir. Bèl/ èla (cl). Bèu/ello (mis).

Bélas/asse (T2, p.41) : Augmentatif de beau et de belle. Une fille *bélasse* est bien en chair, elle déborde d'énergie. Belàs/asse (cl). Belas/asso (mis).

Bélèou (T1, p.12) : Pr. bé-lè-ou. Peut-être. Benlèu (cl). Belèu (mis).

Bélet/ette (T2, p.41, 42) : Petit/e mais plutôt bien. Belet/èta (cl). Belet/eto (mis).

Bélicoque, une (T2, p.53) : Micocoule. Fruit du *bélicoquier*. Belicòca (cl). Belicoco (mis).

Bélicoquier, un (T2, p.53) : Micocoulier. Selon les pays *picopoulier, fatoulier, falabréguier*, etc. Belicoquièr (cl). Belicouquié (mis). Mistral précise « à Nîmes ».

Bélugue, une (T1, p.27, T2, p.13) : Étincelle. Beluga (cl). Belugo (mis).

Béluguéjer (T1, p.27) : Faire des *bélugues*, des étincelles, au sens propre et au sens figuré. Beluguejar (cl). Belugueja (mis).

Biais, bon/mauvais (T1, p.47) : Habileté. *Elle a bon biais* : elle est adroite. *Il a mauvais biais* : il est maladroit. Biais (cl et mis).

Biòu, un ou **Buòu (T1, p.20, T2, 24) :** Pr. entre bi-ò-ou et bu-ò-ou. En Camargue, taureau. Au sens strict, bœuf. Les amateurs de *bouvine* sont souvent adeptes de la graphie mistralienne, ils écriront généralement biòu, et le mot ne prendra pas la marque du pluriel car le s ne s'entend pas. Buòu (cl). Biòu (mis). Au pluriel : Buòus (cl), Biòu (mis).

Biòulaïre ou **Buòulaïre (T2, p.24) :** Pr. entre bi-ò-ou-laï-re et bu-ò-ou-laï-re. Mot utilisé par des anciens pour désigner l'amateur de *biòu* (ou *buòu*), ce qui ne correspond pas à la définition du TdF : celui qui beugle, braillard. Buòulaire (cl). Bióulaire (mis).

Blacas, un (T2, p.66) : Dans mes dictionnaires de référence, le *blacas* ou *blachas* est un chêne blanc. Or j'ai toujours entendu l'expression *branche de blacas* pour branche très feuillue, principalement issue du chêne vert. Blacàs (cl). Blacas, Blachas (mis).

Blagaïre (T1, p.21) : Celui ou celle qui parle d'abondance. Blagaire/ra (cl). Blagaire/ro (mis).

Blague, une (T1, p.21) : Parleur invétéré. Blaga (cl). Blago (mis).

Blaguer (T1, p.21) : Bavarder, ce qui n'impose en rien de dire des blagues. Blagar (cl). Blaga (mis).

Blaguette, une (T1, p.21) : Petit enfant, garçon ou fille, qui parle d'abondance. Blagueta (cl). Blagueto (mis).

Blancas/asse (T2, p.49) : Blanchâtre. Il était *blancas* : il avait le teint blême. Blancàs/assa (cl). Blancas/asso (mis).

Bordille (T2, p.71) : Pris au sens figuré, une *bordille* est une prostituée. Au sens premier, les *bordilles* sont les immondices, les balayures, mais dans ce cas les gens d'ici disaient *escoubilles*. Bordilhas (cl). Bordo, Bourdiho (mis).

Borie, une (T1, p.36) : Le terme n'est pas utilisé en pays de Nîmes. Ferme ou manoir en haut Languedoc. Masure, cahute en Provence. Terme utilisé à partir des années 60 par certains auteurs du Lubéron pour désigner les *capitelles*. Bòria (cl). Bòri (mis).

Bossudet/ette (T2, p.19) : Petit bossu, petite bossue. Un peu bossu/e. Boçudet/eta (cl). Boussudet/eto (mis).

Bouaou, un. Voir Bouvaou.

Boucan, le (T1, p.62, 83) : Vacarme. Bocan (cl). Boucan (mis).

Boucas, un (T2, p.20) : Gros bouc. Au sens figuré personne renfrognée, bourrue. En bouvine, taureau qui refuse les rasets. Bocàs/assa (cl). Boucas/asso (mis). De Boc/Bou, bouc.

Bouchon, le (T1, p.16, 22, T2, p.15) : Cochonnet, but à la pétanque. Bochon (cl). Bouchoun (mis). Diminutif de bocha/bocho, boule.

Boudifle (T2, p.74) : Vessie. Ampoule au sens de cloque. Bodifla (cl). Boudiflo (mis).

Boudu ! ou **Boudiou ! (T2, p.43) :** Pr. bou-du, bou-di-ou. Mots qui dérivent de *Boun Diou*, Bon Dieu. *Oh boudu ! Oh boudiou !* Exclamation qui, selon le ton employé, marque la déception, l'étonnement, l'admiration, et quelques autres sentiments. Bon Dieu ! (cl). Bon-Diéu (mis).

Boufer (T2, p.50) : Souffler fort. Expirer fort ou avec difficulté. Le Mistral *boufe*. Le papet qui a de l'emphysème, *boufe*. Bofar (cl). Boufa (mis).

Bougnette, une (T1, p.23) : Tache huileuse. Oreillette. Bonheta (cl). Bougneto (mis).

Bouillabaisse, une (T2, p.39) : Terme emprunté par le français au provençal. Mets d'origine marseillaise, lit-on. Bolhabaissa (cl). *Boui-abaisso* (mis).

Boul, un ou **Bou (T2, p.39) :** Bouillon au sens de grosses bulles produites par un liquide qui bout. *Prendre son boul*, commencer à bouillir. Bolh (cl). Boui (mis).

Boulégaïre (T1, p.24) : Celui ou celle qui *boulègue*, qui remue. Bolegaire/ra (cl). Boulegaire/ro (mis).

Boulégan ! Remuons ! Expression typique du loto où un joueur déçu de ne pas voir sortir certains numéros demande au nommeur de *bouléguer* (agiter) le *saquet* contenant les *balotes* (boules numérotées). Voir Bouléguer. Bolegan (cl). Bouleguen (mis), déformé en boulegan.

Bouléguer (T1, p.24, T2, p.42) : Remuer. *Se bouléguer* : se remuer, se bouger. Bolegar (cl). Boulega (mis).

Bouli, ni..., ni rousti (T2, p.39) : Bouilli, autrement dit cuit dans l'eau avec production de bulles. *C'est ni bouli ni rousti* : ni fait ni à faire. Bolit (cl). Bouli (mis).

Boulidou, un (T2, p.39) : Tourbillon d'eau ; là où l'eau bouillonne,

c'est le cas lorsqu'une source jaillit de terre, de manière pérenne ou occasionnelle. Bolidor (cl). Boulidou (mis).

Boulir (T2, p.39) : Bouillir. Cette viande, tu la fais *boulir* ou tu la fais *roustir* ? Bolir, Bolhir (cl). Bouli (mis).

Borgne (T2, p.82) : Dans le parler ancien borgne pouvait aussi signifier aveugle, d'où l'expression borgne d'un œil. Bòrni (cl). Borgne, Bòrni (mis).

Boumian/e (T1, p.34) : Bohémien/ne. Boèmi/ia (cl). Boumian/no (mis).

Boumiane, la (T2, p.37) : Ratatouille. Le terme *boumiane* est utilisé en Provence, en Languedoc ce sera *chichomeille*. Bóumiano (mis).

Bourrer (T2, p.26) : Mot qui existe aussi en français, mais certaines significations semblent typiquement méridionales. Un chien ou un taureau qui *bourre*, charge férocement. De même pour un joueur de ballon. À la pétanque *bourrer une boule*, c'est la pointer délibérément fort. Borrar (cl). Bourra (mis).

Bouscas, un (T2, p.14) : Arbre non greffé. Rejet produit par un arbre, surgeon, *sagate*. Boscàs (cl). Bouscas (mis).

Boutèou. Voir Boutel.

Boutel, un ou **Boutèou (T1, p.25) :** Mollet mais aussi grappillon. La prononciation dans le Gard est Boutel, côté ouest (Languedoc), et Boutèou, côté est (Provence). Dans mon village on entend les deux. Botelh (cl), Boutèu, Boutèl (mis), mollet.

Bouvaou, un (T2, p.72) : Pr. bouva-ou, toutefois dans mon village et dans les environs on prononce bou-a-ou. Au sens strict, enclos pour les bovins mais dans les manades c'est une arène sommaire, en bois, destinée au travail avec les bêtes et aux jeux taurins. Bovau (cl). Bouvau (mis).

Bouvine, la (T2, p.24) : Tout ce qui touche au taureau : élevage, course camarguaise, etc. Au sens strict, espèce bovine. Bovina (cl). Bouvino (mis).

Braillasse (T1, p.26) : Mal *embraillé/e*, qui attache mal son pantalon. Bralhassa (cl). Braiasso (mis).

Braillé. Voir Embraillé.

Brailles, les (T1, p.26, T2, p.46) : Les pantalons, en bon français le pantalon. Bralhas, Braias (cl). Braio (mis).

Brandade, la (T2, p.38) : Mot depuis longtemps intégré au français. Racine brandada (cl), Brandado, Branlado (mis) : saccade, secousse, agitation, remuement. Voir Brander. Bigot, dans L'Ase e lo chin écrit *merluça a la branla*, pour morue en brandade.

Branda-cuiou (T2, p.38) : Pr. branda-qui-ou. Personne qui marche en remuant le cul, a priori une femme. En direction de la Provence le a devient o et ce sera brando-cuiou. Branda-cuol (cl). Brando-cuou (mis). De brandar/branda, remuer.

Brander (T2, p.38) : Remuer, hocher, branler. *Brander la tête* : secouer la tête en signe d'agacement. Brandar (cl). Branda (mis).

Brandouiller (T2, p.38) : Osciller faiblement. Brandolhar (cl). Brandoula (mis).

Brandusser (T2, p.17, 38) : Secouer énergiquement. *Se faire brandusser* : se faire secouer. Brandussar (cl). Brandussa (mis).

Brasucade, une (T1, p.27) : Grillade sur les braises, implicitement grillade de châtaignes. Brasucada (cl). Brasucado (mis). De brasa/braso, braise.

Brasucaïre (T1, p.27) : Celui ou celle qui *brasuque*. Brasucaire/ra (cl). Brasucaire/ro (mis).

Brasuquer (T1, p.27, 33) : Ici tisonner (plutôt que griller sur les braises). Au sens figuré, bricoler sans efficacité. Brasucar (cl). Brasuca (mis).

Brasuquet (T1, p.27) : Tisonnier. Brasuquet (cl). Brasuquet (mis).

Bravas/se (T1, p.28) : Débonnaire, très voire trop brave. Bravàs/assa (cl). Bravas/asso (mis).

Brave (T1, p.27, 28, 67, T2, p.11, 15, 28...) : Gentil, gentille. Parfois employé pour signifier beaucoup. *Une brave estirade* : une sacrée longueur. Brave/va (cl). Brave/vo (mis).

Bravet/ette (T1, p.28) : Se dit d'un enfant gentil. Bravet/eta (cl). Bravet/eto (mis).

Bravounet/ette (T1, p.28) : Bravet/ette avec un sens affectueux renforcé. Bravonet/eta (cl). Bravounet/eto (mis).

Bugade, une (T1, p.29) : Lessive aux cendres de bois. Au sens figuré, travail pénible. Quanta bugada ! (cl). Quento bugado ! (mis). Quelle corvée !

Bugadière, une (T1, p.29, T2, p.48) : Blanchisseuse, lavandière. Bugadièra (cl). Bugadiero (mis). En pays de Nîmes Bugadièira (cl). Bugadièiro (mis).

Buòu. Voir Biòu.

C

Cabane, une (T1, p.36) : Cabane en général, mais dans certains contextes cabane en pierres sèches. Cabana (cl). Cabano (mis).

Cabosse, une (T2, p.84, 89) : En français c'est la gousse contenant la fève de cacao. En ancien français c'est une tête, sens maintenu dans le Midi. *C'est une cabosse !* : C'est une personne intelligente, ou une forte tête. Cabòça (cl). Cabosso (mis).

Cabot, un (T2, p.32) : Poisson de rivière avec beaucoup d'*épines* (arêtes). Il semble que la traduction soit chevesne. Chabot, mulet de mer, etc. proposés par le TdF et Alibert ne correspond pas à l'appellation locale. Dans un village voisin on dit *cabès*. Cabòt (cl). Cabot (mis).

Cabrasse, une (T2, p.20) : Grande chèvre, avec souvent une connotation péjorative. Cabrassa (cl). Cabrasso (mis).

Cabra-bou, une (T2, p.20) : Chèvre stérile. Au sens figuré, femme aux allures d'homme. Cabriboc (cl). Cabribouc (mis).

Cabre, une (T2, p.20, 21) : Chèvre, la femelle du bouc. Échelle à trois pieds et autres instruments de ce genre. Cabra (cl). Cabro (mis).

Cabrette (T2, p.20, 21) : Petite chèvre, avec un contenu affectueux. Mais aussi instrument de

musique auvergnat. Mot adopté par le français, « usité en pays occitan » écrit A. Rey. Cabreta (cl). Cabreto (mis).

Cabri, un (T2, p.20, 21) : Chevreau, mot emprunté par le français. Cabrit (cl et mis). Pied mobile de l'échelle nommée cabre, chèvre. Cabrit (cl), Càbri (mis).

Cabrider (T2, p.20) : Mettre bas un *cabri*, un chevreau. Basculer, lorsque se dérobe le pied mobile de l'échelle nommée *cabre*. Cabridar (cl). Cabrida (mis).

Cabrier, un (T2, p.20) : Pr. ca-bri-é. Chevrier, gardien de *cabres*. Au féminin, une *cabrière*. Cabrièr/èra (cl). Cabrié/ero (mis).

Cabucel, un ou **Cabucèle, une (T1, p.48, 89) :** Couvercle, au masculin et au féminin. Dans mon village on prononce cabucel, plus à l'est, côté Provence, ce sera cabussèou. Cabucel/ela (cl). Cabussèu/ello (mis).

Cabucéler (T1, p.89) : Recouvrir d'un couvercle. *Se faire cabucéler* : recevoir quelque chose (comme le contenu d'un pot de chambre) sur la tête. Cabucelar (cl). Cabussela (mis).

Cabus, un (T2, p.42) : Plongeon la tête la première. *Piquer un cabus* : plonger, par extension faire un somme, plonger dans le sommeil. *Faire un cabus* c'est aussi marcotter. Cabús (cl). Cabus (mis).

Cabussade, une (T2, p.42) : Plongée, chute tête en avant. Culbute. Cabussada (cl). Cabussado (mis).

Cabussaïre : Plongeur/euse, celui ou celle qui fait un *cabus*. Cabussaire/a (cl). Cabussaire/arello.

Cabussaou, un (T1, p.53) : Pr. ca-vu-sa-ou. Dans les villages de garrigue, à l'ouest de Nîmes, sac rempli de paille et adapté à la tête des porteurs lors des vendanges afin de faciliter le transport de la cornue. Dans le pays bas, à Aigues-Mortes par exemple, le porteur utilisait une *capélude* (voir capèl), sorte de couronne constituée de paille entourée de toile de jute. Cabeçau (cl). Cabessau (mis).

Cabussèou, un. Voir Cabucel.

Cabusser (T2, p.42) : Plonger, basculer la tête en avant, tomber. Cabussar (cl). Cabussa (mis).

Cacha-fiò, le ou **Cacho-fiò (T2, p.35) :** Pr. ca-tcha-fiò, ca-tcho-fiò. Bûche destinée à alimenter le feu *(fuòc/fiò)* tout le temps des fêtes de fin d'année, ancêtre probable de la bûche de Noël. Dans les années 50 ce terme était très peu, voire pas utilisé dans mon village, et la pratique inexistante. Cacha-fuòc (cl). Cacho-fiò (mis).

Cachadure, une (T2, p.35) : Pr. ca-tcha-dure. Meurtrissure, contusion due à un écrasement, un pincement. Cachadura (cl). Cachaduro (mis).

Cade, un (T2, p.16, 27) : Grand genévrier ou genévrier oxycèdre, très commun dans la garrigue. Mot emprunté par le français. L'huile de cade présente de grandes vertus thérapeutiques. Cade (cl et mis).

Cadière, une (T2, p.70) : Chaise. En pays de Nîmes et de Montpellier on prononce ca-diè-i-re. Cadièra (cl). Cadiero (mis).

Cadiéraïre (T2, p.70) : En pays de Nîmes et de Montpellier on prononce ca-di-èi-raï-re. Fabricant

ou rempailleur de c*adières*. Cadieraire (cl et mis).

Cagade, une (T1, p.30) : Excrément. Au sens figuré, grosse erreur. Cagada (cl). Cagado (mis).

Cagadou, un (T1, p.30, T2, p.31) : Lieu d'aisances de style rustique genre cabane au fond du jardin. Cagador (cl). Cagadou (mis).

Cagagne, la (T1, p.30, T2, p.28) : Diarrhée. Au sens figuré, grande peur. Caganha (cl). Cagagno (mis).

Cagaïre (T1, p.30, T2, p.31, 71) : Celui ou celle qui *cague*. Au sens figuré, dégonflé/ée. Cagaire/ra (cl). Cagaire/ro (mis).

Caganis, un (T1, p.75) : Dernier né, celui qui *cague* encore au nid. Caganis (cl). Cago-nis (mis).

Cagaraoulaïre (T2, p.44) : Ramasseur/euse ou vendeur/euse de *cagaraoules*. Cagaraulaire/aira (cl). Cagaraulaire/aro (mis).

Cagaraoulasse, une : Grosse *cagaraoule*. Cagaraulassa (cl). Cacalausasso, Cagaraulasso (mis).

Cagaraoule, une (T2, p.44) : Pr. ca-ga-ra-ou'le. Escargot, plus particulièrement 'petits gris', mais les *mourguettes* et les *missounenques* sont aussi des *cagaraoules*. Dans certains villages on peut entendre *Cacalaou* ou *Cagarole*. Cagaròl/raula (cl). Cacalaus, Cagarau (mis). Masculin ou féminin, précise le TdF.

Cagaraoulette (T2, p.45) : Petite *cagaraoule*. Cagarauleta (cl). Cacalauseto, Cagarauleto (mis).

Cagne, la (T1, p.73) : Flemme. Canha (cl). Cagno (mis).

Caguer (T1, p.30) : Déféquer. Au sens figuré, s'affaisser. Cagar (cl). Caga (mis). *Vai te'n cagar a la vinha (cl). Vai t'en caga à la vigno (mis).* Va-t'en chier à la vigne ! Laisse-moi tranquille ! Va voir plus loin !

Caguette, avoir la (T1, p.30) : Avoir la trouille. Situation de celui ou de celle qui par trouille risque de *caguer* dans ses *brailles*. On entend aussi *avoir les caguettes.* Cagueta (cl). Cagueto (mis).

Caillaou, un (T1, p.33, 44, 62, T2, p.85) : Caillou. Calhau (cl). Caiau (mis).

Caillasse, une (T1, p.62) : Gros caillou. Calhalàs (cl). Caiasso (mis).

Calendal ou **Calendaou (T2, p.35) :** Relatif à Noël. La prononciation dans le Gard est ca-lain-dal côté ouest (Languedoc), et Ca-lain-da-ou côté est (Provence). Dans mon village les deux sont possibles, mais à vrai dire dans les années 50, et sans doute bien avant, le mot était peu utilisé. Calendal (cl). Calendau (mis).

Calendaou. Voir Calendal.

Calu/ude (T2, p.82, 91) : J'ai toujours entendu ce mot pour signifier fou, folle. En fait le sens premier est myope, synonyme *tucle*. Un mouton *calu* est affecté du tournis. Caluc/uga (cl). Calu/udo (mis).

Caludas/asse (T2, p.82) : Gros *calu*, grosse *calude*. Calugàs/assa, Caludàs/assa (cl). Calugas/asso, Caludas/asso (mis).

Caludet (T2, p.82) : Petit *calu*, petite *calude*. Caluguet/eta, Caludet/eta (cl). Caluguet/eto, Caludet/eto (mis).

Caludige ou **Caluquige (T2, p.82) :** État de celui ou de celle qui

est *calu*. Caluguitge, Caluquitge (cl). Caluquige (mis).

Cance, une (T1, p.31) : Lisière d'un champ. *Faire les cances* : labourer le bord de sa vigne. *J'en suis aux cances* : Je suis foutu, pour moi c'est la fin. Cance (cl). Cance, Canço (mis).

Canton, un (T1, p.10) : Coin. *Un canton de vigne* : un coin de vigne, autrement dit une petite vigne. Canton (cl). Cantoun (mis).

Cantounaille, une (T1, p.10) : Pr. can-tou-na-ille. Tout petit canton. *Il a que des cantounailles !* Il ne possède que de minuscules parcelles sans valeur. Cantonalha (cl). Cantounaio (mis).

Capélan, un (T1, p.32, T2, p.49) : Curé (chapelain). Faire lo clerc e lo capelan ! (cl). Faire lou clerc emai lou capelan ! (mis). Poser les questions et donner les réponses. Éventuellement dire une chose et son contraire, par amour de la contradiction (voir réboussier) ou par souci de manipulation.

Capélanaïre (T1, p.32) : Celui ou celle qui ne voit que par les *capélans*, les curés. Capelanaire/ra (cl). Capelanaire/ro (mis).

Capélanéjer (T1, p.32) : Être toujours fourré chez les curés. Capelanejar (cl). Capelaneja (mis).

Capitelle, une (T1, p.36, T2, p.71) : Cabane en pierres sèches y compris le toit, arrondi ou en forme de cône. Capitèla (cl). Capitello (mis). Voir Cabane.

Capiter (T1, p.40) : Réussir. Capitar (cl). Capita (mis).

Capusaïre (T1, p.33) : Celui ou celle qui *capuse*. Capusaire/ra (cl). Capusaire/ ro (mis).

Capuser (T1, p.33) : Travailler une pièce de bois ou d'un autre matériau par petites touches, afin de la réduire, de l'ajuster. Au sens figuré, titiller. Capusar (cl). Capusa (mis).

Capu/ude (T2, p.89) : Têtu/e. Caput/uda (cl). Capu/udo, caput/udo (mis). De cap (cl et mis), tête

Capudas/asse (T2, p.89) : Gros *capu*, grosse *capude*. Capudàs/assa (cl). Capudas/asso (mis).

Capudet/ette (T2, p.89) : Petit *capu*, petite *capude*. Capudet/eta (cl). Capudet/eto (mis).

Capudige (T2, p.89) : Entêtement, caractère du *capu*, de l'entêté. Ce qu'il fait, c'est rien que par *capudige* ! Capuditge (cl). Capudige (mis).

Caracou, un (T1, p.50) : Gentil petit *caraque*. Caracon (cl). Caracou (mis).

Caraou, un (T2, p.67) : Pr. ca-ra-ou. Au sens premier, ornière. Mais je n'ai souvenir de ce mot que pour désigner l'étroit chemin tracé dans les bois par le passage répété d'un lapin, d'un sanglier, ou d'un autre animal. Carral (cl). Carrau (mis).

Caraque (T1, p.26, 34, T2, p.81) : Clochard/e ou encore gitan/e. Caraco (cl et mis).

Caraquéjer (T1, p.34) : Pr. à l'ancienne, ca-ra-qué-djé. Faire le *caraque*, chercher à embrouiller. Caraquejar (cl). Caraqueja (mis).

Caraquet/ette : Petit/e *caraque*. Caraquet/eta (cl). Caraquet/eto (mis).

Cascailler (T1, p.16, 35) : Émettre un son comme celui d'une conversation intense tenue à distance, ou celui des oiseaux qui gazouillent. *Des platanes, on les entendait*

cascailler, titre du premier livre de l'auteur de cet ouvrage. Cascalhar (cl). Cascaia (mis).

Catcha-fiò ou **Catcho-fiò.** Voir à Cacha-fiò, Cacho-fiò.

Catchadure. Voir Cachadure.

Caver (T2, p.41) : Creuser. Mot très utilisé par les *truffeurs* pour l'action de creuser délicatement à l'endroit repéré afin de récolter une truffe. Cavar (cl). Cava (mis).

Charcler (T2, p.26) : Manifester une forte agressivité à l'égard d'un adversaire lors d'une partie de ballon sans souci des règles du jeu. On rejoint b*ourrer* ou *descaviller*. Charca (cl). Chaca, Charca (mis).

Charrette, une (T1, p.21) : Celui ou celle que l'on rencontre par hasard, qui *charre* (parle) et dont on ne peut se *dépéguer* (décoller). À noter que le mot racine, *charrer*, n'est jamais utilisé au village, supplanté par *blaguer* ou *maïsser*. Pr. à l'ancienne, tcha-rette, tcha-ré. Charreta (cl). Charreto (mis). De charrar/charra, parler.

Chevalet. Voir Chivalet.

Chichoumeille, la ou **Chichomeille (T2, p.37) :** Dans les dictionnaires anciens, c'est seulement un mélange peu ragoûtant. Par la suite le mot a signifié ratatouille. En Provence, on dira plutôt *boumiane*. Chauchimèia, Chichomèia (cl). Chauchimèio, Chichoumèio (mis).

Chimaïre ou **Chimeur (T2, p.18) :** Celui qui *chime*, gros buveur de boissons alcoolisées. Le féminin *chimeuse* s'entendait très rarement. Chimaire/a (cl). Chimaire/o (mis).

Chimer (T2, p.18, 34) : Je n'ai entendu ce mot qu'au sens de picoler, pourtant dans mes dictionnaires de référence il signifie d'abord boire avec plaisir, siroter. Chimar (cl). Chima (mis).

Chimeur, un : Francisation de *chimaïre*. Voir ce mot.

Chivalas, un (T2, p.83) : Pr. tchi-va-las. Cheval grand et costaud. Chivalàs (cl). Chivalas (cl et mis).

Chivalet, un (T2, p.83) : Pr. tchi-va-lé. Petit cheval, avec souvent une connotation affectueuse. Nettement francisé le mot devient chevalet, comme pour le jeux de société des petits chevaux. Chivalet (cl et mis).

Chourler (T2, p.17) : Pr. à l'ancienne, tchour-lé. Boire à longs traits, avec sensualité, nous dit le TdF. Au village, c'était picoler tout simplement et même boire goulûment, à se saouler. Chorlar (cl). Chourla (mis).

Cinampe, une ou **Cisampe (T2, p.50) :** Vent très froid (qui passe sur les Alpes, cis-alp) qui souffle par saccades, claque les portes des maisons. *Il te fait une de ces cinampes !* Cisampa (cl). Cisampo, Cirampo, Cilampo (mis).

Clafir (T1, p.32, 71) : Remplir à ras bord, gorger. J'ai surtout le souvenir de *Être clafi* : être plein de. *L'été, avec les fumiers, c'était clafi de mouches !* Clafir (cl). Clafi (mis).

Clapas, un (T1, p.36, T2, p.63) : Gros tas de pierres, ou d'autre chose. *À clapas !* En grande quantité. *Le clapas*, sobriquet de la ville de Montpellier. Clapàs (cl). Clapas (mis).

Clavel, un ou **Clavèou :** Clou. La prononciation dans le Gard est clavèl, côté ouest (Languedoc), et

clavè-ou côté est (Provence). Dans mon village les deux sont possibles. Clavèl (cl). Clavèu, Clavèl (mis).

Clavélas, un (T1, p.62) : Gros *clavel*. Clavelàs (cl et mis).

Clavélet, un (T1, p.62) : Petit *clavel*. Clavelet (cl et mis).

Clavèou, un. Voir Clavel.

Closque, une (T2, p.89) : Coquille, crâne. *C'est une closque !* C'est quelqu'un de très intelligent, ou bien quelqu'un de têtu. Clòsc (cl). Closco (mis).

Cole, une (T1, p. 31, T2, p.65, 81) : Équipe, dans nos villages il s'agissait principalement d'une équipe de vendangeurs. Còla (cl). Colo (mis).

Coudoun, un (T2, p.48) : Coing, fruit du *coudounier*, le cognassier. Codonh (cl). Coudoun (mis)

Couette (T2, p.79) : Queue. En toute rigueur il faudrait traduire par petite queue ce qui ne se fait jamais, au village comme ailleurs. Coeta (cl). Couëto (mis). Diminutif de coa/co, queue.

Coufir, faire (T2, p.16) : Mijoter, cuire à l'étuvée. Pratique qui consistait à laisser fermenter les olives avant de les apporter au moulin. Cofir (cl). Counfi, Coufi (mis).

Coufle (T1, p.37, T2, p.40) : Gonflé, rassasié. *En avoir son coufle* : en avoir assez. *Être coufle* : être gonflé, voire saturé, ou encore avoir le visage *gonfle* et être prêt à éclater en sanglots. Confle (cl). Gounfle, Coufle (mis).

Coufler (T1, p.37) : Gonfler, au sens propre et au sens figuré. Conflar (cl). Gounfla, Coufla (mis).

Coufler, se (T2, p.12) : Se gonfler d'aise ou d'orgueil. Se conflar (cl). Se gounfla, Se coufla (mis).

Couflige, un (T1, p.37) : Enflure. Au sens figuré, saturation. *De tes remarques, j'en ai mon couflige !* Ce qui est pire que *j'en ai mon coufle.* Conflitge (cl). Couflige, Gounflige (mis).

Couillonnade, une (T1, p. 13, 41) : Bêtise. *Il fait que des couillonnades. Tu peux pas te fier à lui, il dit que des couillonnades.* Colhonada (cl). Couiounado (mis).

Coupe-ribe. Voir Ribe.

Courage, avoir du (T1, p.28) : Avoir de l'énergie, du cœur à l'ouvrage. *Ce matin j'ai pas de courage !* Synonyme de vam. Coratge (cl). Courage (mis).

Coural, un ou **Courraou (T2, p.75) :** Poivron. Le premier mot correspond à la prononciation languedocienne, c'est celui dont j'ai souvenir pour mon village, l'autre est typique de la prononciation provençale. On disait aussi *pébron*. Certains dictionnaires traduisent indistinctement ces mots par piment. Coralh (cl). Courau, Coural (mis).

Couraou. Voir Coural.

Courche, une (T1, p.31) : Chemin de traverse, raccourci. Dans une vigne, rangée plus courte que les autres, généralement en bord de champ. Corcha (cl). Courcho (mis).

Courpatas, un ou **Croupatas (T2, p.49) :** Corbeau. En toute rigueur corbeau c'est corbàs (cl), corb (mis). Mais depuis longtemps l'habitude est prise d'y associer Corbatàs (cl) ou Courpatas (mis). *Noir comme un courpatas.*

Courrèdje, Courrédjole, Courréjoun. Voir à Courrège, etc.

Courrèje, une (T2, p.74) : Pr. cou-rè-dje. Courroie, lanière de cuir. *Allonger la courrèdje* : donner plus de liberté. Ceinture. Correja (cl). Courrejo (mis).

Couréjole (T2, p.74) : Pr. cou-ré-djò-le. Liseron, plante rampante dont la tige ressemble à une petite courroie. Correjòla (cl) Courrejolo (mis). De correja/courrejo qui signifient courroie.

Courréjoun (T2, p.74) : Pr. cou-ré-djoun. Petite *courrèje*. Petite courroie, lacet de chaussure ou autre. Correjon (cl). Courrejoun (mis).

Craindre le loin (T2, p.15) : À la pétanque, le tireur qui craint le loin se révèle inefficace lorsque la cible est éloignée. Crénher lo lòng (cl). Cregne lou long (mis).

Crésoïlle (T2, p.12) : Pr. cré-zo-yeu. Vaniteux, vaniteuse. Celui ou celle qui *se croit*, qui *s'encroit*. Cresòlha (cl). Cresoio (mis).

Croire, se (T2, p.12) : Manifester de l'orgueil, être prétentieux, se croire au-dessus des autres. En français le mot est toujours suivi d'un adjectif comme pour Se croire drôle. Dans le Midi on dira d'une personne *Elle se croit*. Se creire, S'encreire (cl). Se crèire, S'encrèire (mis).

D

Dégavaillage (T1, p.72) : Dépense inconsidérée, gaspillage. Degalhatge, Degavalhatge (cl). Degaiage, Degavaiage (mis).

Dégavailleur/euse (T1, p.72) : Dépensier/ière. *Celui-là, de l'argent, tu lui en tiens pas, quel dégavailleur !* Degalhaire/ra, Degavalhaire/ra (cl). Degaiaire/o, Degavaiaire/ro (mis).

Dégoubiller (T1, p.46) : Vomir, dégobiller au sens propre et au sens figuré. *Elle arrête pas de dégoubiller sur les uns et sur les autres.* Le mot Degobilhar (cl) ne figure pas sur Alibert. Desgoubiha (mis).

Dépéguer (T1, p.21, 67) : Décoller au sens propre et au sens figuré. *Lui, quand il t'entreprend, tu arrives plus à t'en dépéguer.* Despegar (cl). Depega (mis).

Dérabaïre (T2, p.71) : Arracheur de vignes, de pommes de terre, de dents, etc. *Méssourié* (menteur) *comme un dérabaïre de dents.* Voir déraber. Derrabaire (cl et mis).

Déraber : Arracher. Derrabar (cl). Derraba (mis).

Désarmassir : Débroussailler un *armas* afin de mettre la terre en culture. Desermassir (cl). Desermassi, Desarmassi (mis).

Descaviller (T2, p.26) : Fait pour un joueur de ballon de frapper dans les chevilles *(cavilles)* de l'adversaire, geste souvent intentionnel. Descavilhar (cl). Descaviha (mis).

Dévarier (T1, p.38) : Troubler, égarer. *Arrête de bouléguer dans tous les sens, tu me dévaries !* Desvariar (cl). Desvaria, Devaria (mis).

Djol. Voir Jol.

Djasse. Voir Jasse.

Doucemanette (T1, p.24, T2, p.17, 25...) : Très doucement. Doçamaneta (cl). Douçamenet (mis).

Drandailler ou **Trantailler (T1, p.19) :** Vaciller, chanceler. Au village beaucoup de personnes disent *drandailler*, aujourd'hui encore. Trantralhar (cl). Trantaia, Drandaia (mis).

Droulas/asse (T1, p.75) : Garnement, dans un sens très modéré, certainement pas celui de petit voyou. Drollàs/assa (cl). Droulas/asso (mis). Voir Drole.

Drole : Je n'ai entendu ce mot que dans des phrases en 'patois', en revanche les diminutifs et augmentatifs étaient très usités dans des phrases en français. Dròlle/a (cl). Drole/o (mis). Jeune garçon, jeune fille.

Droulet/ette (T1, p.28, 31, 50, 51, 75) : Petit enfant, avec un contenu affectueux. Drollet/ta (cl). Droulet/to (mis). Voir drole.

E

Embaner (T1, p.17) : Encorner. *Il s'est fait embaner par le biòu.* Embanar (cl). Embana (mis).

Embarrer (T2, p.51) : Enfermer, emprisonner. Embarrar (cl). Embarra (mis). De barrar/barra, fermer la porte, à l'origine avec une barre.

Embounigue ou **Embouligue (T2, p.12) :** Nombril. Au village c'est *embounigue*, mais non loin j'ai aussi entendu *embouligue*. Embonilh (cl). Embourigo, embouligo, embounigo (mis), ce dernier mot étant plus spécialement associé à Nîmes dans le TdF.

Embrailler (T1, p.26, 56) : *S'embrailler* : Mettre ses *brailles*, *ses pantalons* ; en bon français, son pantalon. Par extension, se vêtir. *Être bien/mal embraillé* : être bien/mal fagoté. Embralhar (cl). Embraia (mis). De bralhas/braio, pantalon.

Embugage (T1, p.39) : Action *d'embuguer*. Embugatge (cl). Embugage (mis).

Embuguer (T1, p.39, T2, p.18) : Imbiber, gorger de liquide. *S'embuguer* : se saouler. Embugar (cl). Embuga (mis).

Empébrouner, s' (T2, p.18, 72) : Se mettre à picoler. Fréquenter des *pébrons* et s'alcooliser en leur compagnie. S'empebronar (cl). S'empebrouna (mis).

Empègue, une (T1, p.67) : Motif *pégué* (collé) à l'occasion des tournées des jeunes du comité des fêtes lors des fêtes votives. Empega (cl). Empego (mis).

Empéguer (T2, p.74, 77) : Au sens strict, enduire de *pègue*, de poix. Atteindre une cible. Coller une contravention. Empegar (cl). Empega (mis).

Empéguer, s' (T2, p.18, 77) : Se coller (avec de la *pègue*, avec quelque chose de poisseux). *S'empéguer devant quelqu'un* : se coller devant. *S'empéguer un platane* : percuter un platane, en voiture par exemple. Se saouler, s'enivrer. S'empegar (cl). S'empega (mis).

Empétouler, s' (T2, p.18) : Se saouler. Bien connu, tout au moins en pays de Nîmes et d'Alès, pourtant le mot d'origine est introuvable dans mes dictionnaires de référence.

Encaper (T1, p.40) : Comprendre, atteindre son but. Encapar (cl). Encapa (mis). De cap (cl et mis), la tête, le bout.

Encroire, s'. Voir Croire (se) et Crésoïlle.

Enfanguer, s' (T1, p.51, 69, T2, p.77) : S'enfoncer dans la *fangue*, s'embourber. S'enfangar (cl). S'enfanga (mis).

Enfantet, un (T1, 50, 77) : Petit enfant. Enfantet (cl et mis).

Engane, une (T2, p.62) : Salicorne ligneuse. Plante des terrains salés (*sansouire*), dépourvue de feuille, elle pousse en Camargue dans des endroits marécageux, et constitue un tapis vert au printemps et rouge foncé à l'automne. Engana (cl). Engano (mis).

Engasade, une. Voir Gase.

Engrainer (T1, p.71) : Ensemencer. Au sens figuré, agacer quelqu'un pour qu'il perde patience. Engranar (cl). Engrana (mis).

Enraouquer, s' (T2, p.28) : S'enrouer. *Être enraouqué* : Avoir la voix rauque pour cause de maladie ou à force de crier. S'enraucar, S'enrauquir (cl). S'enrau**c**a, S'enrauqui (mis).

Enroumasser, s' (T2, p.28) : S'enrhumer, autrement dit *aganter un roumas*. S'enraumassar (cl). S'enraumassa (mis).

Ensuquer (T1, p.41, T2, p.51) : Assommer. Ensucar (cl). Ensuca (mis). De suc/su, tête, cime.

Èousé, un (T2, p.67) : Pr. è-ou-zé. Chêne vert ou yeuse. Avec les *avaous*, les *èousés* forment une grande partie de la végétation de nos garrigues. Euse, Èlze (cl). Éuse, Elze (mis).

Épine, une (T2, p.32) : Épine, comme en français, mais aussi arête de poisson. Voir Espigne. Espina (cl). Espino, Espigno (mis).

Erme, terre (T2, p.14) : Terre inculte. Synonyme de *armas*. Èrm (cl). Erme (mis).

Esbigner, s' (T1, p.44) : S'esquiver, décamper. Le mot est référencé dans certains dictionnaires de français mais ne semble pas utilisé dans la moitié nord du pays. S'esbinhar (cl). S'esbigna (mis).

Escagasser (T1, p.42, 73, T2, p.17) : Abîmer, affaisser, écraser. *Tu me dis ça, tu m'escagasses !* Tu me tues ! Tu me sidères ! Le mot a été emprunté par le français (1902) dans le sens de assommer quelqu'un, démolir quelque chose, du provençal *escagassa*, issu de *caga*, aller à la selle. A. Rey note : « Parmi les provençalismes, celui-ci est l'un des plus connus dans le reste de la France. » Escagassar (cl). Escagassa (mis).

Escaliers, les (T2, p.42) : Une montée d'escaliers. En occitan languedocien ou provençal, l'escalier est une marche, de ce fait l'ensemble des marches se dit *les escaliers*. Escalièr (cl). Escalié (mis).

Escaluder ou **Escaluguer (T1, p.43) :** Éblouir, aveugler, dans mes dictionnaires de référence. Dans mon village seul le verbe *s'escaluder* est utilisé, avec le sens de prendre un coup de soleil sur la tête, ou tout au moins se retrouver en plein soleil et en souffrir, ailleurs j'entends aussi *escaluguer*. Escalugar, Escaludar (cl). Escaluga, Escaluda (mis).

Escamper (T1, p.44) : Jeter, répandre. Il *escampe* l'argent par les fenêtres ! *S'escamper* : se jeter,

s'élancer. Escampar (cl). Escampa (mis).

Escarlı̱nche (T2, p.88) : Pr. ès-car-lı̱n-tche. Chétif, malingre, pour un humain ou un animal. Le mot, que j'ai nettement dans l'oreille, avec la prononciation es-car-lı̱n-tche, semble peu connu. Toutefois, *esquerinche* et *escarinche* figurent dans le TdF, au sens de personne maigre, fluette.

Escarnir (T1, p.47) : Échauder. Escarnir (cl). Escarni (mis).

Escarougner (T2, p.32, 87) : Égratigner, érafler, écorcher, griffer, au sens propre et au sens figuré. On disait des immigrés espagnols ou italiens qu'ils *escarougnaient* le français. *S'escarougner* : s'égratigner en faisant quelque chose, par exemple en traversassant une *mate d'avaous*. Escarraunhar (cl). Escaragna, Escaraugna (mis).

Escarougnade, une : Égratignure, éraflure, écorchure. Voir Escarougner. Escarraunhada (cl). Escaragnado, Escaraugnado (mis).

Esclafidou, un (T2, p.53) : Jouet que se fabriquaient les enfants avec une branche de sureau creusée en guise de canonnière, appelé aussi *pétadou*. J'ai appris tardivement que c'était aussi le nom des vannes d'arrosage, d'où le nom la *place des esclafidous* à Nîmes. Escalfidor (cl). Esclafidou (mis).

Escoube, une (T1, p.45) : Balai. Escoba (cl). Escoubo (mis).

Escouber (T1, p.45) : Balayer au sens propre et au sens figuré. *Aux dernières élections notre député s'est fait escouber !* Escobar (cl). Escouba (mis).

Escoubillaïre (T1, p.45) : Pr. ès-cou-bi-llaï-re. Balayeur de rue. Le mot peut aussi être utilisé au féminin mais on ne voyait jamais une femme effectuer ce travail. Escobilhaire/ra (cl). Escoubihaire/ro, Escoubilhaire/ro (mis).

Escoubille, une (T1, p.45) : Balayure, ordure. Le plus souvent le mot est employé au pluriel. *Les escoubilles* était un peu partout le nom du lieu où étaient entassées les ordures collectées dans les années 50. Escobilha (cl). Escoubiho, Escoubilho (mis).

Escoupi, un (T1, p.46) : Crachat. Lavar amb un escopit (cl). Lava emé un escoupi (mis). Nettoyer une tache sur le visage d'un enfant avec un peu de salive déposée sur un mouchoir.

Escoupidou, un (T1, p.46) : Crachoir. Escupidor (cl). Escupidou (mis).

Escoupir (T1, p.46) : Cracher au sens propre et au sens figuré. *Il était remonté contre son voisin et m'a tout escoupi !* Il m'a fait part de ses griefs dans le détail. Escupir (cl). Escupi (mis).

Escournifler (T1, p.65, 68) : Mes dictionnaires de référence traduisent escorniflar / escournifla par escroquer, dérober, épier indiscrètement. Je n'ai entendu le mot employé que dans ce dernier sens. Dans mon village, *escournifler* c'est *nifler* (renifler) à la façon du curieux. Escorniflar (cl). Escournifla (mis).

Escournifleur/se (T1, p.65, 79) : Qui *escournifle*. Dans les villages *d'ancien temps* tout le monde se connaissait et on savait tout, il y avait toujours quelqu'un pour *escournifler*. Escorniflaire/ra (cl). Escourniflaire/ro (mis).

Espanifle (T1, p.61) : Terme péjoratif pour désigner les Espagnols, hommes ou femmes. Utilisé dans le Midi de la France, mais inconnu de mes dictionnaires de référence.

Espeiller (T1, p.37, 68) : Au sens premier, arracher la peau (pèl/pèu). Plus généralement, déchirer. Espelhar (cl). Espeia, Espelha (mis).

Espélir (T2, p.24) : Éclore, naître, poindre, épanouir. Le mot peut être utilisé au sens figuré par exemple pour un champion qui se révèle. Espelir (cl). Espeli (mis).

Espéloufi/ie ou **/fide (T1, p.70) :** Ébouriffé/ée. Espelofit/ida (cl). Espeloufi/ido (mis).

Espigaou, un ou **Espigoun (T2, p.90) :** La première prononciation, ès-pi-ga-ou, semble la plus répandue dans nos villages. Au sens premier, petit épi. En fait épis secondaires de certaines graminées (notamment la folle avoine) groupés sur un axe central. En français, un épillet, diminutif de épi. Espigon (cl). Espigouloun, Espigau (mis). De espic/espigo, épi.

Espigne, une (T2, p.32) : Épine. Arête de poisson. Au sens figuré, femme acariâtre. Voir Épine. Espina (cl). Espino, Espigno (mis).

Espigner, s' : Se piquer avec une ou des *espignes*. S'espinar (cl). S'espina, S'espigna (mis).

Espignous/ouse ou **Espinous/ouse (T2, p.32, 67) :** Épineux, épineuse. Le second mot se rapproche du français. Un caractère *espignous*. Espinós/osa (cl). Espinous/o, Espignous/o (mis).

Espigoun, un. Voir Espigaou.

Espoussade, une (T1, p.47). Voir Espoussage. Espolsada (cl). Espóussado, Espoulsado (mis).

Espoussage, un ou **Espoussade, une (T1, p.47) :** Fait d'*espousser* (de secouer) quelque chose, par exemple un tapis ou, au sens figuré, quelqu'un. Dans ce cas la traduction est enguelade. *Il s'est pris un de ces espoussages que je te dis que ça !* Espolsatge (cl). Espóussage (mis).

Espousser (T1, p.47) : Secouer la poussière, la *pous*. Au sens figuré, étriller, engueuler. Espolsar (cl). Espóussa, Espoulsa (mis).

Esquicher (T1, p.79, T2, p.86) : Comprimer. *S'esquicher* : faire un effort. Le radin *s'esquiche* s'il fait un beau cadeau. Celui qui est constipé doit *s'esquicher* lorsqu'il va à la selle. Le mot est référencé par exemple par le dictionnaire d'A. Rey, qui précise : « se dit encore dans le sud-est de la France ». Esquichar (cl). Esquicha (mis).

Esquichade, une ou **Esquichage, un (T2, p.86) :** Pressage, serrement. Esquichada (cl). Esquichado (mis).

Esquichadou, un (T2, p.86) : Dans certains villages, bâton servant à tasser les raisins dans la cornue. Dans mon village c'était fait avec les pieds. Je ne trouve pas le mot d'origine dans mes dictionnaires. Je propose Esquichador (cl), Esquichadou (mis).

Esquichadure, une (T2, p.86) : Pr. à l'ancienne, ès-qui-tcha-dure. Compression, ou meurtrissure produite par une compression. Le synonyme, *cachadure*, était plus fréquent. Pr. ca-tcha-dure. Esquichadura (cl). Esquichaduro (mis).

Esquichun, un (T2, p.86) : Pr. à l'ancienne, ès-qui-tch'un. Produit

de *l'esquichage* de fruits ou de légumes. Coulis. Esquichum (cl). Esquichun (mis).

Esquine, l' (T2, p.25) : Échine, « épine du dos » (Tdf). Au sens large, le dos. *Mal d'esquine* : mal au dos. *Tomber d'esquine* : tomber à la renverse. Esquina (cl). Esquino (mis).

Esquinom, un (T2, p.19) : Surnom, sobriquet. Escais-nom (cl). Escais, Escais-noum (cl).

Estabousir (T2, p.34) : Stupéfier, assommer, étonner. Comment ne pas être *estabousi* la première fois qu'on voit le Pont du Gard. Estabosir (cl). Estabousi (mis).

Estamaïre (T2, p.70) : Étameur, ou plutôt rétameur car l'artisan ne faisait que réparer des objets avec de l'étain *(estam)* fondu. Estamaire (cl et mis).

Estirade, une (T1, p.22, T2, p.15) : Ce qu'on *estire* (étire) en une fois. Plus généralement distance, celle qui s'étire entre un point de départ et un point d'arrivée. *Une brave estirade* : une grande distance. Estirada (cl). Estirado (mis).

Estirer (T2, p.15) : Étirer. *Estirer le linge* : l'étendre (en l'étirant préalablement pour le défroisser), le repasser. *S'estirer* : s'étirer voluptueusement en mobilisant les bras et éventuellement les jambes. Estirar (cl). Estira (mis). Un ferre d'estirar/d'estira est un fer à repasser ; on dit aussi Ferre d'alisar/d'alisa. Voir Aliser.

Estoufade (T1, p.48) : Étuvée, étouffée. Le mot, avec deux f, était connu du vieux français dans le domaine culinaire, il est désormais considéré par A Rey comme régional, « remplacé dans le français central par à l'étouffée ». Estofada (cl). Estoufado (mis).

Estoufadou, un (T1, p.14, 48) : Étouffoir. Nourriture difficile à avaler. Estofador (cl). Estoufadou (mis).

Estoufarel, un ou **Estoufarèou (T1, p.48) :** Au village la prononciation était plutôt es-tou-fa-rèl (languedocien) qu'es-tou-fa-rèou (provençal), mais en fait le mot de référence était *estoufadou*. Estofarèl (cl). Estoufarèu, Estoufarèl (mis).

Estoufarèou. Voir Estoufarel.

Estoufer (T1, p.48) : Étouffer, suffoquer. *Je préfère sortir dehors, ici on estoufe ! S'estoufer* : s'étouffer. Si tu me fais manger ça, à coup sûr je m*'estoufe !* Estofar (cl). Estoufa (mis).

Estraçaïre, un (T1, p.68) : Du côté de Marseille, chiffonnier en tant que collecteur *d'estraces*. Mais au village et dans les environs les mots employés pour cela sont *peillarot* (collecteur de *peilles*) ou *fataïre* (collecteur de *fates*). *L'estraçaïre* sera plutôt celui, ou celle, qui *estrace* quelque chose, qui l'abîme. Estraçaire (cl). Estrassaire (mis).

Estrace, une (T1, p.68) : Chiffon, loque. Le mot, très courant du côté de Marseille, sera compris au village, mais les termes de référence sont *peille* et *fate*. Estraça (cl). Estrasso (mis).

Estracer (T1, p.40, 90, T2, p.36) : Déchirer, abîmer, gâcher. Elle m'a tout *estracé* ce meuble en voulant le décaper. *S'estracer* : rater. Il a insisté pour tirer la boule et s'est

estracé. Estraçar (cl). Estrassa (mis).

Estrambord, l' ou **un (T2, p.34, 72) :** Transport d'enthousiasme, démonstration de joie. Mot qui n'a jamais fait partie du parler courant au village mais que tout le monde connaissait à cause de l'hymne La Coupo Santo. Pour cette même raison le mot est assez bien connu encore aujourd'hui. Estrambòrd (cl). Estrambord (mis).

Estranger/ère ou **Estrangier/ière (T1, p.20, 43, 49, 66, 86, T2, p.23) :** Pr. à l'ancienne entre ès-tran-djé/djère et es-tran-dji̱é/dji̱ère. Étranger, étrangère. *L'estranger d'ici* est celui du village voisin ou de non loin, par opposition à celui du dehors, d'au-delà des frontières. Estrangièr/èra (cl). Estrangié/ero, Estrangié/ei̱ro (mis). D'eici, d'aquí (cl) ; d'eici, d'aqui (mis) ; d'ici, de là. De lai, de defòra (cl) ; d'en lai, d'eilai, de deforo (mis) ; du dehors, d'ailleurs.

Estron, un (T2, p.31) : Étron. Matière fécale qui a quelque consistance, précise J-T Avril. Voir Sénuque. Estront (cl et mis).

Estron-fume, jeu d' (T2, p.31) : Variante méridionale du jeu de pigeon vole. Estront fuma (cl). Estront fumo (mis).

Estropieu (T2, p.52) : Le verbe estropier existe aussi en français, toutefois dans le Midi on ne dit pas j'es-tro-pie, mais j'es-tro-pieu, etc. Dans les années 50-60 encore le villageois de souche se moquent de l'immigré italien ou espagnol qui es-tro-pieu le français. Estropiar (cl). Estroupia (mis).

F

Fada/Fada ou **Fadade (T1, p.43, 79, T2, p.91) :** Un peu fou, un peu folle. On pouvait entendre : *Elle est fada !* ou *Elle est fadade !* ce qui correspond davantage au parler ancien. Fadat/da (cl). Fada/ado (mis).

Faï, un (T1, p.29, T2, p.51) : Faix. Fais (cl et mis).

Faï (T2, p.47) : Fais à l'impératif ou à la troisième personne du présent de l'indicatif. Dans mon village c'est *faï* comme à Nîmes et en Provence, plus à l'ouest, en plein Languedoc, ce sera *fa*. Fai caud (cl). Fai caud (mis). Fai tirar Marius (cl). Fai tira Marius (mis). Fai de ben a Bertrand,... (cl). Fai de bèn à Bertrand,... (mis).

Faïsse (T2, p.58) : Bandes de terre dédiées à la culture et soutenues par des murets. Au nord du Gard, à l'ouest on dira plutôt *traversier*, côté Lozère, *bancèl*, côté Ardèche *acol*. Faissa (cl). Faisso (mis).

Falet/ette (T2, p.19, 81) : Boiteux, boiteuse. Les mots d'origine ne figurent que comme adjectifs dans mes dictionnaires de référence, pourtant au village nous avons *l'aire du falet*. Au village on disait plutôt *panard/e*, mais l'expression *jambe falette*, jambe folle, était utilisée. Falet, Faubet (cl). Falèt, Faubèl (mis).

Falette, jambe (T2, p.81) : Jambe folle, jambe paralysée qu'on jette en avant sans l'appuyer. Camba faleta, Camba faubeta (cl). Cambo falèto, Cambo faubello (mis).

Fan ! oh (T1, p.41, 43, 63) : Exclamation. Le terme d'origine est

probablement enfant. Enfant (cl et mis).

Fan dé chiche ! (T1, p.41) : Exclamation. Fant de chicha (cl). Fan de chicho (mis). Origine incertaine. Probable diminutif de *fan dé chichourle*, enfant de jujube (gingorla/gingourlo, chichourlo), sachant que pour certains *chichourle* évoque aussi le clitoris ce qui renverrait à enfant de pute. Quoi qu'il en soit, enfant de pas grand-chose.

Fan dé chichourle ! (T1, p.47). Voir Fan dé chiche.

Fan dé lou ! (T1, p.73) : Exclamation. Origine incertaine. Enfant de loup ? Enfant de lop (cl). Enfant de loup, Efant de loup (mis). Certains évoquent la faim de loup. Fam de lop (cl). Fam de loup (mis).

Fan dé pute ! : Exclamation. Enfant de pute ! Fant de puta (cl). Fan de puto (mis).

Fangas, un (T1, p.51) : Étendue fangeuse au sens propre et au sens figuré. *On est dans un brave fangas !* Fangàs (cl). Fangas (mis).

Fangue, la (T1, p.51) : Fange. Voir Enfanguer. Fanga (cl). Fango (mis).

Fangous/ouse (T1, p.51) : Constitué de *fangue*. En français standard, fangeux. Fangós/osa (cl). Fangous/ouso (mis).

Fargate, une (T2, p.19) : Femme sale, qui tient mal son intérieur. Je n'ai jamais entendu le mot au masculin, sauf l'augmentatif *fargatas*. Ces mots sont très connus dans mon village et les villages environnants, pourtant je n'en trouve pas la trace dans Alibert, et le Tdf mentionne seulement *fregato, fargato* : « Maraudeuse à Marseille ». Louis me rapporte pour Aigues-Mortes l'expression *Tu es un sacré fargate.*

Fargatas/asse : Gros sale, grosse sale. Voir Fargate.

Farigoule, la (T2, p.57) : Thym. Le mot n'est arrivé que tardivement dans mon village en provenance de Nîmes et de la Provence, les anciens disaient *pote* comme dans l'Hérault en allant vers Montpellier. Plus au nord ou à l'est du Gard c'est *férigoule* ou *frigoule*. Frigola, Farigola (cl). Ferigoulo, Farigoulo (mis).

Fataïre, un (T1, p.68, T2, p.76) : Chiffonnier. On entendait aussi *peillarot*. Fataire (cl et mis), de fata/fato, chiffon.

Fate, une (T1, p.68) : Chiffon. Synonyme, *peille*. Le mot *peille* est encore très utilisé. Fata (cl). Fato (mis).

Fatigué, être (T1, p.77) : Être très malade. *Le papet, il est bien fatigué* : il est quasi mourant. Estre fatigat (cl). Èstre fatiga (mis).

Fé, la (T1, p.52, T2 p.13, 24) : Foi, passion. *Fé di biòu*, en pays de tradition camarguaise, passion des taureaux. Fe dei buòus (cl). Fe di biòu (mis).

Ferrade, une (T2, p.13) : Marquage des taureaux et des vaches à l'emblème du propriétaire à l'aide d'un fer rougi au feu. Ferrada (cl). Ferrado (mis).

Festaïre ou **Festéjaïre (T2, p.72) :** Pr. fès-taï-re, fès-té-djaï-re. Celui qui fait la fête, qui festoie. Par extension fêtard, noceur. Festejaire (cl et mis).

Figuière, une (T2, p.52) : Dans mes souvenirs d'enfant la *figuière* est un gros figuier. Pour d'autres

c'est un figuier femelle. En fait les mots figuier et *figuière* sont souvent employés l'un pour l'autre, ce que l'on retrouve même dans les dictionnaires. Lo figuièr, La figuièra (cl). Lou figuié, La figuièro, La figuièiro (mis).

Fla, flaque (T1, p.53) : Mou, molle. *Lui, je risque pas de l'embaucher, il est fla comme une purge !* Flac/ca (cl). Fla/co (mis).

Flacas/se (T1, p.53, T2, p.46) : Très *fla*, très *flaque*. *Cette femme, elle laisse tout faire à ses enfants, quelle flacasse !* Flacàs/assa (cl). Flacas/asso (mis).

Fougnaïre : Pr. fou-gnaï-re. Celui ou celle qui a coutume de *fougner*, de bouder. Fonhaire/a (cl). Fongnaire/arello (mis).

Fougner (T2, p.40) : Bouder, faire la moue. *Fougner contre son ventre* : bouder au point de se priver de manger. Fonhar (cl). Fougna (mis).

Fougner, se : Se bouder, se faire la tête, s'éviter. Voir Fougner. Se fonhar (cl). Se fougna (mis).

Fougneur/euse : Francisation de *Fougnaïre*.

Fouïre, la (T2, p.28) : Pr. fouillre. Diarrhée violente. Avoir la *fouïre* c'est pire qu'avoir la *cagagne*. Foira (cl). Fouiro (mis). .

Franchimand/e (T2, p.58) : Français de la moitié nord du pays. Parisien ! Celui ou celle qui imitent les manières et le parler parisien, au sens très large du mot. Bien que présent dans le TdF le terme ne s'est diffusé en pays de Nîmes qu'à partir des années 60, par l'intermédiaire des militants régionalistes. Franchimand/a (cl). Franchimand/o (mis).

Frescadet/ette, arriver tout/e (T2, p.33) : Arriver tout guilleret, toute guillerette alors que les circonstances ne s'y prêtent guère. Je retrouve seulement afrescadet/eto dans le TdF.

Frescas/asse (T, p.33) : Très frais, éventuellement trop frais. Frescàs/asso (cl). Frescas/asso (mis).

Frescun (T2, p.33) : Fraîcheur désagréable qui tombe en cours de nuit. Odeur de viande fraîche qui règne dans certaines boucheries ou, plus péjorativement, odeur que dégage la viande placée dans un lieu humide ou renfermé. Frescum (cl). Frescun (mis).

Fresque, à la (T2, p.33) : Pr. frèsque. Au frais, à la fraîcheur. L'été, plutôt que de rester en pleine *soureillade*, on aime bien se mettre à la *fresque*. A la frescor (cl). À la frescour (mis).

Fresquet/ette (T2, p.33) : Un peu froid, ce qui correspond au français familier frisquet. Le mot peut aussi signifier fraîcheur agréable, un jour de grande chaleur par exemple. Fresquet/eta (cl). Fresquet/eto (mis). De fresc/fres, frais.

Fricasse, la (T1, p.65) : Préparation du cochon. Ce jour-là, au souper on mange la *fricassaille* (fricassée), plat à base de porc avec du filet, du foie, de la poitrine, etc. Fricassa (cl). Fricasso (mis).

Furer (T2, p.87) : Au sens premier fouiller, fureter (pour ces mots j'entendais seulement *tafurer*), chasser au furet. Au sens figuré, flirter. Ce dernier sens ne se trouve pas dans le TdF. Furar (cl). Fura (mis).

G

Gabieu, une (T1, p.54) : Cage, mais aussi espace compris entre plusieurs ceps de vigne. Par extension, rangée de vigne. Gàbia (cl). Gàbio (mis).

Gal, un (T1, p.55, T2, p.48, 51) : Coq. Rouge comme un gal. Gau, Gal (cl et mis).

Galavard/e (T1, p.52, 60) : Gourmand. Galavard/a (cl). Galavard/o (mis).

Galavardas/sse (T1, p.11, 12) : Très *galavard/e*, voire vorace. Galavardàs/ assa (cl). Galavardas/asso (mis).

Galavardet/ette : Petit *galavard*, petite *galavarde*, pour un enfant. Galavardet/eta (cl). Galavardet/eto (mis).

Galavardou/oune : *Galavardet* et *galavardette* avec un sens affectueux renforcé. Galavardon/ona (cl). Galavardou/ouno (mis).

Galet, à (T2, p.83) : À califourchon. Dans certains villages, *à gadet*. De galet (cl et mis), cou, garrot d'un cheval.

Galine, une (T1, p.55, T2, p.12, 51) : Poule. *Zou, on y va, c'est l'heure d'embarrer les galines !* Formule affectueuse à l'égard d'un petit enfant : *Ma galine !* Galina (cl). Galino (mis).

Galinette, une (T1, p.55) : Coccinelle. Au sens affectif, poulette. La mamet pourra appeler *Ma galinette*, le *petitou* ou la *petitoune*. Galineta (cl). Galineto (mis).

Galitchou, un (T2, p.51) : J'entendais ce mot pour qualifier un enfant qui faisait son petit coq. Mais en toute rigueur un petit coq devrait se dire *galet* ou *galou*, termes que je n'ai jamais entendus. Je trouve seulement Galet, Galoun, pour coquelet, dans le dictionnaire de Coupier.

Ganarre, une (T2, p.18) : Cuite, ivresse. *Prendre sa ganarre* : être en état d'ébriété. Ganarra (cl). Ganarro (mis).

Gandole, une (T1, p.40) : Rigole. Gandòla (cl). Gandolo (mis).

Garbín, le (T2, p.50) : Pr. gar-bín. Vent frais, venu de la mer qui, l'été, souffle à l'intérieur des terres à partir du milieu de l'après-midi. Garbin (cl et mis).

Garrel/le (T2, p.81) : Boiteux, boiteuse. *Patte garrèle :* gaucher ou maladroit (au jeu de boules). Garrèl/a (cl). Garrèu, Garrèl (mis).

Garri, un (T1, p.22) : Rat, mulot. Au sens figuré, gars ou encore bouchon, à la pétanque. Garri (cl). Gàrri (mis).

Gase, une (T2, p.72) : Traversée d'une étendue d'eau (rivière, *roubine*...) par des taureaux ou des chevaux encadrés par des gardians à cheval. Ce qui était une nécessité est devenu spectacle. *Engasade* est parfois utilisé avec le même sens. Gasa (cl). Gaso (mis). De gasar/gasa passer à gué.

Gastabos (T2, p.19) : Sobriquet usuel des menuisiers, supposés gâter, gâcher le bois. Gasta-bòsc (cl). Gasto-bos (mis). De gastar/gasta, gâter, détériorer.

Gastaplancha (T2, p.19) : Pr. gasta-plan-tcha. Sobriquet usuel du menuisier, réputé gacher les planches. Voir aussi Gastabos. Gastaplanca (cl). Gasto-plancho (mis).

Gavach/che (T1, p.49, 56-58, 66, 80). Voir Gavot. Pr. ga-va-tch. Gavach/a (cl). Gavach/o (mis).

Gavel (T2, p.16) : Au sens strict le gavel est la javelle, un petit faisceau de sarments ou de menu bois. Mais je n'ai entendu ce mot qu'au sens de sarment de vigne, on disait *un fagot de gavels*. Gavèl (cl). Gavèu, Gavèl (mis).

Gavel, òli de (T2, p.16) : Huile de sarment de vigne, autrement dit vin. On entend aussi *tisane de gavel*. Voir ce mot.

Gaveller (T2, p.65) : *Ramasser les gavels*, en faire des fagots. Gavelar (cl). Gavela (mis).

Gavatch/e. Voir Gavach et Gavot.

Gavot/te (T1, p.49, 56-58, 66, 80) : Montagnard/e. Antérieurement le terme était péjoratif, maintenant il est surtout utilisé dans un contexte de plaisanteries. Outre-Vidourle, côté Languedoc, le terme *gavatch/e* prévaut. Gavòt/ta (cl). Gavot/o (mis).

Ginguèle, une (T1, p.13, 40, 44) : Pr. à l'ancienne, djí̲n-guè-le. Tige fine et souple. Ginguèla (cl). Ginguelo (mis).

Gui̲ngoï, de (T2, p.81) : De travers, de guingois. Il pourrait s'agir d'une adaptation méridionale de l'expression française 'de guingois', car 'de travers' se disait plutôt *dé goï*. De gòi (cl). Deguingoi (mis).

Glatié, œuf (T2, p.49) : Œuf dont l'intérieur est très pâle, signe qu'il n'a pas été fécondé. *Pâle comme un œuf glatié.* Glatièr (cl). Glatié, Blatié (mis). Qui bat dans sa coquille, précise le TdF.

Goï (T2, p.81) : Boiteux, boiteuse. Le mot était compris dans mon village mais je n'ai jamais entendu que *panard/de*. À la pétanque une boule qui sort *de goï* sort de travers (en fait légèrement par côté) de la main du joueur, au lieu de sortir bien droit. Gòi/a (cl). Goi/io.

Gorgue, une (T2, 55) : Conduit assurant la descente de l'eau de pluie à partir de la gouttière (ou chéneau). Gòrga (cl). Gorgo (mis).

Gour, un (T2, p.54) : Trou d'eau dans une rivière. *Suer comme un gour* : suer à grosses gouttes. Susar come un gorg (cl). Susa coume un gourg (mis).

Gourgue, une (T2, p.54) : Bassin aménagé pour abreuver les bestiaux dans des pays d'élevage ou tout simplement réservoir d'eau de pluie pour servir à l'arrosage d'un jardin ou d'une prairie. Mot plutôt connu des personnes ayant un lien avec les Cévennes. Gorga (cl). Gourgo (mis).

Gourgasse, une (T2, p.54) : Grande *gourgue*. Du côté de Saint-Hippolyte-du-Fort, c'est le sobriquet de la mer Méditerranée. Mot connu des personnes ayant un lien avec les Cévennes. Gorgassa (cl). Gourgasso (mis).

Gorja nègra (T1, p.59) : Pr. gordja nè̲-gra. Gorge noire. Sobriquet péjoratif désignant un/e protestant/e. Gòrja negra (cl). Gorjonegro (mis). Mistral évoque l'utilisation de ce mot dans le Lubéron et dans les environs de Nîmes. Il faudrait ajouter pour le moins le pays *raiol*, autrement dit les basses Cévennes.

Gouttière, une (T2, p.55) : Infiltration d'eau par la toiture. De gotar/gouta, couler goutte à goutte.

Grandas̲/asse (T1, p.50, 90) : Très grand, très grande. Excessivement grand/e. Grandàs/assa (cl). Grandas/asso (mis).

Grandet/ette : Un peu grand/e, souvent avec une connotation affectueuse. *Tè, le petit, depuis que je l'avais pa vu, il s'est fait grandet !* Grandet/eta (cl). Grandet/eto (mis).

Grapaou, un (T1, p.14) : Crapaud. Grapaud (cl et mis).

Grasillade, une (T2, p.13) : Grillade. Grasilhada (cl). Grasihado (mis).

Grasille, une (T2, p.13) : Gril. *Marque* d'une manade de taureaux de Camargue. Au sens figuré, une *grasille* est un vélomoteur en fin de vie. Grasilha (cl). Grasiho (mis).

Grasiller (T2, p.13) : Griller, rôtir sur le gril. *Se grasiller*, se griller, comme les touristes qui l'été s'exposent sur la plage *en plein cagnard* (au plus gros du soleil). Grasilhar (cl). Grasiha (mis).

Graton, un (T1, p.40) : Petit caillou qui affleure le sol, hantise des joueurs de pétanque. Sens inconnu des dictionnaires consultés, mais on trouve dans le TdF *grato*, grès dur et siliceux en Rouergue.

Griset (T2, p.44) : Un peu gris. Griset est aussi l'une des appellations de l'escargot petit-gris. Griset (cl et mis).

H-I-J-K

Homénet, un (T1, p.90) : Petit homme. Omenet (cl). Oumenet (mis).

I'a pas (T1, p.20, 22) : Il n'y a pas, traduction littérale de la langue d'oc. *I'a pas ren* (cl et mis), il n'y a rien. *I'a pas degun* (cl et mis), il n'y a personne. Ainsi le *I'a pas* méridional ne provient pas d'un emprunt au français familier Y a pas.

Ibrougnas/asse (T2, p.18) : Grand ivrogne, grande ivrognesse. Un homme peut être qualifié *d'ibrougnasse* (mot féminin) ce qui renforce le côté péjoratif. Ibronhàs/assa (cl). Ibrougnas/asso (mis).

Ibrougne (T2, p.16) : Ivrogne, ivrognesse. *Chin d'ibrougne* ! Chien d'ivrogne. Expression courante pour dénigrer un chien ou plus souvent son maître, en principe sur le registre de la plaisanterie. Ibronha (cl). Ibrougno (mis).

Iganaou/aoude ou **Uganaou/oude (T1, p.59, 84, T2, p.49) :** Huguenot, huguenote, protestant/e. Au village on prononçait i-ga-naou. *Pâle comme un iganaou* : très pâle. *Ai picat sus una tèsta d'iganaud (cl). Ai pica sus uno tèsto d'uganaud (mis).* J'ai tapé sur une tête de protestant ! Sur quelque chose de très dur. Uganaud/a (cl). Uganaud/o (mis).

Jan, un ou **Jan-femna, un (T2, p.46) :** Pr. djan-fèn'na. Terme de moquerie pour désigner les hommes qui effectuaient certaines tâches considérées comme féminines. Jan ou Joan-femna (cl). Jan ou Jan-femno, -femo, -fenno (mis).

Janet, un (T2, p.46) : Pr. dja-né. Diminutif de Jan. Voir ce mot.

Jasse, une (T2, p.71) : Pr. dji-asse, entre dja-se et dia-se. Bergerie. Jassa (cl). Jasso (mis).

Jol, un (T2, p.54) : Pr. djol. Goujon d'eau douce. Il existe aussi des *djols* poissons de mer. En Provence, *gòbi* pour les deux. J'ai aussi

entendu traduire *djol* par vairon. Dans un village voisin le terme usité est *vernière*, le *djol* étant considéré comme un poisson de mer vendu par le poissonnier. Jòl (cl). Jol (mis).

L

Lampourde, une (T2, p.90) : Tête de glouteron, sorte de bardane. Mot adopté de longue date par le français. Lamporda (cl). Lampourdo (mis). Appelée familièrement *Arrapa-péou*, attrape-cheveux. Arrapa-pel (cl). Arrapo-péu (mis).
Lampourdoun : Petite *lampourde*. Lampordon (cl). Lampourdoun (mis).
Layer (T1, p.88) : Ennuyer. *Se layer* : s'ennuyer. Lanhar (cl). Laguia, Laia, Lagna (mis).
Lé, un (T1, p.22) : *Bouchon*. En français cochonnet, but à la pétanque. Lec (cl). Le, Lec (mis).
Lenga nòstra, la : Pr. lain-ga nòstra. Traduction littérale : Notre langue. Voir Lengo nostro.
Lengo nostro, la (T2, p.24, 72) : Pr. lain-go nòs-tro. Notre langue. Pour ce qui nous concerne, la langue d'oc dans ses variantes languedociennes et provençales. Ce que les anciens appellent leur 'patois'. En pays de Nîmes, cette expression est généralement écrite *lengo nostro*, donc en graphie mistralienne pour le provençal (mis). Plus à l'ouest, passé Vidourle, exception faite des pays de *biòus*, l'expression sera le plus souvent écrite *Lenga nòstra*, en graphie occitane classique (cl).
Lenguéjaïre (T2, p.71) : Pr. lain-gué-djaï-re. Langueyeur. Celui qui, sur les marchés aux bestiaux, examine la langue des cochons afin de détecter une éventuelle maladie. Lenguejaire (cl et mis). De lenga/lengo, langue.
Lever (T1, p.16, T2, p.39) : Soulever, comme en français, mais aussi enlever, ôter. *Lever une boule à la pétanque*, *Lever le goût de*, etc. Levar (cl). Leva (mis).
Lipade, une (T1, p.60) : Bon coup de langue. *En trois lipades le chien a enfilé sa pâtée.* Lipada (cl). Lipado (mis).
Lipas, un (T1, p.60) : Grand coup de langue. Lipàs (cl). Lipas (mis).
Lipe, une (T1, p.60, T2, p.74) : Au sens strict, coup de langue, mais je n'ai entendu le mot qu'au sens figuré de fessée. Lipa (cl). Lipo (mis).
Liper (T1, p.60, 78) : Lécher. Lipar (cl). Lipa (mis). Le *lipa-ciuou* est un lèche-cul. Lipa-cuol (cl). Lipo-cuou (mis).
Lipétige, une (T1, p.52, 60) : Ce qui fait saliver, sucrerie, friandise. Lipetige (cl et mis).
Liput/ue ou **/ude (T1, p.78) :** Qui a de grosses lèvres. Lippu existe en français dans ce même sens, mais il convient de dire lippue et non *lipude*. On me rapporte *Pouton liput*, difficile à traduire. Liput/uda (cl), de lipa, lèvre. Le TdF propose Labru/udo de labro, lèvre.

M

Maïsse, une (T1, p.21) : Gueule. Bavard impénitent. *Avec elle, tu*

risques pas d'en placer une, quelle maïsse ! Maissa (cl). Maisso (mis).

Maïsser (T1, p.16, 21) : Bavarder intensément. Maissar (cl). Meissa, Maissa (mis).

Mamet, une (T1, p.16, 26, 28,... T2, p16,...) : Grand-mère. Expression très courante dans le Gard et en périphérie, aujourd'hui encore. Mamet (cl et mis).

Mamette, une (T1, p.31) : Diminutif de *mamet*, à l'usage des petits enfants. Ceux-ci diront plutôt *mémet* (mé-mé) écrit mamé en français. Mameta (cl). Mameto (mis).

Mamille ou **Ma mille (T1, p.78) :** Mon petit chéri, ma petite chérie. Ma mia (cl). Ma mìo (mis).

Manade, une (T2, p.13, 71, 72) : Élevage de taureaux en Camargue. Manada (cl). Manado (mis).

Manadier/ère (T1, p.9, 19, 69) : Propriétaire d'une manade, autrement dit d'un élevage de taureaux en Camargue. Le mot racine ne figure pas sur mes dictionnaires de référence. Les félibres écrivent manadié/iero (mis). Sur le Tdf figure meinadié (mis), conducteur, maître d'un troupeau.

Mandja et ses composés. Voir Manja qu'il faut prononcer mandja.

Manja-cagaraoulas (T1, p.61) : Mange-escargots. Cette expression désignait péjorativement les Espagnols. Manjà-cagaraulas (cl). Manjo-cacalaus (mis).

Manja-macaronis (T1, p.14) : Mange-mararonis. Désignait péjorativement les Italiens (voir *babi*), désormais c'est généralement dit sur le ton de la plaisanterie. Manja-macaròn is (cl). Manjo-macarroun (mis).

Manja-paella (T1, p.61) : Mange-paella. Désignait péjorativement les Espagnols. Manja-paelha (cl). Manjo-paela (mis).

Manja-pan (T1, p.61) : Mange-pain. Désignait péjorativement les Espagnols. Manja-pan (cl et mis). Ce qui n'empêchait pas nos plus anciens, lors des repas, de dire péremptoirement *Manja de pan !* (cl et mis), mange du pain, ce qui était une façon d'économiser.

Manja-tomatas (T1, p.61) : Mange-tomates. Désignait péjorativement les Espagnols. Manja-tomatas (cl). Manjo-toumato (mis). Hors de ce contexte, pour tomate les anciens disaient *poma d'amor/poumo-d'amour* (mis), qu'ils traduisaient par pomme d'amour, expression qui se retrouve en français.

Marinas, faire (T2, p.50) : Temps caractérisé par un gros vent porteur de pluie venant de la mer. Faire marinàs (cl). Faire marinas (mis).

Marque, la (T2, p.13) : Expression camarguaise connue des amateurs de bouvine. La marque est une empreinte indélébile de l'emblème du propriétaire d'une manade faite à l'aide d'un fer rougi appliqué sur la cuisse et/ou le flanc des bêtes de manière à les identifier. Pour les truffeurs *le cavage à la marque* consiste à repérer les truffes les plus proches de la surface du sol grâce à un léger craquellement de la terre. Marca (cl). Marco (mis).

Marrida-tèsta (T2, p.89) : Mauvaise tête, personne dotée d'un sale

caractère. Marrida tèsta (cl). Marrido tèsto (mis).

Marri-péou (T1, p.70) : Pr. mari-pé-ou. Grincheux, grincheuse, toujours de mauvais poil *(péou).* Marrit/ida-pel (cl). Marrit/ido-péu (mis).

Martélas, un (T1, p.62) : Gros marteau. Martelàs (cl et mis). De martèl/martèu, marteau.

Martélet, un (T1, p.62) : Petit marteau, heurtoir. Le jeu du *martélet* était un classique des couillonnades des jeunes. Martelet (cl et mis).

Mascarer (T1, p.63) : Mâchurer, noircir. *Se faire mascarer* : se faire avoir. Mascarar (cl). Mascara (mis).

Mate, une (T2, p.67) : Touffe. Une *mate* de joncs, d'herbe, *d'èousé, d'avaous.* De chênes verts, de chênes kermès. Mata (cl). Mato (mis).

Matelassaïre (T2, p.70) : Artisan spécialisé dans la réfection des matelas. Dans mes souvenirs, c'est le seul exemple d'artisan itinérant susceptible de concerner une femme qui, certes, travaillait alors en couple. Matalassaire/ra (cl), Matalassié/ero (mis). De Matalàs, Matalas. Matelas.

Mèche, la : Morve qui coule du nez (comme si une mèche était pendue). Dans certains villages et du côté de Montpellier, c'est la *mèque*. Voir Méchous. Meca, Me-cha (cl). Mecho, Meco (mis).

Méchous/ouse (T2, p.19) : Pr. mé-tchous, mé-tchou-se. Celui ou celle dont la *mèche* (morve) pend au nez. Mecós/osa, Mechós/osa (cl). Mechous/ouso, Mecou/ouso (mis).

Mèfi ! (T1, p.11, T2, p.18) : Attention ! Mèfi (cl et mis).

Mestréjer (T2, p.50) : Pr. mès-tré-djé. Maîtriser, gouverner en maître, dominer. Mestrejar (cl). Mestreja (mis).

Métchous/ouse. Voir méchous.

Mille : voir Mamille.

Miole, une ou **Muole (T2, p.84) :** Mule. Muòla (cl). Miolo (mis).

Miòou, un ou **Muòou (T2, p.84) :** Pr. entre mu-ò-ou et mi-ò-ou. Mulet. Muòl, Miòl (cl). Muou, Miòu (mis).

Miquèou, faire la sant (T2, p.46) : Pr. mi-què-ou. Faire la Saint-Michel (époque de renouvel-lement des baux ruraux) autrement dit quitter son employeur, et non partir s'amuser à la foire de la Saint-Michel à Nîmes. Faire Sant Miquèu (cl et mis).

Miquèou l'ardit (T2, p.46) : Pr. mi-què-ou lar-di. Voir Ardit.

Missounenque, une (T2, p.45) : Escargots blancs, de très petite taille, que l'on trouve en grappe, l'été sur le fenouil, et sur les chaumes après la moisson. Meis-sonenca (cl). Meissounenco (mis). De Meisson (cl), Meissoun (mis), moisson

Miston/one (T2, p.59) : Gamin, gamine. Le dictionnaire CNRTL considère le mot comme vieilli pour le français mais d'usage régional en Provence. Très connu en pays de Nîmes en tout cas (où se déroule l'intrigue du film de Truffaut, Les mistons). Mistón (cl) ne figure pas dans le dictionnaire d'Alibert, qui par ailleurs men-tionne Mistonar, caliner. Nitoun, Nistoun, Mistoun (mis).

Mitan, le (T2, p.47) : Milieu. Le terme, vieilli en français, demeure très courant dans les villages des années 60, et on peut l'entendre encore : *Qu'est-ce qu'il fait celui-là planté au mitan de la rue !* Mitan (cl et mis).

Mouissaou, un : Pr. mou-i-sa-ou. Moustique. Moissal (cl). Mouissau au masc, mouissalo au fém (mis).

Mouissaline, la (T2, p.60) : Pr. mou-ill-saline. Les moustiques en général. Voir Mouissaou. Moissalina (cl). Mouissalino (mis).

Mouligas/asse (T1, p.53, 64) : Très mou, très molle. Moligàs/assa (cl). Mouligas/asso (mis). De mol/mòu, mou.

Moulin d'huile (T2, p.16) : Moulin à huile. Molin d'òli (cl). Moulin d'òli (mis).

Moulon, un (T2, p.85) : Tas, amas, attroupement. Voir amoulouner. Molon (cl). Mouloun (mis).

Moulounade, une (T2, p.85) : Attroupement, multitude, foule. Dérivé de moulon. Molonada (cl). Moulounado (mis).

Moulounas, un (T2, p.85) : Gros *moulon*. Molonàs (cl). Moulounas (mis).

Moulounet, un (T2, p.85) : Petit *moulon*. Molonet (cl). Moulounet (mis).

Moungette, une (T2, p.45) : Au sens strict, petite religieuse. Mais je n'ai entendu le mot que pour désigner une variété de haricot blanc. Dans certains villages le mot désigne aussi une catégorie de petits escargots blancs, autrement appelés *mourguettes*. Mongeta (cl). Moungeto (mis).

Mounine, charger sa (T2, p.18) : Se griser. S'enivrer. Au sens strict une *mounine* est une guenon. Cargar la monina (cl). Carga la mounino (mis).

Mourguette, une (T2, p.45) : Escargot de petite taille, à la coquille blanchâtre. Dans certains villages on dit aussi *moungette*. Morgueta (cl). Mourgueto, (mis).

Mournifle (T2, p.30) : Coup sur le visage (le *mourre*). Il est tentant de traduire par mornifle, mot qui existe en français mais est considéré comme vieilli. En revanche, dans nos villages des années 50-60, on entendait encore ce genre d'expression : *Si tu continues tu vas te prendre une mournifle !* Tu vas te prendre une baffe ! Mornifla (cl). Mourniflo (mis).

Mourraou, un (T2, p.80) : Pr. mou-ra-ou. En règle générale, muselière. Toutefois en Camargue c'est une pièce de bois fixée dans les naseaux d'un veau afin de le sevrer, avant les fils de fer barbelés et la séparation physique. Morrau (cl). Mourrau, Mourral (mis).

Mourre, le (T1, p.78, T2, p.30, 80) : Museau, mufle. *Faire le mourre* : faire la tête. *Piquer de mourre* : tomber le visage en premier. *Soupe de mourre* : soupe à la grimace. A. REY signale un emprunt du français à l'occitan, attesté au XVIe siècle, pour mourre « au sens de museau, mufle ou groin. Au figuré, c'est le nez. » Chez nous le mourre n'a jamais été le nez. Morre (cl). Mourre (mis).

Mourre, salade de (T2, p.30) : Salade de pissenlit appelé aussi mourre de porc. Salada de morre (cl). Salado de mourre (mis).

Mourre de porc (T2, p.30) : Pissenlit. Dénomination ancienne de

certains bateaux au Grau-du-Roi et sur le littoral. Morre de porc (cl). Mourre de porc (mis). Souvent écrit Mourre de pouar (provençal maritime).

Mourréjer (T2, p.80) : Pr. mou-ré-djé. Montrer le *mourre* (museau), pousser avec le *mourre*. Au sens figuré, pour les humains, épier, s'embrasser, se retrouver le nez par terre. Morrejar (cl). Mourreja (mis).

Mourrut/ude (T2, p.30) : Dont le visage ressemble à un *mourre* (mufle), en fait personne renfrognée. Morrut/uda (cl). Mourru/udo.

Mourrudas/asse (T2, p.30) : Personne réputée pour faire le *mourre*, autrement dit, d'une compagnie peu agréable. Morrudàs/assa (cl). Mourrudas/asso (mis).

Moussiguer (T1, p.33) : Mordre. Mossigar (cl). Moussiga (mis).

Moustas, un (T1, p.60) : Grosse gifle. Mostàs (cl). Moustas (mis).

Moutchoun. Voir Mouchoun.

Mouchoun, un (T2, p.85) : Pr. mou-tchoun. Petit paquet de quelque chose. Mochon (cl). Mouchoun (mis).

Muòou. Voir Miòou.

Muselade (T2, 80) : Terme connu dans le milieu de la bouvine. Opération qui consistait à fixer un *mourraou*, sous forme de pièce de bois articulée, aux naseaux des veaux sauvages que l'on voulait sevrer. Muselado (mis).

N

Nàni (T2, p.22) : Façon polie de dire non, probablement inspirée par le vieux français nenni. Très peu usité dans nos villages des années 50 où les anciens disaient *Noun*. Nani (cl). Nàni (mis).

Nèci (T2, 91) : Pr. nè-ci. Niais/e, insensé/e. Rien à voir avec N.C., Nouveau Converti, contrairement à ce que l'on peut entendre et, parfois, lire. Nèci/a (cl). Nèsci/o (mis).

Néciges : Pr. à l'ancienne, né-ci-dje. Actes insensés, typiques d'un *nèci*. Necitge (cl). Nescige (mis).

Niasque, Niasquer. Voir Niate, Niater.

Niate, une (T2, p.18) : Cuite, ivresse. *Se niater* ou *Prendre une niate* : se saouler. Dans un village de la Vaunage, j'entends *Niasque*. Les félibres d'Aigues-Mortes disent *niasco*, donc *niasque* en parler méridional. Voir Niater. Nhasca (cl). Nasco (mis).

Niater, se (T2, p.18) : *Se prendre* une cuite. S'enivrer. Dans un village de la Vaunage, j'entends *se niasquer*. Les félibres d'Aigues-Mortes disent *Se niasca*, ce qui donne *Se niasquer* en parler méridional. Se nhascar (cl). Se nasca (mis).

Nifle, la (T1, p.65, T2, p.28) : Morve. On dit aussi la *mèche*. Ailleurs j'ai entendu *mèque*. Nifla (cl). Niflo (mis).

Nifler (T1, p.65, T2, p.28) : Renifler mais aussi *tirer la nifle*, c'est-à-dire inspirer par le nez pour faire remonter la morve. Niflar (cl). Nifla (mis).

Noï (T1, p.34) : Gitan/e, bohémien/ne. *Pour vendange, on embauchait des noïs, ils nous ont jamais rien raoubé* (volé). Nòi (cl). Noi (mis).

O

Oï (T2, p.23) : J'ai toujours entendu *oï* pour dire oui dans la bouche des anciens. C'est vrai en pays de Nîmes et bien au-delà, côté Languedoc. Ailleurs on disait o, vo ou autre chose. Il semble que pour trouver l'expression *oc* il faille chercher à l'écrit, dans des vieux textes ou chez les écrivains occitanistes contemporains. Il n'y a pas d'entrée *oí* dans le dictionnaire d'Alibert, au contraire du TdF. Oi (mis).

Òli, l' (T2, p.16) : Pr. ò-li. Huile d'olive, ou autre. Òli (cl et mis).

Olivage, l' (T2, p.17) : Récolte des olives, en français olivaison. Olivatge (cl). Óulivage (mis).

Olivaïre (T2, p.21) : Celui ou celle qui cueille ou ramasse les olives. Oliveur, oliveuse, francisation du provençal *oulivaire* nous dit le CNRTL. Olivaire/a (cl). Óulivaire/arello (mis).

Olivette, une (T2, p.17) : Petite olive, mais aussi, et surtout dans le parler courant, plantation d'oliviers, olivaie, oliveraie. Le mot olivette au sens de terrain planté d'oliviers a été emprunté au provençal par le français selon le CNRTL. Pour A. Rey le mot a été emprunté par le français au latin olivetum (1600). Oliveda, Oliveta (cl). Óuliveto, Óulivedo, Óulibedo (mis).

Oume, un (T2, p.53) : Orme, ormeau. Olm (cl). Óume (mis).

Ouncher (T1, p.24) : Pr. oun-tché. Huiler, oindre. Il faut bien *ountcher* la salade. Onchar (cl). Ouncha (mis).

Ountcher. Voir Ouncher.

Ourdre, un (T1, p.54) : Rangée de ceps. Pour les vendanges, quand des souches manquaient dans un *ourdre*, on appelait ça un dimanche. Ordre (cl). Ourdre (mis).

P

Pachole, la (T2, p.28) : Pr. pat-cho-le. L'une des nombreuses dénominations du sexe de la femme. Le TdF ne donne pas ce sens et propose blennoragie ou chaude-pisse après une longue énumération. Dans ce cas les anciens du village disaient castapiane, mais ce mot est référencé par le CNRTL comme français argotique. Pachòla (cl). Pacholo (mis).

Padèle, une (T2, 56) : Poêle. En Provence, et dans les villages gardois proches, c'est *sartan*. Padela, Padena (cl). Padello (mis).

Panard/de (T2, p.81) : Pr. pa-nar. Boiteux, boiteuse. Panard/da (cl). Panard/do (mis).

Panardéjer (T2, p.81) : Pr. à l'ancienne, pa-nar-dé-djé. Boiter, clopiner. Panardejar (cl). Panardeja (mis).

Pantalons, les (T2, p.46) : Le pantalon. On disait *les brailles*, alors pourquoi pas LES pantalons !

Panisse, une (T2, p.90) : Panic verticillé. Une variante, peu utilisée, est panis. Ni l'un ni l'autre de ces mots n'est connu ici. L'extrémité cylindique de cette plante comporte des poils qui, une fois secs, ont la faculté de s'attraper à tout ce qui les touche. Panissa (cl). Panisso (mis).

Papet, un (T1, 13, 42, 53,... T2, p.28, 31) : Grand-père. Terme

surtout utilisé dans le Gard où le mot est très courant, aujourd'hui encore. Un petit enfant dira *pépet*, écrit pépé en français. Papet (cl et mis)

Papette (T1, p.73) : Diminutif de *papet* à usage des petits enfants. Surtout utilisé dans le Gard et en périphérie, notamment en Lozère. Au féminin, *mamette*. Papeta (cl). Papeto (mis).

Parapluéjaïre (T2, p.70) : Pr. para-plué-djaï-re. Vendeur et surtout réparateur de parapluie. Ceux qui passaient dans les villages étaient tous des hommes. Parapluejaire (cl). Paro-pluiaire (mis). De para-pluèja/para-plueio, parapluie.

Parpagnas/asse (T1, p.23) : Paysan/ne, avec un sens péjoratif. Sens proche de *paysanas*. Parpanhàs/assa (cl). Parpagnas/asso (mis).

Parpailloun, un (T1, p.59) : Papillon. Sobriquet donné aux protestants, appelés aussi parpaillots. Parpaillon (cl). Parpaioun (mis).

Pastaga ou **Pastagas, un (T1, p.79, T2, p.139) :** Pastis. Expression relativement récente, le mot pastis lui-même, au sens d'alcool, ne datant que des années 30. *Quicher des pastagas* : boire des pastis bien tassés. Pastagàs (cl). Pastagas (mis).

Pastaïre (T2, p.59) : Pétrisseur/euse. Je n'ai entendu ce mot que dans le sens humoristique de personne qui emprunte mille détours avant d'arriver au but, principalement lors de ses prises de parole. Pastaire (cl et mis).

Pastasse, une (T2, p.59) : Au sens strict, grosse pâte, mauvaise pâte. Mais je n'ai jamais entendu cette expression qu'au sens figuré de personne bonasse, de bonne pâte, aussi bien pour un homme que pour une femme. Pastassa (cl). Pastasso (mis). De pasta/pasto, pâte.

Pastéger : Pr. à l'ancienne, pas-té-djé. Pétrir. Mais je me souviens surtout du mot au sens figuré : parler en rentrant dans des détails inutiles, c'est le propre du *pastaïre*. Pastejar (cl). Pasteja (mis).

Pastis, un (T2, p.61) : Le sens ancien n'est pas celui de boisson alcoolisée, mais de pâté, pâté en croûte, ou encore de bouillie épaisse, barbouillage, confusion. *Quel pastis !* Quelle pagaille ! Pastís (cl). Pastis (mis).

Pastisson, un (T1, p.52, 60, T2, p.61) : Gâteau à la crème. Au sens figuré, grosse baffe. Antérieurement c'était un petit *pastis*, au sens de pâté en croûte, mais ce sens s'est perdu. Pastisson (cl). Pastissoun (mis).

Paston, un (T2, p.59) : Au sens premier, bloc de pâte (pasta/pasto). Mais dans la vie courante c'est au sens de tas de mortier que le mot est bien connu, de gâchée. Ce terme fait partie du vocabulaire usuel des maçons, même après l'apparition de la bétonnière. Pastolh, Paston (cl). Pastoun (mis).

Pastorale, une (T2, p.34) : Lorsqu'à Noël on parle de pastorales, il s'agit des pastorales provençales, pièces de théâtre qui ont pour point de départ l'adoration de l'enfant Jésus par les *pastres*, les bergers. Pastorala (cl). Pastourado, Pastouralo (mis).

Pastouiller ou **Pastrouiller (T2, p.59) :** Pétrir, malaxer, avec une

connotation péjorative surtout pour pastrouiller. Définition sensiblement différente de celle donnée dans mes dictionnaires de référence à l'entrée Patolhar, Patrolhar (cl) ou Pastouia, Pastrouia (mis).

Pastourelle, une (T2, p.34) : Je n'ai jamais entendu ce mot au sens de jeune bergère, connu également du français, mais désuet. En revanche je l'entends encore pour désigner une jeune femme pasteur chez les protestants. Pastorela (cl). Pastourello (mis). De pastor/pastour, pasteur, berger.

Pastre/esse (T2, p.34, 71) : Pâtre, berger. Le féminin *pastresse*, bergère, se disait surtout pour la femme du *pastre* car on ne voyait pas une femme gérer un troupeau. Pastre/essa (cl). Pastre/esso (mis)

Pastrouiller. Voir Pastouiller.

Pataras/asse (T1, p.66) : Sale. Un travail de *pataras* est un travail de cochon. Pataràs/assa (cl). Pataras/asso (mis).

Patarassou/oune (T1, p.66) : Petit *pataras*, petite *patarasse*, avec connotation affectueuse. Patarasson/ona (cl). Patarassou/ouno (mis).

Pàti, le (T2, p.73) : Pr. pà-ti. *C'est le pàti !* C'est la pagaille ! Seul sens connu au village. Le mot peut être utilisé ailleurs avec bien d'autres sens. Pati (cl). Pàti (mis).

Pauvre, le/la (T1, p.76) : Évocation d'une personne défunte. Tu te souviens du pauvre papet ! Du grand-père défunt, qui pouvait être très riche. Lo paure, la paura (cl). Lou paure, la pauro (mis).

Paysanas/asse (T1, p.23) : Paysan au sens de grossier, attardé. Adjonction au mot français paysan du suffixe péjoratif méridional as.

Pébron, un (T2, p.18, 48, 75) : Piment en gousse, poivron. Au sens figuré grand buveur, poivrot. *Rouge comme un pébron !* Le féminin, *pébrone*, est peu usité. Pebron (cl). Pebroun (mis).

Pébrounas, un (T2, p.75) : Gros *pébron* au sens de gros buveur, autrement dit un ivrogne. Le féminin *pébrounasse* est peu usité, il faut dire que l'espèce était très rare. Pebronàs (cl). Pebrounas (mis).

Pécaï, être à (T2, p.60) : Pr. pécaï. *C'est à Pécaï !* C'est dans un coin perdu, c'est au bout du monde ! À Cuges ! Au diable Vauvert ! Peccais est le nom d'une ancienne saline d'Aigues-Mortes, perdue dans les marécages. Le mot ne figure pas dans le dictionnaire d'Alibert, tourné vers le parler au cœur du Languedoc. Pecai (mis).

Pécaïre (T1, p.76) : Au sens premier, pécheur, pécheresse. Employé le plus souvent au sens figuré pour exprimer la compassion, voir *Peuchère*. Pecaire (cl). Pecaire, Pichaire (mis). Ne pas confondre avec pescaïre, pêcheur. Pescaire (cl et mis).

Pécaïrette (T1, p.76) : Diminutif de *pécaïre*. *Pauvre pécaïrette !* Pauvre petit/e malheureux/euse. Même expression pour les filles que pour les garçons, alors que normalement, pour ces derniers, ce serait *pécaïret*. Pecairet/eta (cl). Le TdF signale Pecairet/eto et Pechairet/eto (mis) comme particuliers au Languedoc.

Pégas, un (T2, p.29, 49) : Amas de *pègue*, de poix. Emplâtre. Les autres sens méridionaux ne se retrouvent pas dans mes diction-

naires de référence : grosse baffe, coup très fort dans un ballon. Pegàs (cl). Pegas (mis).

Pégasse, un/une (T1, p.37, 67) : Gros *pègue*, grosse *pègue*. Pegàs/assa (cl). Pegas/ asso (mis).

Pégot, un (T1, p.67, T2, p.19) : Sobriquet usuel du cordonnier, utilisateur de *pègue*. Pegot (cl). Pegot (mis). De pega /pego, poix.

Pégoulade, une (T1, p.67) : Défilé aux fambeaux enduits de *pègue* (poix). Désormais, défilé inaugural de certaines férias, sans les flambeaux ! Pegolada (cl). Pegoulado (mis).

Pègue, la ou **une (T1, p.14, 34, 67, 90, T2, p.19, 77) :** Poix. *Obscur comme la pègue* : très sombre. Au sens figuré, *une pègue* (ou un *pégasse*) est une personne collante, dont on a du mal à se *dépéguer*. Pega (cl). Pego (mis).

Péguéjer : *Péguer* abondamment. Au sens figuré, importuner, le plus souvent par des discours interminables, des paroles ressassées. Peguejar (cl). Pegueja (mis).

Péguer (T2, p.90) : Coller, au sens propre et au sens figuré. Pegar (cl). Pega (mis).

Pégous (T1, p.67) : Gluant, collant. Pegos/osa (cl). Pegous/ouso (mis).

Peillarot, un (T1, p.68) : Pr. péia-ro. Chiffonnier. On disait aussi *fataïre*. Le *peillarot* collecte des *peilles*, le *fataïre* des *fates*, c'est pareil. Pelharot (cl). Peiarot (mis).

Peille, une (T1, p.44, 46, 68) : Pr. pè-yeu. Chiffon. Dire de quelqu'un qu'il est une *peille* ne le valorise pas. Pelha (cl). Peio (mis).

Peilleux. Voir Peillous.

Peillous/ouse (T1, p.68) : Vêtu de *peilles* ! Loqueteux. Concrètement vêtu sans soin ou avec une chemise *espeillée* (déchirée) par exemple. Pelhos/osa (cl). Peious/ouso (mis).

Pél, un. Voir Pèou (poil, cheveux).

Pèl, la (T2, p.76) : Peau. Tous les jeunes des années 50 connaisaient l'expression 'patoise' qui, partant du cri du chiffonnier (et acheteur de peaux) saluait son arrivée au village : Pèl de lebre, pèl de lapin, lo fataire es un coquin ! (cl). Pèu de lèbre, pèu de lapin, lou fataire es un couquin (mis). Peau de lièvre, peau de lapin, le chiffonnier est un coquin.

Péligouste, une ou **Périgouste (T2, p.76) :** Morceau de viande de basse qualité, comprenant des parties immangeables, notamment des nerfs, des membranes. Peligosta (cl). Peligousto (mis). De pèl/pèu, peau.

Pélu/ude : Poilu/e. Pelut/uda (cl). Pelu/udo, Pelut/udo (mis). De pel/péu, poil.

Pélot, un (T1, p.10, 23, 69, T2, p.84) : Au village le mot signifiait bon propriétaire. Ailleurs il prend aussi le sens de chef ou de patron. Le manadier est le *pélot* de la manade. Pelot/a (cl). Pelot/o (mis).

Pélouïre, une (T2, p.76) : Pr. pélouï-re. Résidu de viande impropre à la consommation des humains. Peloira (cl). Pelouiro (mis). De pèl/pèu, peau, pelure.

Pélous, un (T2, p.27) : Hérisson de châtaigne, bogue de châtaigne hérissée de piquants. Mot connu surtout par la population ayant des liens avec les Cévennes. Pelós (cl). Pelous (mis).

Pénéquéjer (T1, p.24) : Pr. à l'ancienne, pé-né-qué-djé. Faire un *pénéquet* : faire la sieste ou simplement sommeiller. Penequejar (cl). Penequeja (mis).

Pénéquet, un (T1, p.48) : Sieste. L'été, rien de mieux qu'un bon *pénéquet* pour être en forme. Penequet (cl et mis).

Péou, un (T1, p.70, T2, p.76) : Pr. pé-ou, au village comme en Provence. Cheveu, poil. Tu iras *au coiffeur* te faire couper les *péous* ! En Languedoc d'outre Vidourle c'est pél, à distinguer de pèl, peau Pel (cl). Péu (mis). *Tu y laisseras pèous et bourre*, tu y perdras tout. Pels e borra (cl). Péu e bourro (mis). Poil et toison.

Pépet (T1, p.25) : Diminutif de *papet*. L'orthographe française pépé ou papé ne convient pas car ces mots se déclinent en *papette* et *pépette*.

Péquélet/ette (T1, p.16, 54, 75, T2, p.34) : Petit, avec un sens affectif. Terme bien connu dans le Gard, en Lozère et à proximité, mais inconnu au-delà où l'on utilise essentiellement *pitchoun/e* et *pitchounet/ette*. Significativement le mot racine est absent de mes dictionnaires de référence. Je propose Pequelet/a (cl), Pequelet/o (mis).

Péquélou/oune (T1, p.75) : Tout petit, toute petite, avec un sens affectueux encore plus net que dans *péquélet*. Le mot racine est absent de mes dictionnaires de référence. Je propose Pequelon/ona (cl), Pequeloun/ouno (mis).

Périgouste. Voir Péligouste.

Pésouiller/ère (T1, p.71) : Nid à poux. *Si à l'école tu étais assis à côté d'un pésoullier, tu pouvais être sûr de te faire engrainer*. Pesolher/èra (cl). Pesouié/ero (mis).

Pésoul, un (T1, p.71, 79) : Pou. Pesolh (cl). Pesou (mis).

Pésoul révengu, un (T2, p.12) : Nouveau riche qui se montre méprisant à l'égard des gens du peuple. Pesolh revengut (cl). Pesou revengu (mis).

Pesquer (T2, p.28) : Pêcher des poissons, ou autre chose. *Se faire pesquer* : Se faire prendre. Pescar (cl). Pesca (mis).

Pesquié, un (T2, p.54) : Réservoir, bassin où l'on peut *pesquer* de l'eau et même des poissons, puisque le *pesquié* peut aussi bien servir de vivier. Pour ceux que j'ai connus, ce sont de grands trous creusés dans l'argile et alimentés par une source, à la différence du *gour* qui est un trou d'eau dans le cours de la rivière. Pesquièr (cl). Pesquié (mis).

Pétanque, la (T1, p.88) : Jeu de boules à pieds *tanqués*. Petanca (cl). Petanco (mis).

Pétarèle, une (T1, p.47) : Cyclomoteur, mobylette. Mot relativement nouveau, on s'en doute. Petarèla (cl). Petarello (mis). De petar/peta, péter.

Pétas, un (T1, p.26, 72) : Produit du *pétassage*. Le TdF ajoute la pièce à rapiécer elle-même. *Pétas* signifie aussi gros morceau de quelque chose, souvent associé à *brave*. *Dans ce coin il a un brave pétas de vigne*, une grande parcelle. Pedaç, Petaç (cl). Pedas, Petas (mis). Pour le dernier sens la racine est probablement petasso (mis), augmentatif de petas.

Pétassage (T1, p.72) : Rapiéçage. Le *pétassage* des vêtements de travail était une des spécialités des mamets d'ancien temps. Pedaçatge, Petaçatge (cl). Pedassage, Petassage (mis).

Pétasser (T1, p.37, 72, T2, p.70) : Rapiécer. Pedaçar, Petaçar (cl). Pedassa, Petassa (mis).

Pétassou (T1, p.72) : Personnage de carnaval dont l'habit est fait de nombreux morceaux de tissus (voir *pétas*) de différentes couleurs, version méridionale de l'Arlequin. Pierre Mazodier dans Paroles d'ici, nous informe qu'à l'origine c'était une spécialité de Trèves, dans le Gard. Pedaçon, Petaçon (cl). Pedassoun, Petassoun (mis). Diminutif de pedaç/pedas, petaç/petas, au sens de petite pièce.

Pète, une ou **la (T1, p.74) :** Une *pète*, ou une *pétoule*, est une crotte. *Avoir la pète*, c'est avoir peur. Peta (cl). Peto (mis).

Pétélègue, avoir de la (T1, p.73) : Être en pleine forme. Le sens d'origine, inconnu au village, est démangeaison, envie très forte. Petega, Petelega (cl). Petego, Petelego (mis).

Petitou/oune (T1, p.28, 50, 60) : Un tout petit, une toute petite, avec un sens affectueux. Petiton/ona (cl). Petitoun/ouno (mis).

Pétoule, une (T1, p.74) : Petite *pète*, crotte de chèvre, de lapin... *Quand le troupeau traversait le village, tu avais des pétoules de partout.* Petola (cl). Petoulo (mis).

Pétoulet/ette (T1, p.74) : Tout petit enfant, dans un sens très affectueux. Pétoulet était aussi le surnom du célèbre pilote automobile Maurice Trintignant. Petolet/eta (cl). Petoulet/eto (mis).

Pétoulier, un (T1, p.74) : Lieu où les lapins ou les lièvres viennent faire leurs pétoules. *Ici, c'est mon pétoulier de famille* : c'est là que vit toute ma famille. Petolièr (cl). Petoulié (mis).

Pétous/ouse (T1, p.75) : Au sens strict, péteux. Mais je n'ai entendu le mot qu'au sens affectif pour désigner un petit enfant. *Et le pétous, comment il va ?* Petos/osa (cl). Petous/ouso (mis).

Pétouset/ette (T1, p.74, 75) : Diminutif de *pétous* et de *pétouse*, avec un sens affectueux renforcé. Petoset/eta (cl). Petouset/eto (mis).

Peuchère ! (T1, p.76,...) : Exclamation. Mon pauvre ! Ma pauvre ! Glissement à partir de *pécaïre* (voir ce mot) et de *pichaïre*. Pecaire (cl). Pecaire, Pechaire (mis).

Peuchérette (T1, p.37, 76) : Diminutif courant de *peuchère*. *Pauvre peuchérette !* Pauvre pauvret ! Très affectueux.

Pichot/ote (T2, p.31, 62) : Pr. pitcho, pi-tchote. Petit, petite, surtout lorsqu'un adulte parle d'un enfant. Synonyme de pichoun. Pichòt/òta (cl). Pichot/oto (mis).

Pichotet/ette : Pr. pi-tcho-té, pitcho-tète. Tout petit, avec un sens affectueux renforcé. Diminutif de pichot. Pichòtet/eta (cl). Pichotet/eto (mis).

Pichoun/oune (T1, p.75) : Pr. pitchoun/oune. Petit, petite. *C'est pichoun*. C'est de petite taille. *Et le pichoun, comment il se porte ?* L'enfant, comment il va ? Pichon/ona (cl). Pichoun/ouno (mis).

Pichounet/ette (T1, p.22, 75, T2, p.25, 41) : Pr. pi-tchou-né, pi-

tchou-nette. Diminutif de *pitchoun* et de *pitchoune*. Pichonet/eta (cl). Pichounet/eto (mis).

Picole, une (T2, p.78) : Pour les maçons interrogés la *picole* est un instrument avec un manche court et, pour le pic, un pointu d'un côté et un plat de l'autre. Utilisée pour décroûter les murs. Picolo (mis) : hache.

Picon, un ou **Picoun.** Petit pic doté d'un manche court. Voir Picole. Picon (cl). Picoun (mis).

Picassou, un : Hachette. Parfois synonyme de *picole*. Picasson (cl). Picassoun, pigassoun (mis).

Pintaïre : Celui ou celle qui *pinte*, qui boit beaucoup. Pintaire (cl et mis).

Pinter (T2, p.18) : Boire énormément, picoler. *Se Pinter* : s'enivrer. Le mot est connu en français, mais semble devenu archaïque, alors qu'il demeure vivant dans le parler du Midi. Pintar (cl). Pinta (mis).

Piot/e, une (T2, p.51) : Dindon, dinde. Au sens figuré une *piote* est une imbécile. J'ai appris ces mots tardivement. L'expression semble venue des Cévennes ou d'outre-Vidourle. Au village on disait *díndar* et *díndé*. Quand le cafetier annonçait les lots pour le loto, il disait *UN dinde*, dérivé de un coq d'Inde, je présume. Piòt/ta (cl). Piot/to (mis).

Piou-Piou (T1, p.77) : Pr. pi-ou. Onomatopée évoquant le cri du jeune poulet. Piu-piu longtemps viu (cl). Piéu-piéu longtèms viéu (mis). Il se plaint toujours de sa santé, mais profite d'une longue vie ! Les *pioupious* étaient aussi les jeunes soldats du Midi immortalisés par la chanson « Salut, salut à vous, Braves soldats du 17e, Salut, Braves pioupious... »

Piouter (T1, p.77) : Pr. pi-ou-té. Piauler, par extension criailler. Geindre, se plaindre. Au sens figuré on pourra dire qu'une plante *pioute* si elle est chétive. Piutar (cl). Piéuta (mis).

Piquante, heure (T2, p.78) : Tapante. *À sept heures picantes* : Au moment où sonnent sept heures. Picanta (cl). Picanto (mis).

Pique, y aller de (T2, p.78) : Rivaliser en se provoquant (en se piquant) mutuellement. Anar de pica (cl). Ana de pico (mis).

Piquer (T2, p.78) : Taper. *Piquer à la porte* : frapper à la porte. *Piquer de mourre* : tomber la face en premier. Picar (cl). Pica (mis)

Pissaïre (T2, p.71) : Celui ou celle qui pisse. Pisseur, pisseuse. Pissaire/a (cl). Pissaire/arello (mis).

Pissette, la (T1, p.12) : *Faire pissette* : faire pipi, pour un petit enfant. Au sens figuré, boisson excessivement allongée d'eau. *Ce pastis que tu nous sers, c'est de la pissette !* Pisseta (cl). Pisseto (mis).

Pitchoun/oune, Pichounet/ette. Voir Pichoun, Pichounet.

Pitiétet/ette (T1, p.22) : Pr. à l'ancienne, pi-tchié-té. Tout petit, toute petite. Très courant au village, pourtant le mot racine ne figure pas dans mes dictionnaires de référence. Il s'agit probablement d'une évolution de pitiotet/ette sous l'influence du français petit/e.

Pitiot/ote, Pitiotet/ette. Voir Pichot, Pichotet.

Pivole, une ou **Pibole (T2, p.52) :** Peuplier. Au village c'est pivole. Pibola (cl). Piboulo (mis).

Plan, au sens de plat

Plan, un (T2, p.68) : Espace plat, ce qui ne signifie pas horizontal. Dans beaucoup de villes et de villages *le plan* désigne une place, ou un lieu plat qui était utilisé pour le bal, les courses de taureaux ou d'autres activités. Le TdF traduit par plaine, le sens chez nous est plus restrictif. Plan (cl et mis).

Plan de charettes : Arène d'ancien temps, constituée sur un *plan*, à l'aide de charrettes. *Rond de charrettes* était plus courant.

Planas, un (T2, p.68) : Grand *plan*. Éventuellement vilain *plan*, mais je n'ai jamais entendu le mot en ce sens. Planàs (cl). Planas (mis).

Planet, un (T2, p.68) : Petit *plan*. Planet (cl et mis).

Planette, une (T2, p.68) : Petite étendue plate. Petit *plan*. Planeta (cl). Planeto (mis).

Plane, une (T2, p.68) : Couteau de menuisier, de charron ou de bricoleur pour *aplaner* les surfaces. Plana (cl). Plano (mis).

Plan-pied, de (T2, p.68) : De plain-pied, au même niveau. Une entrée *de plan-pied* est au niveau de la rue. De plan-pè (cl). De plan-pèd (mis).

Plan, au sens de doucement

Plan, aller ou **parler (T2, p.69) :** Aller ou parler doucement, tranquillement. Anar plan, Parlar plan (cl). Ana plan, Parla plan (mis).

Plan ! vaï (T2, p.69) : N'exagère pas ! Vas-y doucement ! au sens propre et au sens figuré. Dans d'autres contrées ce sera Va plan (voir Vaï pour le point sur la question).Va plan (cl et mis).

Plan-plan (T2, p.69) : Très doucement. Plan-plan (cl et mis).

Plan-planet ou **Plan-planette (T1, p.24, T2, p.69) :** Plus doucement encore, plus tranquillement que *plan-plan*. Plan-planet (cl et mis). Plan-planeta (cl). Plan-planeto (mis).

Plan-pausé (T2, p.69) : Personne très très calme, voire *mouligasse*, indolente, flegmatique. En abrégé, *plampo*. Plan pausat (cl). Plan pausa (mis).

Planpo. Voir Plan-pausé.

Plan, au sens de planification

Plan, être le (T2, p.69) : *C'est le plan*, le bon plan, la bonne solution. Es lo plan (cl). Es lou plan (mis).

Plan, tireur de (T2, p.69) : Au sens figuré celui qui élabore des plans foireux, mais à son avantage, calculateur, malhonnête. Tiraire de plan (cl et mis).

Platet, un (T2, p.51) : Petit plat en fer blanc ou en émail, avec une poignée de chaque côté. Très apprécié pour cuire un œuf ou un sanquet. Platet (cl et mis).

Pòrri, un (T2, p.48) : Pr. pò-ri. Poireau. *Vert comme un pòrri*. Pòrre (cl). Porre, Pòrri (mis).

Poudaïre : Celui (ou celle) qui *poude*. Voir Pouder. Podaire (cl). Poudaire (mis).

Pouder (T2, p.65) : Tailler, plus particulièrement tailler la vigne. Podar (cl). Pouda (mis)

Poudet, un (T2, p.65) : Serpe. Outil d'une cinquantaine de centimètres avec un manche court prolongé par une forte lame qui se

termine par une sorte de bec à angle droit. Podet (cl). Poudet (mis).

Poudette, une (T2, p.65) : Serpette. Petit poudet d'une quinzaine de centimètres, très utile lors des vendanges pour couper les grappes de raisins dont la queue est dure. Podeta (cl). Poudeto (mis).

Pounchouner (T2, p.27) : Pr. poun-tchou-né. Piquer, picoter. Ponchar, Ponchonar (cl). Pouncha, Pounchouna (mis).

Pounchu/ude (T2, p.27) : Pr. poun-tchu/ude. Pointu/e. La tour de Constance a été surnommée La *pounchude* par les Aigues-Mortais. *Parler pountchu* : parler pointu, parler *avé* l'accent parisien. Ponchut/uda (cl). Pounchu/udo, Pounchut/udo (mis).

Pountchouner, Pountchu. Voir Pounchouner, Pounchu.

Poutíngaïre ou **Poutringaïre (T2, p.29) :** Celui ou celle qui prescrit (médecin) et surtout qui fabrique et délivre (apothicaire) des *poutingues*. Potingaire (cl). Poutingaire (mis).

Poutíngue ou **Poutringue (T2, p.29) :** Pr. pou-tín-gue, mais poutrain-gue. Potion, remède. Dans les années 50 ces mots étaient employés avec un air moqueur. Potinga (cl). Poutingo (mis).

Poutínguer, se ou **Poutringuer (T2, p.29) :** Absorber des *poutíngues* à outrance, éventuellement se les auto-administrer. Se potingar (cl). Se poutinga (mis).

Poutínguéjer, se ou **Poutringuéjer :** *Se poutínguer* avec une idée d'insistance, presque d'addiction. Se potinguejar (cl). Se poutingueja (mis).

Porcas/asse (T1, p.66) : Gros porc, grosse truie, au sens propre et au sens figuré. Porcàs/assa (cl). Pourcas/asso (mis).

Porcatier, un (T2, p.71) : Marchand de cochons. Au sens figuré, individu qui travaille salement. Porcatièr (cl). Pourcatié (mis).

Port, le (T1, p.22) : Distance règlementaire au jeu de boules, ou distance à laquelle se trouve le *bouchon*. Port (cl). Port (mis).

Poulit/ide (T2, p.28, 41) : Joli/e, Charmant/e. *Un poulit roumas* : un beau rhume. Polit/ida (cl). Poulit/ido (mis).

Poulidas/asse : Augmentatif de *pouli*. Un homme *poulidas* a belle apparence, il est grand, costaud, il pète la santé. La femme *poulidasse* n'est certainement pas mince, elle est bien en chair, épanouie. Polidàs/assa (cl). Poulidas/asso (mis).

Poulidet/ette (T1, p.79, T2, p.41) : Joliet, joliette. Polidet/eta (cl). Poulidet/eto (mis).

Pourrette, une (T1, p.77) : Jeune plant de vigne pas encore greffé. En Cévennes il était plutôt question de *pourrette* de chataîgner, par exemple. Porreta (cl). Pourreto (mis).

Pote, la (T2, p.57) : Thym. Plus à l'est côté Provence, et plus au nord, c'est *farigoule*, *frigoule*, etc. Pòta (cl). Poto (mis).

Poutoun ou **Poutou, un (T1, p.78, T2, p.36) :** Baiser sur la joue. *Poutou* est enfantin. Poton (cl). Poutoun (mis). De pot (cl et mis), lèvres.

Poutounas, un (T1, p.78) : Gros *poutoun*. Potonàs (cl). Poutounas (mis).

Poutounéjaïre (T1, p.78) : Pr. à l'ancienne, pou-tou-né-djaï-re. Celui ou celle qui aime *poutounéger*. Potonejaire/ra (cl). Poutounejaire/ro (mis).
Poutounéjer (T1, p.78, T2, p.36) : Pr. à l'ancienne, pou-tou-né-djé. Prodiguer des *poutouns*. Potonejar (cl). Poutouneja (mis).
Poutounet, un (T1, p.78) : Petit *poutoun*. Potonet (cl). Poutounet (mis).

Q

Que dale (T1, p.44) : Rien. Que d'ala (cl). Que d'alo (mis). Que d'aile, donc pas grand-chose, écrit Florian Vernet par référence à la consommation d'une aile de poulet.
Quère (T1, p.23, 55) : Quérir, chercher. *Vaï lou quère !* Expression usuelle durant les parties de loto. Voir Vaï. Quèrre (cl). Querre (mis).
Quicher (T1, p.12, 79, T2, p.86) : Le mot est signalé par A. Rey comme emprunté au provençal *quicha* mais « d'usage devenu rare », alors que chez nous c'est un mot courant, aujourd'hui encore, pour presser, comprimer au sens propre et au sens figuré. *Un pastis bien quiché*, bien tassé. *Tu quiches !* Tu exagères ! *Je suis quiché* : J'ai un problème de trésorerie, je suis débordé de travail. Quichar (cl). Quicha (mis).
Quicher, se : Faire un effort. Celui qui est constipé doit *se quicher* pour espérer un résultat. Le cousin *s'est quiché* pour te faire un si joli cadeau. Voir Quicher. Se quichar (cl). Se quicha (mis).

R

Rabaladis, Rabaler, Rabalette. Voir Rébaladis, Rébaler, Rébalette.
Rabiner (T1, p.43, 71, 86) : Brûler, au sens de trop cuire. *Aï, ça sent le rabiné !* Rabinar (cl). Rabina (mis).
Raiòu. Voir Raiol.
Raiol/e ou **Raiòu/Raiole (T1, p.80-82) :** Habitant des basses Cévennes. Mot prononcé ra-i-ò-ou en pays de Nîmes, côté Provence. Au nord et à l'ouest du département on dit généralement raiol, prononcé ra-i-ol. Dans mon village, où existent bon nombre de familles avec un ascendant Cévenol, on entend les deux. Dans tous les cas, le féminin est *raiole*. Raiol/a (cl). Raiòu/olo (mis).
Ramasser (T2, p.16) : En français, ramasser c'est prendre à terre. Dans le parler méridional ce mot signifie également cueillir, récolter. Ramassar (cl). Ramassa (mis).
Ramasser, se (T2, p.20) : Regagner son logis, son étable. *Se ramasser à toutes les heures* : rentrer à la maison très tard dans la nuit. Se rassembler, se réunir en un lieu. Se ramassar (cl). Se ramassa (mis).
Rame, une (T2, p.51) : Feuillée, feuillage, ramée. On allait faire des rames de mûrier pour les *magnans*. Rama (cl). Ramo (mis).
Rampélaïre (T1, p.85) : Celui ou celle qui *rampèle*. Rampelaire/a (cl). Rampelaire/o (mis).

Rampéler (T1, p.85) : Lambiner, traîner des pieds, ce qui est synonyme de *ranconner*. À cela s'ajoute assez souvent l'idée de ronchonner, de maugréer, de *roundiner*. Rampelar (cl). Rampela (mis).

Ranconaïre ou **Rancounaïre (T1, p.85) :** Celui ou celle qui *rancone*. Le mot source ne figurant pas dans mes dictionnaires de référence, je propose Ranconaire/ra (cl) et Rancounaire/rello (mis).

Ranconeur/euse : Francisation de *Ranconaïre*.

Ranconer ou **Rancouner (T1, p.85) :** Traîner, lambiner. Certains y ajoutent l'idée de ronchonner. Terme inconnu des dictionnaires d'occitan et du Trésor du Félibrige. Argot occitanisé semble-t-il. Je propose Ranconar (cl) et Rancouna (mis).

Raouber (T1, p.55) : Pr. ra-ou-bé. Voler au sens de dérober. *Pour leurs réveillons, les jeunes raoubaient des galines !* Raubar (cl). Rauba (mis).

Rapuguer (T1, p.25) : Grappiller, au sens propre et au sens figuré. Rapugar (cl). Rapuga (mis).

Raque, la (T2, p.18) : Rafle de raisin. C'est la grappe sans les grains ou encore le marc c'est-à-dire la grappe pressée puis retirée de la cuve après fermentation. Raca (cl). Raco (mis).

Raque, suce (T2, p.18) : Soiffard, quelqu'un qui serait capable de sucer la *raque*, la rafle des raisins sortie de la cuve après fermentation. Suça-raca (cl). Suço-raco (mis).

Rasade, une (T2, p.87) : Talus, haie en limite d'un champ, au ras du bord. Rasada (cl). Rasado (mis).

Rascas/asse (T2, p.85) : Radin, radine. Rascàs/assa (cl). Rascas/asso (mis).

Raset : Action du *raseteur* devant un taureau. Raset (cl et mis).

Raseter : Fait de passer en courant au ras des cornes du taureau soit pour le plaisir, c'est le cas d'un amateur, soit pour gagner des primes ou des points s'il est *raseteur*. Rasetar (cl). Raseta (mis).

Raseteur, un (T1, p.19, 28, 34, T2, p.72) : Celui qui, muni d'un crochet, passe en courant *au ras* des cornes du taureau dans le but de *lever* la cocarde ou un autre attribut (gland, ficelle) afin de gagner des primes et des points au classement. Rasetaire (cl et mis). De ras (cl et mis), ras.

Rasper (T2, p.16) : Râper. Au sens figuré, un vin, une huile, peuvent *rasper*. Raspar (cl). Raspa (mis).

Rat-grioule, un (T2, p.88) : Pr. ra-grioul-le. Petit loir gris, celui qui ressemble à un rat. *Maigre comme un ragrioule* : maigre comme un loir (au sortir de l'hibernation). Rat-griule (cl). Rat-griéule (mis).

Rébaladis ou **Rabaladis, un (T1, p.83) :** J'entends les deux mots au village. Ensemble de choses qui traînent. *Tu me rangeras tout ce rébaladis !* Rebaladis, Rabaladis (cl). Rebaladis, Rabaladis (mis).

Rébaler ou **Rabaler (T1, p.83, 90, T2, p.83) :** J'entends les deux mots au village. Traîner. *Il s'est fait rébaler par le biòu* : il s'est fait traîner au sol par le taureau. Rebalar, Rabalar (cl). Rebala, Rabala (mis).

Rébalette ou **Rabalette (T1, p.83) :** J'entends les deux mots au village. Aux boules, un tir à rébalette est un tir mal noté, la boule du tireur touchant le sol (donc *rébalant*) bien avant la cible. Rebaleta, Rabaleta (cl). Rebaleto, Rabaleto (mis).

Rébous, à (T1, p.84) : À rebours, à l'envers. *Tu fais tout à rébous !* A rebors (cl). À rebous (mis).

Réboussier/ière (T1, p.84) : Celui ou celle qui aime s'opposer à son interlocuteur, faire les choses à rebours des autres. Reborsièr/ièra (cl). Reboussié/iero (mis).

Récaguant, aller en (T1, p.69) : Reculer au lieu d'avancer, autrement dit *récaguer*. Un commerce qui périclite *va en récaguant*. Anar en recagant (cl). Ana en recagant (mis).

Récaguer (T1, p.69) : Aller en reculant, empirer. Recagar (cl). Recaga (mis).

Récanton, un ou **Récantoun (T1, p.10, T2, p.16) :** Recoin. Le premier mot se rapproche davantage du français. Recanton (cl). Recantoun (mis).

Regardelles, manger des (T1, p.79) : Être affamé mais, faute de moyens, se contenter de manger avec les yeux des plats que l'on ne peut se payer, des plats que l'on imagine. Manjar de regardèlas (cl). Manja de regardello (mis).

Régiscle, un (T1, p.23) : Éclaboussure. *Recevoir les régiscles* : subir les conséquences, les effets collatéraux. Regiscle (cl). Regisclado (mis).

Régrioule, un (T2, p.88) : Pr. régrioul-le. Petite pousse sans vigueur, créature chétive. *Maigre comme un régrioule*. Le mot ne figure pas dans mes dictionnaires de référence, mais je retrouve l'idée de chétif, malingre dans les mots greule ou griule (cl), gréule ou griéule (mis). Il semble que le terme d'origine soit rat-grioule, voir ce mot.

Rémoulaïre (T2, p.70) : Rémouleur. Ailleurs on entend *amoulaïre*, aiguiseur. *Remolar/Remoula*, pris au sens strict, signifie aiguiser à nouveau. C'était un métier d'homme donc le féminin n'était pas usité. Remolaire (cl). Remoulaire (mis). Amolaire (cl). Amoulaire (mis). De amolar/amoula, aiguiser.

Repic ou **Répi (T2, p.78) :** Répétition des heures sonnées par une horloge. Repic (cl). Repi, Repic (mis).

Rescondre (T1, p.10) : Cacher. Rescondre (cl et mis). Un objet bien *rescondu* est un objet caché avec soin. Rescondut (cl). Rescoundu (mis).

Ressadou, un (T2, p.64) : Chevalet permettant de bloquer une pièce de bois destinée à être *ressée*. Au village, on disait plutôt une chèvre (voir Cabre). Ressador (cl). Ressadou (mis).

Ressaïre, un (T2, p.25) : Scieur, plus particulièrement scieur de long, ce qui n'était pas un métier de femme. Ressaire (cl et mis).

Rèsse, une (T2, p.64) : Scie, implicitement scie à main. Rèssa (cl). Rèsso (mis).

Resser (T2, p.21) : Pr. ré-sé. Scier à l'aide d'une *rèsse*. Ressar (cl). Ressa (mis).

Resset, un (T1, p.33, T2, p.64) : Petite scie de forme courbe. Resset (cl et mis).

Révès, un (T1, p.47) : Averse. *Recevoir un révès*, c'est aussi se faire engueuler. Revèrs (cl). Revès (mis).

Ribe, une (T2, p.87) : Bord de champ, talus, rive. *Cette ribe n'est pas pour ton âne !* Riba (cl). Ribo (mis).

Ribe, coupe (T2, p.87) : Outil servant à entretenir les *ribes*. Grosse pioche avec un bout plat d'un côté de la douille et un tranchant de l'autre. Synonyme *sape*. Còpa-riba (cl). Copo-ribo (mis).

Ribéjer (T2, p.87) : Au sens strict, longer une ribe, en couper l'herbe, y faire paître le troupeau. J'ai surtout entendu le mot au sens figuré pour des amoureux qui s'ébattent dans une *ribe*. *L'herbe est toute couchée, saïque i'en a qui ont ribéjé.* Ribejar (cl). Ribeja (mis).

Ribièraou ou **Ribièiraou :** Pr. ri-bié-ra-ou, comme en Provence, mais pour les anciens tout au moins, ri-biè-i-ra-ou. Bord du lit habituel de la rivière et sa végétation. Voir Ribe. Ribieiral (cl). Ribeiròu, Ribieiròu (mis).

Risoïlle (T2, p.40) : Rieur, rieuse. Se dit de quelqu'un, généralement d'un enfant, toujours souriant, ou qui rit facilement. Dans certains villages c'est *Risouille*, *Risoulet* ou *Risoulié*. Riseire/ra (cl). Risèire/rello (mis). Risolet/a (cl). Risoulet/o (mis). Risolièr/a (cl). Risoulié/ieiro (mis).

Roubine, une (T2, p.87) : Mot adopté par le français. Il n'y a pas de roubine au village ni dans les environs, mais tout le monde connaît les roubines de Camargue qui servent au drainage des sols, et surtout à introduire l'eau douce du Rhône dans les terrains bas, afin de lutter contre la présence de sel (voir *sansouire*) et les rendre cultivables. Robina (cl). Roubino (mis).

Rougne, la (T2, p.28) : Gale. Ronha (cl). Rougno, Galo (mis).

Rougneux (T2, p.28) : Francisation de *rougnous*.

Rougnous/ouse (T2, p.28) : Galeux, galeuse, au sens propre et au sens figuré. *Ce livre, tu peux te le garder, il est tout rougnous*. Ronhós/a (cl). Rougnous/o (mis).

Roumas, un (T2, p.28) : Rhume. *Il est sorti sous la pluie et a aganté un bon roumas*. Raumàs (cl). Raumas (mis).

Rouméguer (T1, p.85) : Ronchonner dans le sens de râler. *Il faut se le fader* (farcir) *comme partenaire, de longue il roumègue !* Romegar (cl). Roumega (mis).

Roumégaïre (T1, p.84, 85) : Celui ou celle qui a coutume de *roumé-guer*. Romegaire/ra (cl). Roumegaire/ro (mis).

Roundiner (T1, p.85) : Ronchonner dans le sens de marmonner, grogner. *Laisse-là roundiner, ça lui fait du bien !* Rondinar (cl). Roundina (mis).

Roundinaïre (T1, p.85) : Celui ou celle qui a coutume de *roundiner*. Rondinaire/ra (cl). Roundinaire/ro (mis).

Rouscailler (T1, p.85) : Rouspéter. Le mot est classé comme français familier par A. Rey et le CNRTL, mais il semble très peu usité dans la moitié nord de la France alors qu'il est d'usage courant dans le Midi. Le mot 'racine' ne figure pas sur mes dictionnaires

de référence, je propose Roscalhar (cl) et Rouscaia (mis).

Rouscailleur/se (T1, p.85) : Celui ou celle qui *rouscaille*. Voir ce mot.

Rousiguer (T2, p.34, 51) : Ronger. *Rousiguer une côtelette*, c'est ronger l'os alors qu'il ne reste que peu de chair, le régal en ce domaine est de *rousiguer* des *costillons* de cochon. En français des travers de porc. Rosegar (cl). Rousiga (mis).

Rouspétaïre (T1, p.85) : Celui ou celle qui *rouspète*. Forgé assez récemment à partir du français rouspéter.

Roussataio (T2, p.72) : Pr. rou-sa-ta-io. Traversée d'un village ou d'un quartier par quelques dizaines, parfois une centaine, de juments de race Camargue accompagnées de leur poulain, et escortées par des gardians à cheval. Le o final est la marque du provençal. Rossatalha (cl). Roussataio (mis). De ròssa/rosso, généralement traduit par jument sauvage, en fait Mistral traduit *Li rosso de Camargo* par Les chevaux sauvages de Camargue.

Rousset, un (T2, p.12) : Jaune d'œuf. *Les œufs de ses galines* (poules) *ont deux roussets !* Rosset (cl). Rousset (mis). De ros/rous, roux.

Rouste, une (T2, p.26) : Rossée, raclée. Mot emprunté par le français, très usité dans le Midi. On dira à un enfant : *Si tu m'écoutes pas* (ne m'obéis pas*), tu auras ta rouste en retournant.* On peut aussi *se prendre une rouste* au ballon, à la pétanque, au tennis, etc. Un taureau qui *prend une rouste* est un taureau qui subit la domination des raseteurs. Rosta (cl). Rousto (mis).

Roustir (T1, p.86) : Rôtir. Au sens figuré, escroquer. Mot emprunté par le français (1789), mais « peu utilisé par le français central », nous dit A. Rey. Très courant au contraire en parler méridional. Rostir (cl). Rousti (mis).

Roustisseur/euse (T1, p.86) : Au sens strict, rôtisseur, mais je n'ai entendu le mot qu'au sens figuré pour désigner un/e commerçant/e malhonnête. Rostissaire/ra (cl). Roustissèire/ro (mis).

S

Sadoul/e (T1, p.87) : Repu, repue. *J'en veux plus, des cerises, j'en suis sadoul.* Sadol (cl). Sadoul (mis).

Sadoulas/asse (T1, p.87) : Personne portée sur la nourriture jusqu'à être *sadoul*, l'expression est péjorative. *Celui-là, quel sadoulas !* Sadolàs/assa (cl). Sadoulas/asso (mis).

Sadouler, se (T1, p.87) : On disait plutôt *s'assadouler*. Voir à l'entrée assadouler.

Sadoulet/ette (T1, p.87) : Se dit en riant d'un enfant repu. *Vèdje le péquélet, il est sadoulet.* Sadolet/eta (cl). Sadoulet/eto (mis).

Sagate, une (T2, p.65) : Surgeon, drageon, autrement dit rejetons qui poussent au pied des arbres ou des souches dans les vignes. Sagata (cl). Sagato (mis).

Sape, une (T2, p.87) : Lourde pioche dotée d'un tranchant plat et relativement large. Dans d'autres

villages cet outil est nommé *coupe-ribe*. Ailleurs c'est encore autre chose. Sapa (cl). Sapo (mis). De sapar/sapa, saper, fouir.

Saïque ! (T1, p.11, 24, 69, 86) : Mais c'est que ! Sans doute ! Etc. avec une idée d'espoir. *Saïque, tu feras pas ça !* J'espère bien que tu ne feras pas ça ! *Saïque, il viendra avant la nuit !* J'espère bien qu'il viendra avant la tombée de la nuit. Saique ! (cl). Sai-que ! (mis).

Saïque non ! : Pas possible ! Marque d'étonnement. Saique non ! (cl). Sai-que noun ! (mis).

Saladelle, la (T2, p.62) : LE statice. Six espèces existent en Camargue dont deux sont protégées. Elles prennent la forme de larges touffes grêles, garnies l'été d'une multitude de fleurs minuscules, couleur mauve-violet. Saladèla (cl). Saladello (mis). De sal (cl et mis), sel car cette plante pousse en terrain salé. Voir Sansouire et Engane.

Sanquet , le (T2, p.51) : Friture réalisée à partir du sang d'une volaille. Sanquet (cl). Sanguet, Sanquet (mis).

Sansouire, la (T2, p.62) : Pr. san-sou-i-re. Terrain couvert d'efflorescences salines. Le mot est bien connu par ceux qui s'intéressent à la Camargue. Il est repris par certains dictionnaires de français. Sansoira (cl). Sansouiro (mis).

Saque, une (T2, p.45) : Grand sac, gros sac, le féminin fonctionnant comme augmentatif. Saca (cl). Saco (mis). De sac/sa, sac.

Saquet, un : Petite *saque*. Autre nom du *cabussaou*. Saquet (cl et mis).

Saquétoun, un (T2, p.80) : Petit sac de toile utilisé par les gardians pour contenir de l'avoine destinée à affriander leurs chevaux. Le mot est connu en pays de Nîmes par les familiers de la bouvine. Saqueton (cl). Saquetoun (mis).

Sartan, une (T2, p.56) : Poêle. Dans mon village les termes *sartan* et *padèle* étaient connus. *Sartan* s'impose lorsqu'on se rapproche de la Provence, et *padèle* lorsqu'on progresse en Languedoc. Au sens figuré, une *vieille sartan* est une femme âgée, revêche, méchante, mal accoutrée ! Sartan (cl et mis).

Sénuque, une (T2, p.31) : Gros caca. Le mot n'est pas mentionné dans mes dictionnaires de référence, où l'on trouve estron. Dans un village voisin deux témoins m'ont dit *Sanuque*. En fait très peu de gens connaissent ce terme qui semble hyper-local.

Soigner (T1, p.43, 44, 83) : En plus du sens de prendre soin, bien connu en français, ce terme signifie ranger. *Elle a soigné tout son linge dans l'armoire.* Sonhar (cl). Sougna (mis).

Suer la chemise (T2, p.54) : Mouiller la chemise de sueur, le plus souvent à cause d'un gros effort. Dans le TdF je trouve *bagna camiso* : se mettre en nage. Littéralement, mouiller chemise.

T

Tanque, une (T1, p.88) : Barre pour coincer une porte ou un portail. Tanca (cl). Tanco (mis).

Tanque-tanque, être (T1, p.88) : Être en balance. *Pendant toute la partie de boules c'était tanque-tanque*. Tanca-tanca (cl). Tanco-tanco (mis).

Tanquer (T1, p.88, T2, p.15) : Coincer au sens propre et au sens figuré. *Certains jeunes, lors des fêtes, passent leur soirée tanqués au comptoir, les vieux, ça les dévarie.* Tancar (cl). Tanca (mis).

Taou, un (T2, p.72) : Taureau au sens strict, c'est-à-dire animal entier qui, s'il est conservé ainsi, va servir d'étalon, par opposition à son frère castré, le *biòu*, au sens strict du mot là encore. Taur (cl). Tau (mis).

Taper (T2, p.70) : Boucher, obturer. Tapar (cl). Tapa (mis). De tap (cl et mis), bouchon.

Tcharette. Voir Charette.

Tchourler. Voir Chourler.

Tchivalas, Tchivalet. Voir Chivalas, Chivalet.

Tè (T1, p.34) : Tiens ! Voilà ! Prends ! Regarde ! Te (cl). Tè (mis).

Terres basses (T1, p.20, 49, 87) : Terres en contrebas. Du point de vue des Cévenols, les garrigues et, a fortiori, les plaines du littoral. Pour les habitants du pays de Nîmes, c'est seulement ces dernières. Tèrras bassas (cl). Terra basso (mis).

Testard/de (T1, p.84, T2, p.89) : Forte tête, obstiné/e, têtu/e. Testard/da (cl). Testard/do (mis).

Testardas/asse (T2, p.89) : Gros *testard*, grosse *testarde*. Testardàs/assa (cl). Testardas/asso (mis).

Testardet/ette (T2, p.89) : Petit *testard*, petite *testarde*. Testardet/eta (cl). Testardet/eto (mis).

Testardise (T2, p.89) : Caractère du *testard*, de l'entêté. Entêtement, opiniâtreté. Testarditge (cl). Testardige (cl et mis).

Testardou/oune (T2, p.89) : Gentil petit *testard*, gentille petite *testarde*. Testardon/ona (cl). Testardoun/ouno (mis).

Testut/ude (T2, p.89) : Pr. tès-tu, tès-tude. Têtu/e. Testut/uda (cl). Testu/udo (mis).

Testudas/asse (T2, p.89) : Gros *testut*, grosse *testude*. Testudàs/assa (cl). Testudas/asso (mis).

Testudet/ette (T2, p.89) : Petit *testut*, petite *testude*, avec souvent une connotation affectueuse. Testudet/eta (cl). Testudet/eto (mis).

Testasse (T2, p.89) : Grosse tête. Forte tête au sens de têtu/e. Testassa (cl). Testasso (mis).

Testudige, la (T2, p.89) : Ce qui fait le caractère du *testut* ou de la *testude*. Obstination, entêtement. Testuditge. Testudige (mis).

Tétaïre, un (T1, p.22, T2, p.11) : Qui tète. Qui tète avidement. À la pétanque, un tétaïre est un point marqué par une boule qui touche le *lé* (*bouchon*, cochonnet), on dit aussi un *tèti*. Tetaire/a (cl). Tetaire/o (mis).

Tétarel/elle ou **Tétaèou/relle (T2, p.11) :** Téteur. Enfant qui tète encore alors qu'il a passé l'âge. Celui ou celle qui fait métier de téter les femmes qui ont trop de lait. Je n'ai entendu, et encore rarement, que le premier mot, le second est en usage côté Provence. Tetarèl/ela (cl). Tetarèu/ello (mis).

Tétarèou. Voir Tétarèl.

Tèti, un (T1, p.22) : Pr. tè-ti. Téton. Pas abus de langage, poitrine.

Tu les as vus, les tètis de cette nénette ! Tèti (cl). Teté, Titi (mis).

Tirapéou (T1, p.70) : Pr. tira-pé-ou. Jeu de tire-cheveux. Tira-pels (cl). Tiro-péu (mis).

Tire, la (T2, p.76) : Tissus fibreux, tendons, nerfs contenus dans les morceaux de viande de basse qualité. Tira (cl). Tiro (mis).

Tire-molle, y aller à la (T2, p.25) : Faire quelque chose sans conviction, avec mollesse. Tira-mòla (cl) ne figure pas sur le dictionnaire d'Alibert. Tiro-molo (mis).

Tomber : *J'ai tombé ma montre* : J'ai fait tomber ma montre. *J'ai tombé un arbre* : J'ai abattu un arbre. *Je me suis tombé* : Je suis tombé. Tombar (cl). Toumba (mis)

Toupin, un (T1, p.48, 89) : Pr. usuelle tou-pain mais, à l'ancienne, tou-pín (avec le i de Tim). Pot en terre. Topin (cl). Toupin (mis).

Tousséjer (T2, p.28) : Pr. à l'ancienne, tou-sé-djé. Tousser sans trève. Tossejar (cl). Tousseja (mis). De tos/tous, toux.

Toussinéjer (T2, p.28) : Pr. à l'ancienne, tou-si-né-djé. Toussoter beaucoup. Tossinejar (cl) Toussineja (mis).

Trace (T1, p.90, T2, p.88) : Faible, chétif. *Une trace de lumière* : une lumière très faible, insuffisante. Traça (cl). Trasso (mis).

Trantailler. Voir Drandaier.

Traversier, un. Voir Faïsse. Traversièr (cl). Traversié (mis).

Trépéiller ou **Trépiller (T1, p.31) :** Pr. tré-pé/pi-ié. Les deux mots peuvent s'entendre dans mon village, nouvel exemple de juxtaposition des prononciations languedociennes et provençales dans une zone de transition. Piétiner. Trepilhar (cl). Trepeja, Trepeia (mis).

Trier (T2, p.90) : Trier, comme en français, mais aussi ôter, retirer. Le mamets *triaient les lampourdes* des chaussettes des enfants, elles ôtaient les glouterons. *Trier les taureaux*, en Camargue, c'est faire sortir du troupeau les taureaux que, par exemple, le *manadier* veut embarquer pour une course. Triar (cl). Tria (mis).

Tron de mille, être au (T2, p.60) : *C'est au tron de mille !* C'est très loin, au bout du monde ! De tron (cl et mis), tonnerre.

Trougne, faire la ou **Trogne (T2, p.40) :** Faire la moue, avoir la tête des mauvais jours, faire la trogne. Ce dernier mot semble peu usité en français, et l'expression *faire la trogne* est inconnue des dictionnaires de A. Rey ou du CNRTL. Tronha (cl). Trougno (mis).

Tucle (T2, p.82) : Myope, qui a la vue basse. Tucle (cl). Tècle, Tucle (mis).

Turlu, un (T2, p.48) : Mot dont le sens prête à controverse, utilisé dans l'expression *Rouge comme un turlu.* Turlu est introuvable sur Alibert. Turlu (mis).

U - V

Uganaoud. Voir Iganaoud.

Vaï (T2, p.69) : Va ! Impératif du verbe anar/ana, aller. *Vaï lou quère !* Va le chercher ! Expression typique des lotos émanant de celui qui n'attend plus qu'un numéro et provoque ainsi la chan-

ce. *Vaï plan !* Vas-y doucement, n'exagère pas ! *Vaï caga !* Va te promener ! (voir caguer). *Mais vaï....* Mais bon... Vai lo quèrre ! (cl). Vai lou querre ! (mis). Vai plan ! (cl et mis).Vai cagar ! (cl). Vai caga ! (mis).

Van (T1, p.73) : Entrain. *J'ai pas de van* : je n'ai pas d'entrain, je ne suis pas en forme. Ai pas cap de vam (cl). Ai pas ges de vanc, ou d'enavans (mis).

Vé ! (T1, p.31) : Vois ! Regarde ! Ve (cl). Ve (mis). Vé-le ! Regarde-le ! Veja-lo ! (cl). Vejo-lou ! (mis).

Vèdge (T1, p.87, T2, p.41) : Pr. vè-dje. Vois ! *Vèdje celle-là, si elle a pas froid aux yeux* ! Tu vois. *Vèdje, j'ai envie de rien aujourd'hui*. Veja ! (cl). Vejo ! (mis).

Ventaras, un : Vent mauvais, pire que *ventas*, le gros vent. Ventaràs (cl). Ventaras (mis).

Ventoulet, un (T2, p.50) : Petit vent agréable, brise. Ventolet (cl). Ventoulet (mis).

Verdas/asse (T2, p.48) : Verdâtre. Des fruits *verdas* sont loin de la maturité. Verdàs/assa (cl). Verdas (mis).

Verdet/ette (T2, p.41) : Un peu vert, délicatement vert. Verdet (cl et mis).

Viroun, un (T1, p.56) : Sinuosité. *Avec sa charrue, il a fait que des virouns.* Viron (cl). Viroun (mis).

Bibliographie

Je rappelle que je ne suis pas allé chercher les mots dans des dictionnaires, mais dans mes souvenirs et sur le terrain, dans le parler des gens. Néanmoins les dictionnaires de notre langue *(lenga nòstra/lengo nostro)* se sont révélés indispensables pour rendre compte des glissements de sens des mots ou de leur variabilité d'un endroit à l'autre. D'autres ouvrages m'ont également été utiles pour vérifier ou préciser certaines informations.

Mes dictionnaires de référence

J'évoque souvent « mes dictionnaires de référence ». Il s'agit de deux ouvrages très connus :

- *Lou Tresor dóu Felibrige, dictionnaire Provençal-Français,* de Frédéric Mistral. Les entrées sont en graphie mistralienne pour le provençal (mis), mais l'auteur propose pour chaque mot de nombreuses variantes de manière à embrasser « les divers dialectes de la langue d'oc ». La première édition date de 1886. C'est le monument de notre langue, pas seulement pour le provençal mais pour toute la langue d'oc, avec 2 370 pages et 80 000 entrées environ, dit-on. **Il m'arrive dans le lexique d'abréger en TdF.**
- *Le dictionnaire Occitan-Français selon les parlers languedociens,* de Louis Alibert. La première édition date de 1966. Celle que j'utilise date de 1997, aux éditions IEO. Les entrées sont en graphie occitane classique (cl). **Il m'arrive d'abréger en Alibert.**

Autres ouvrages

Pour le parler de Nîmes :

- *Dictionnaire des idiomes méridionaux,* de Louis Boucoiran, éd. Lacour, 1997. Fac-similé de la première édition, 1875. **Je note généralement : Boucoiran (1875, Nîmes).** Le titre laisse penser que l'auteur a recueilli des mots dans tout le Midi, en fait pour l'essentiel c'est du parler de sa ville, Nîmes.
- *Petit vocabulaire local à l'usage des gens de Nîmes,* de Joblot, éd. Lacour, 1989. Première édition dans les années 1930. Le sujet est traité sur le ton de l'humour.

Pour le parler d'Alès et des Cévennes, ouvrages anciens :
- *Dictionnaire Languedocien-Français,* de l'Abbé de Sauvages, éd. Lacour, 1993. Fac-similé de la première édition, en 1756. **Je note généralement : Abbé de Sauvages (1756, Alès).** En fait l'auteur (qui recense les fautes de français commises par les autochtones) se basait sur le parler d'Alès et celui de Montpellier, mais à n'en point douter les mots auxquels j'associe cette référence étaient connus en pays d'Alès.
- *Dictionnaire Languedocien-Français,* de Maximin D'Hombres et Gratien Charvet. Fac-similé de l'édition de 1884, Alès. **Je note généralement D'Hombres-Charvet (1884, Alès).** C'est la bible du parler 'patois' en pays d'Alès pour l'époque concernée.

Pour le parler d'Alès et des Cévennes, ouvrages contemporains :
- *Paroles d'ici. Lexique du francitan, ou français parlé, de la région alésienne.* Pierre Mazodier. Ed. par l'auteur, 2003. J'ai essentiellement utilisé cet ouvrage très sérieux pour vérifier que des expressions du pays de Nîmes étaient connues en pays d'Alès.
- *Dictionnaire du patois cévenol,* Yves Hours, éd. Lacour, 1994. Ouvrage inégal quant au contenu mais utile pour connaître le sens de certains mots en Cévennes.

Pour le parler de Provence, ouvrage ancien :
- *Dictionnaire Provençal-Français, Français-Provençal,* Jean-Toussaint Avril, éd Lacour, 1991. Fac-similé de la première édition, en 1839, chez Edouard Cartier, Apt.

Pour le vocabulaire de Provence en graphie mistralienne, ouvrage contemporain :
- *Dictionnaire Français-Provençal,* Jules Coupier, éd. Association Dictionnaire Français-Provençal, 1995.

Pour le vocabulaire languedocien, ouvrage contemporain :
- *Tout en un. Lexic Occitan/Francés, Français/Occitan,* Joan-Claudi Sèrras. Ed. IEO, 2007.

Pour le parler camarguais, ouvrages contemporains et site :
- *De mot pèr la bouvino,* Marcel Bonnet, éd. Lou Prouvençau a l'escolo, 1990.
- Glossaire et chapitres associés de *Camargue et gardians,* Carle Naudot, éd Actes Sud/Parc régional de Camargue, 2011.
- Vade Mecum du site *www.bouvine.info*

Mes principaux dictionnaires pour le français

Il est intéressant de savoir si certains mots méridionaux sont passés ou non dans la langue française, et ce depuis quand. Intéressant aussi de constater que des mots d'origine latine, devenus obsolètes en français contemporain, sont classés 'vieux français', alors qu'ils font partie du parler courant de chez nous, ou en faisaient partie il n'y a pas si longtemps.

- *Dictionnaire Historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, éd. Le Robert, 2010. **J'abrège souvent en A. Rey.**
- *Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales*, CNRS, le site www.cnrtl.fr met à disposition de vastes ressources linguistiques. **J'abrège souvent en CNRTL.**

Ouvrages de René Domergue

Sur thème de la vie sociale dans les villages et de l'intégration des nouveaux arrivants

Des Platanes, on les entendait cascailler
Vivre et parler dans un village du Midi. Préface de Bernard Kayser
Première éd. Édisud, Aix-en-Provence, 1998
Nouvelle édition augmentée, éditée par l'auteur, 2017

La Parole de l'estranger
L'intégration des étrangers dans un village du Midi, 1900-1960
(L'arrivée des Cévenols puis des Italiens et des Espagnols
dans nos villages). L'Harmattan, Paris, 2002

L'Intégration des Pieds-Noirs dans les villages du Midi
L'Harmattan, Paris, 2005

L'intégration des Maghrébins dans les villages du Midi
Edité par l'auteur, 2011

Autour des coutumes locales et du parler méridional

Le parler méridional en pays de Nîmes... et bien au-delà
Edité par l'auteur, 2014

Avise, le biòu ! Petit vocabulaire illustré de la course camarguaise
Illustrations de Patrick Ouradou. Edité par l'auteur, 2008

Avise, la pétanque ! Le parler méridional dans le jeu de boules
Illustrations d'Eddie Pons (Eddie). Edité par l'auteur, 2012

Avise le loto ! 90 balotes, des centaines de commentaires en Languedoc, en Provence... et dans le monde
Illustrations d'Eddie Pons (Eddie). Edité par l'auteur, 2015

Lo Clinton, un gost de libertat !
Les raisons de l'interdiction de la vente du vin de Clinton et
d'autres cépages. N° spécial des Cahiers de Fruits Oubliés, 2014

Petites histoires rédigées à la façon des anciens

Biòulet. Biougraphie d'un taureau de Camargue
Illustrations de Frédéric Cartier-Lange
Edité par l'auteur, 2009

L'Abesti, au pays des moustiques
Illustrations de Frédéric Cartier-Lange
Edité par l'auteur, 2011

La castagnade du Père Noël
Illustrations de *Simon.*
Edité par l'auteur, 2013

Roman sur fond de culture méridionale

Le Rocher du Diable
Editions de la Fenestrelle, 2017

Principal ouvrage sous la direction de l'auteur

La Rumeur de Nîmes. Dix ans après l'inondation de 1988
Préface de Jean-Bruno Renard. Edisud, Aix-en-Provence, 1998
(Epuisé. Quelques exemplaires encore disponibles chez l'auteur)

Extraits des livres, films, articles de presse, contact

renedomergue.com

Site géré par Jean-Michel Laszkewycz

Ouvrages de Louïs Poulain d'Andecy, collaborateur pour la réalisation du lexique

Lengo d'o, lengo d'or, Bilingue, Provençal-Français, 2014

Raconte à bóudre, Bilingue Provençal-Français, 2014

Pour toute information : *dandecy@yahoo.fr*

REMERCIEMENTS

Je remercie les nombreuses personnes qui m'aident dans mes recherches, il est impossible de les citer toutes, et à coup sûr j'en oublierai. Toutefois je dois évoquer ceux qui m'ont consacré d'innombrables heures. Georges Rey, alias Bidule (1926-2018), à qui cet ouvrage est dédié. Frank Bancel (1932), qui a pris le relais de son père Robert (1906-2010). L'ami Bernard qui me fait profiter de sa grande connaissance de la langue.

J'ai aussi fortement sollicité pour des vérifications ou des comparaisons Aimé Jeanjean, Serge Migoule, Alain Bergogne, Roland Bonnaud, Jean-Claude Bessac, ainsi que Viviane Alméras (pour les vallées cévenoles) et Robert Caman (pour le Biterrois).

Parfois, un problème se pose à propos d'un mot aux sonorités méridionales. Le fait qu'il soit référencé dans un dictionnaire de la langue française ne signifie pas qu'il soit employé et même connu des habitants de la moitié nord du pays. Marie-Claude Coutaud a fait preuve d'une patience à toute épreuve en répondant à des centaines de questions à cet égard.

Lors de la mise au point du livre les conseils de Luc Simula se sont, encore une fois, révélés très pertinents.

Pour la dernière étape, la relecture du français, Marie s'est montrée indispensable. Je dois remercier également Nelly qui relit inlassablement mes écrits, et à l'occasion me signale que certaines expressions que je pense françaises sont purement locales !

Bien entendu, toute erreur subsistante relève de ma seule responsabilité.

Enfin je ne saurais oublier le rôle de l'équipe de France Bleu Gard Lozère, radio pour laquelle ces chroniques ont été conçues. Cela m'a donné l'impulsion pour en conserver une trace écrite. Les tout premiers enregistrements ont été réalisés en 1999-2000, ils constituent la matière du Tome 1. La reprise des émissions, à partir de la rentrée 2014, a alimenté ce Tome 2.

Achevé d'imprimer
sur les presses
de l'imprimerie

MONDIAL *Livre*

www.mondial-livre.com
04 66 29 70 86

Fabriqué en France

Juin 2018